

HERZEN ET PROUDHON

*Thèse pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris*

PAR

RAOUL LABRY

AGRÉGÉ DES LETTRES

ANCIEN MEMBRE DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE PETROGRAD



ÉDITIONS BOSSARD
140, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 140
PARIS
1928

HERZEN ET PROUDHON

HERZEN ET PROUDHON

*Thèse pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris*

PAR

RAOUL LABRY

AGRÉGÉ DES LETTRES
ANCIEN MEMBRE DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE PETROGRAD



ÉDITIONS BOSSARD
140, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 140
PARIS
1928

* 17885



A JULES LEGRAS

AU MAÎTRE ET A L'AMI



AVANT-PROPOS.

Nous nous sommes servi pour l'étude de Herzen de l'édition Lemke, en 22 volumes (Gosizdat, Moscou, 1919-1925) ; pour celle de Proudhon, des *Œuvres complètes*, publiées par Lacroix de 1867 à 1870, de la *Correspondance*, publiée par J. A Langlois en 1875, et de la *Nouvelle édition des œuvres complètes*, avec notes et documents inédits, en cours de publication sous la direction de MM. Bouglé et Moyssset (Paris, Marcel Rivière).

Notre bibliographie russe, sur le sujet particulier qui était le nôtre (1), est fort restreinte, aucun travail n'ayant encore été consacré en Russie aux rapports de Herzen et de Proudhon. L'influence de Proudhon sur le mouvement socialiste russe n'y a pas été davantage étudiée. Nous espérons pouvoir consacrer un jour à cette importante question un livre dont celui-ci est la préface. Les résultats de nos premiers sondages à travers la littérature socialiste russe ont été consignés dans les notes des dernières pages de notre conclusion. Cela nous a dispensé de les reproduire, une page plus loin, dans un index bibliographique spécial.

En ce qui concerne Proudhon, nous nous sommes guidé sur les bibliographies données par M. Bouglé dans *La sociologie*

(1) Pour la bibliographie de Herzen, cf. notre livre *Alexandre Ivanovič Herzen, Essai sur la formation et le développement de ses idées* Paris, 1928, pp. 426-428.

de Proudhon (Introduction, pp. VI, VII, VIII, XIV, chap. I, p. 2. Paris, Colin, 1911) ; et par M. Berthod dans *P. J. Proudhon et la propriété* (pp. 223-227, Paris, Giard et Brière, 1910). Les cours de M. Bouglé à la Sorbonne, les excellentes préfaces et notes qui enrichissent les œuvres déjà parues dans la *Nouvelle édition*, dirigée par lui, nous ont grandement aidé à mieux comprendre Proudhon. Notre savant collègue, A. Cuvillier, proudhonien éminent, a eu la complaisance de nous communiquer en manuscrit son introduction à *De la création de l'ordre dans l'humanité*, avant la publication du livre. Nous gardons à M. Bouglé et à son élève et collaborateur, A. Cuvillier, une grande reconnaissance pour tout ce qu'ils nous ont appris.

Notre travail doit beaucoup aux conseils de M. Jules Legras, doyen de la Faculté des Lettres de Dijon, et de M. Eisenmann, professeur à la Sorbonne, qui l'ont si amicalement aidé à paraître dans la *Collection historique de l'Institut d'Études slaves*. Ils continuent à notre égard, avec MM. Bouglé, Haumant, Patouillet et Lirondelle, la belle tradition des grands maîtres secourables à toute bonne volonté laborieuse. Cette tradition était la vertu particulière de l'ancienne Université russe, à laquelle nous restons profondément attaché. Ses membres, dispersés par l'exil à travers l'Europe, la cultivent toujours. Nous leur rendons cet hommage. Nous ne nous sommes jamais en vain adressé à eux, soit directement, soit par l'intermédiaire de notre ami Pierre Ryss. M. le professeur Svatikov, en particulier, nous a souvent guidé sur la trace de Proudhon en Russie. Nous l'en remercions vivement.

Les loisirs et les moyens matériels nous manquaient entièrement pour aller consulter nous-même les archives de Herzen, divisées entre Moscou et Lausanne, où elles se trouvent, partie dans l'ancien Musée Rumjancev, partie entre les mains de M^{lle} Nathalie Herzen. M. Patouillet, avec son ordinaire empressement, a mis à notre disposition ses amis de Russie pour faire à Moscou les recherches qui nous étaient interdites. M. le

professeur Charles Rist, Sous-Gouverneur de la Banque de France, nous a concilié la faveur de M^{lle} Nathalie Herzen et celle de M. Rodičev, ami intime de la famille de Herzen et grand connaisseur de ses archives. Nous avons été honoré du même accueil flatteur par M^{me} Henneguy, née Catherine Proudhon, qui nous a largement accordé son audience et a eu la bonté d'examiner à notre intention lettres et cahiers inédits de son père. Nous prions tous ces bienfaiteurs de trouver ici la chaleureuse expression de toutes nos obligations.

Nous sommes aussi très redevable à M^{me} Cheinisse, Directrice de la Bibliothèque Turgenev, et à M^{lle} Monkiewicz, Conservatrice du Musée Mickiewicz et de la Bibliothèque polonaise, 8 quai d'Orléans. Grâce à leur bienveillance, nous avons pu travailler en tout recueillement au milieu de leurs richesses, sous l'égide de Turgenev et de Mickiewicz. Qu'elles soient remerciées de nous avoir donné l'illusion de retrouver les longues heures autrefois passées dans les bibliothèques de Moscou, de Petrograd et de Varsovie !

CHAPITRE PREMIER.

HERZEN DÉCOUVRE PROUDHON. SON JUGEMENT SUR « DE LA CRÉATION DE L'ORDRE DANS L'HUMANITÉ ».

Herzen nous apprend lui-même par son *Journal* (*Dnevnik*) et sa correspondance les dates exactes de ses premières lectures de Proudhon et l'impression qu'elles produisent sur lui. Il nous est ainsi facile de suivre la formation de l'étroite liaison intellectuelle qui l'attachera de plus en plus à Proudhon, en rejetant au second plan dans son esprit Fourier et son école. Nous pouvons en même temps juger de la pénétration des œuvres de Proudhon en Russie. Cette double recherche sera l'objet de notre première étude, préface à l'histoire d'une amitié qui se noue et à celle de l'influence de Proudhon sur le mouvement socialiste russe.

C'est le 18 février 1843 que Herzen mentionne pour la première fois Proudhon dans son *Journal*, en commentant un fait divers rapporté par *Le Siècle*. Un ouvrier lyonnais sans travail a volé, pour acheter du pain et des médicaments à sa femme malade. Découvert, il se pend. Mais les gendarmes, venus pour l'arrêter, coupent assez tôt la corde. Si le malheureux est sauvé de la mort, il n'échappera pas cependant à une condamnation, car les jurés français ont moins de faiblesse pour les voleurs que pour les assassins. Cette dernière affirmation de Herzen est à noter au passage : la propriété lui paraît plus impitoyable-

ment défendue en France que la vie humaine, tant l'instinct propriétaire est enraciné au cœur des Français. Il n'en conclut pas encore que la France est incapable de réaliser le socialisme : il faudra les expériences de la révolution de 1848 pour l'amener à cette conclusion. Mais nous voyons combien sa doctrine dernière sur le déclin de l'Occident est préformée dans ses éléments constitutifs bien avant 1848. Herzen se contente pour le moment de tirer de l'histoire de l'ouvrier lyonnais la preuve que l'organisation sociale présente est absurde et criminelle. « De semblables faits-divers, ajoute-t-il, justifient le caractère haineux de la brochure de Proudhon » (1).

Herzen connaît donc la formule tapageuse lancée par Proudhon dans son mémoire de 1840 : *La propriété c'est le vol*. Proudhon ne s'est pas trompé en écrivant dans son *Avertissement aux propriétaires* : « Cette proposition fera le tour du monde et causera plus d'émoi que la cocarde de La Fayette ». Elle a déjà pénétré jusqu'en Russie. Le bruit du « coup de pistolet », tiré par Proudhon, a ébranlé les cercles russes, avides de connaître la pensée européenne. Il a soulevé parmi eux des murmures de désapprobation dont nous entendons l'écho dans la phrase de Herzen, à qui la définition de Proudhon ne paraît être qu'une haineuse explosion de colère, justifiée seulement par l'injustice sociale. Elle n'a pour Herzen que la valeur d'un avertissement et d'une protestation. Il ignore encore l'œuvre qui l'explique et lui donne sa portée exacte.

Cette ignorance, plus de deux ans après la publication de *Qu'est-ce que la propriété ?*, étonne de la part d'un homme penché avec fièvre sur toutes les manifestations de la vie politique et sociale à l'étranger. On ne saurait arguer, pour l'expliquer, de rigueurs exceptionnelles de la censure impériale contre Proudhon. Cette censure ne devait nourrir aucune tendresse à l'égard des *Deutsche Jahrbücher*, déjà poursuivis en

(1) Éd. Lemke, t. III, p. 97.

Allemagne et interdits en Saxe. Cependant le numéro 249 du 19 octobre 1842, contenant le fameux article de Bakunin *Die Reaktion in Deutschland*, signé du pseudonyme Jules Élysard, parvient dès le début de janvier 1843 à Herzen, qui en parle dans son *Journal* à la date du 7 janvier (1). Toute publication, interdite ou non, met deux mois environ à lui arriver. Car il est facile de tourner les défenses de la censure, en profitant des libertés qu'elle accorde aux directeurs de revues ou aux professeurs d'Université : « La censure russe, écrit X. Marmier dans la *Revue des Deux Mondes* en janvier 1843 au retour d'un voyage en Russie, si sévère à l'égard du public, s'adoucit en faveur des hommes qui portent dans le domaine de la science un caractère officiel. Tout professeur peut avoir la plupart des livres mis à l'index. Il suffit qu'il les demande lui-même par écrit » (2).

Soit par Kraevskij, directeur des *Otečestvennyja Zapiski* (les *Annales de la Patrie*), auxquelles collabore étroitement Bêlinskij et où il publie lui-même en 1843 ses lettres sur *Le Dilettantisme dans la science*, — soit par Granovskij, Herzen aurait pu facilement se procurer le premier mémoire de Proudhon, s'il avait éprouvé un vif désir de le lire. Même si la censure n'avait admis aucune exception à l'égard de Proudhon, un lecteur impatient aurait trouvé moyen d'avoir son œuvre sans grand retard, par l'entremise de Russes voyageant à l'étranger (et c'est justement l'un d'eux, nous le verrons, qui, en 1843, la fera tenir à des amis de Herzen à Moscou), ou par les soins des librairies étrangères de Pétersbourg et de Moscou, toujours fournies de toutes les nouveautés par Riga, Dorpat ou les frontières allemandes, grâce à une intense contrebande. En 1849 Liprandi, chargé de l'enquête contre les Petraševcy, perquisitionna chez les principaux libraires de l'empire :

(1) Éd. Lemke, t. III, p. 88.

(2) *Revue des Deux Mondes*, janvier 1843, « La Russie », p. 125.

« Toutes les œuvres de la littérature contemporaine française, constate-t-il dans son rapport, se vendent librement. Chez Luri on en a trouvé 2.500 tomes ; il appert de ses registres de comptes et de sa correspondance que tous ces livres étaient vendus et répandus par lui à travers tout l'Empire depuis dix ans. Et cela chez un seul libraire et non le plus important de Pétersbourg. Il recevait ces livres directement par la poste de Riga et de Dorpat. Une perquisition chez les libraires de ces deux villes en a fait découvrir de nombreux » (1). Aussi peut-on dire que pratiquement la Russie n'était fermée à aucune production européenne. Nous sommes amenés à conclure que Herzen a prêté fort peu d'attention aux premières œuvres de Proudhon.

Il est difficile d'admettre d'autre part que le bruit causé par la publication de *Qu'est-ce que la propriété* ? ne soit pas parvenu jusqu'à lui par les journaux français et allemands. Ce bruit, il est vrai, fut rapidement étouffé en France par une sorte d'accord tacite de la presse et de l'opinion, et la conspiration du silence, dont Proudhon se plaint dans sa correspondance, devint rapidement une réalité. Le procès de Besançon, le 3 février 1842, n'assura pas à l'accusé la notoriété qu'il escomptait. Ni le *Moniteur Universel*, qui avait ses entrées libres en Russie, ni le *Siècle*, ni les *Débats*, que lit Herzen, n'en soufflent mot. Sans doute l'acquiescement de Proudhon paraissait à ces journaux officiels ou semi-officiels une erreur grave, dangereuse à répandre dans le public. Ils jugeaient plus profitable d'annoncer les condamnations infligées, en ce début de 1842, à Lamennais et à Thoré pour atteinte au gouvernement (2), à l'ordre et à la

(1) *Russkaja Starina*, juin 1872, souvenirs de Liprandi, pp. 66-86.

(2) Cf. sur le bilan de ces procès politiques, *Le Moniteur Universel* du 12 mars 1842, n° 71, qui dénombre les condamnations portées contre Dessessart, administrateur de *La Vérité démocratique*, et Thoré, son rédacteur, contre Lamennais, pour son écrit *Le pays et le gouvernement*, contre Esquiroz pour *l'Evangile du Peuple*, contre l'abbé Constant

propriété, chefs d'accusation ordinaires de tous les procès politiques du temps, en vertu desquels le redoutable Proudhon avait été traîné devant les assises de Besançon. Le nom même de Proudhon semble banni. Louis Reybaud, dans son étude de la *Revue des Deux Mondes* en juillet 1842 sur « Les idées et les sectes communistes », se contente de l'appeler anonymement « un écrivain qui... » ou « l'écrivain dont il est question... ». Les attaques de Proudhon contre les Fourieristes le desservent aussi : ceux-ci sont peu empressés à parler de lui dans la *Phalange*, lue en Russie. C'est seulement dans les numéros des 25 et 27 mai 1842 que *La Phalange* répond aux attaques de l'*Avertissement aux propriétaires, Lettre à V. Considérant*.

Quant à la *Revue indépendante* de Pierre Leroux, elle garde un silence dédaigneux. Il est donc possible que Herzen, même s'il a connu dès 1840 la publication du mémoire, l'ait jugé un obscur pamphlet, puisqu'il intéressait si peu l'opinion publique française.

Mais on comprend moins bien son indifférence en février 1843. Les réponses de *La Phalange* à Proudhon, les 25 et 27 mai 1842, ont pu être lues par lui en août. Si elles lui ont échappé, il ne saurait en être de même de l'article de Louis Reybaud, car nous savons qu'il reçoit régulièrement la *Revue des Deux-Mondes*. Cet article a été sûrement connu de lui en septembre ou octobre 1842. L. Reybaud non seulement y prête grande importance à Proudhon par ses attaques même, mais encore il y fait un éloge flatteur de ses qualités d'écrivain et de dialecticien. Comment s'expliquer dès lors que la curiosité toujours en éveil de Herzen n'ait pas été davantage attirée ?

Nous ne pouvons en trouver ailleurs la raison que dans la formule même de Proudhon : « La propriété c'est le vol ». Pour Herzen le communisme est un état primitif ; l'histoire lui

pour sa *Bible de la liberté*, contre Noiret, ouvrier tisserand à Rouen, pour sa *Lettre aux ouvriers*, contre Delaroche, gérant du *National*, pour un article jugé subversif.

a donné comme antithèse la propriété quiritaire ; cette antinomie doit se résoudre dans un état nouveau réalisant la synthèse entre la propriété collective et la propriété personnelle (1). Le communisme constitue donc une régression. Le socialisme a pour but de donner son plein épanouissement à la personne humaine. Celle-ci ne saurait exister sans la propriété qui l'extériorise en assurant son indépendance. Supprimer la propriété, c'est immerger l'individu dans la masse et l'annihiler. Or la définition de Proudhon, isolée de son contexte, ne peut conduire qu'à la négation de la propriété. Elle est le cri de guerre du communisme. Aussi Proudhon paraît-il être à Herzen un tard venu de vieilles idées périmées. L'article même de Louis Reybaud, rangeant Proudhon aux côtés de Buonarrotti et de Cabet, confirme Herzen dans son opinion. Telle est vraisemblablement la raison de son peu d'impatience à connaître directement cet épigone du communisme, doctrine dont il se juge suffisamment instruit. La violence de la formule « La propriété c'est le vol » a retardé l'amitié du Russe le mieux préparé à comprendre Proudhon. C'est un méfait de minime importance qui sera bientôt réparé : il est curieux de le voir s'ajouter à tous ceux que cette formule a causés au socialisme lui-même.

En ce début de l'année 1843, d'ailleurs, Herzen est surtout attiré par l'*Histoire de dix ans* de Louis Blanc. Il la lit avec passion. Il y suit la grandeur et la décadence de l'école saint-simonienne, le développement du fouriérisme. Avant les travaux de Biderman et de Stein, dont Herzen ne parle nulle part, cette œuvre de Louis Blanc a été pour l'étranger la première histoire sommaire du mouvement socialiste français. Les idées de l'auteur sur l'organisation du travail intéressent vivement Herzen, qui ne songe plus à Proudhon.

Mais tout d'un coup, en juillet 1843, son attention est de

(1) Cf. notre livre : *Alexandre Ivanovič Herzen*, chap. VII : « Le socialisme de Herzen », pp. 292-306.

nouveau attirée sur Proudhon par les conversations dont celui-ci est l'objet parmi son entourage. Car les œuvres de Proudhon viennent de parvenir à Moscou, comme nous l'apprend un billet de Herzen à Ketœer daté de juillet 1843. Herzen est alors à la campagne dans les environs de Moscou : « Galakhov m'écrit qu'il a donné ordre à Monighetti de me remettre les brochures de Proudhon. Ne pourrais-tu pas les prendre et me les envoyer ? » (1) Ce Monighetti est un parent de l'architecte A. I. Monighetti, fort réputé dans la suite en Russie, qui fait alors son tour d'Europe pour achever son éducation artistique. C'est par ce dernier, fort probablement, que le Monighetti de Moscou a reçu Proudhon. Pourquoi le jeune artiste a-t-il songé à Proudhon ? S'intéressait-il personnellement aux sciences sociales ? Les fouriéristes moscovites, informés des attaques de Proudhon contre le Maître par *La Phalange*, l'auraient-ils prié de leur faire connaître cet iconoclaste ? On ne saurait le dire. Il est plus sûr de penser que A. I. Monighetti, ayant reçu mission de ses amis, comme tous les Russes voyageant à l'étranger, de leur adresser toute publication nouvelle intéressante, a porté son choix, entre autres, sur Proudhon, parce qu'on commençait beaucoup à parler de celui-ci à Paris. Proudhon a en effet forcé enfin le silence dont on l'entourait. Son talent et ses polémiques avec V. Considérant le mettent en vedette avant même la publication de son livre *De la création de l'ordre dans l'humanité*, vers la fin de juillet 1843. Il était naturel que Monighetti songeât à procurer à ses amis l'œuvre d'un homme en vue, mis sans doute à l'index en Russie puisqu'il y avait déjà été mis en France.

Quoi qu'il en soit, les « brochures » de Proudhon sont déjà à Moscou. On en parle, on les discute autour de Herzen. Celui-ci sait donc que le premier mémoire sur la propriété a été accompagné d'une lettre à Blanqui et d'une lettre à Considérant.

(1) Éd. Lemke, t. III, p. 244.

Peut-être Monighetti, pour faire un envoi complet, a-t-il recherché les travaux antérieurs de Proudhon et adressé aussi à Moscou le *Discours sur la célébration du dimanche*. Désormais sans doute Herzen ne voit plus en Proudhon l'homme d'une seule formule. Aussi, dans le repos et le loisir de ses vacances aux champs, éprouve-t-il le désir de le lire.

Mais les brochures circulent de main en main. Herzen revient à Moscou à l'automne sans les avoir reçues. Il est repris par ses travaux philosophiques. Il médite Hegel, il étudie Aristote, Bacon, Leibnitz, Spinoza pour préparer ses *Lettres sur l'étude de la nature*. Il paraît de nouveau oublier Proudhon. Il le connaît cependant mieux qu'en février, grâce probablement à ce que lui ont appris ses amis qui l'ont lu. Le 21 décembre 1843, il note dans son *Journal* le succès des leçons publiques de Granovskij à l'Université et la sympathie qu'elles soulèvent parmi l'auditoire pressé autour de la chaire du brillant professeur : « Quelle grande chose, s'écrie-t-il, que la publicité ! Proudhon dit justement qu'en payant chaque ouvrier séparément, on n'évalue pas la force nouvelle provenant de leur association. Oui une collectivité ne représente pas une somme arithmétique de forces, mais une puissance incomparablement supérieure, produite par la fusion de ses membres en un corps unique, chacun étant plus fort de toute la puissance de tous » (1).

Herzen est donc déjà familier avec une des idées centrales de Proudhon dans son mémoire *Qu'est-ce que la Propriété ?* sur la force collective. Cette idée Herzen l'applique ici à un phénomène d'ordre non pas économique, mais sociologique, à l'influence décuplée que tire un maître de son union avec un auditoire étroitement attaché à lui. Sans s'en douter, puisqu'il n'a pas encore étudié lui-même directement *Qu'est-ce que la Propriété ?*, il suit le même mouvement de pensée que Proudhon lui-même.

(1) Éd. Lemke, t. III, p. 147.

Comme l'a montré M. Bouglé dans son remarquable livre *La sociologie de Proudhon*, Proudhon, après avoir tiré la théorie de la force collective de l'étude de la production, « l'applique bien au-delà du cercle de l'économie politique proprement dite », à d'autres valeurs naissant de la puissance synthétique spéciale au groupe, et s'efforce par conséquent de « greffer un système sociologique sur le tronc de l'économie politique traditionnelle »(1). Herzen de son côté fait de même. Il est déjà arrivé à l'idée que l'individu n'existe que par la société, comme la société n'existe que par les individus. Ce sont deux réalités distinctes, mais conditionnées par une réciprocité mutuelle. Le principe économique, dont il apprend que Proudhon a fait la base de sa critique de la propriété, vient confirmer sa propre pensée. Il s'en empare aussitôt, et l'intègre dans sa doctrine en élargissant son application. Nous ne trouvons pas là seulement un exemple excellent de la façon dont Herzen enrichit sa substance intellectuelle au contact des autres, tout en gardant sa personnalité. Nous devinons déjà, avec la parenté qui le rapproche de Proudhon, la direction identique dans laquelle travaillent ces deux esprits, et le genre d'influence que Proudhon exercera sur Herzen : il sera moins son guide qu'un compagnon sur la route commune, l'aidant à préciser le détail des paysages traversés ou des perspectives entrevues.

Cependant leur rencontre directe tarde encore. C'est seulement en décembre 1844 que Herzen lit *Qu'est-ce que la propriété ?* Pendant cette année 1844 il est tout entier à ses *Lettres sur l'étude de la nature*. Il s'est remis avec une passion renouvelée aux sciences naturelles. Ces travaux peuvent avoir retardé la lecture de Proudhon. Il est plus probable que, s'il accorde plus de valeur qu'en janvier 1843 à la critique de Proudhon contre la propriété, il considère toujours celui-ci comme le dernier tenant du communisme, dont il a par suite fort peu à apprendre.

(1) C. Bouglé, *La sociologie de Proudhon*, Paris, Colin, 1911, pp. 70-81.

Sinon il serait peu vraisemblable qu'il n'ait pas réussi plus tôt à mettre la main sur les œuvres parvenues à Moscou dès juillet 1843. Car ses recherches philosophiques n'épuisent pas toute son activité, et son *Journal* signale pendant l'année 1844 un grand nombre de lectures étrangères. Aussi, lorsqu'il aura découvert Proudhon, son attrait pour lui sera d'autant plus vif qu'il l'aura injustement méconnu. « Enfin ! s'écrie-t-il le 3 décembre 1844, j'ai enfin la brochure de Proudhon sur la propriété ! (1) » Cet *enfin*, jeté au début de la phrase, semble laisser entendre moins une impatience à lire l'œuvre qu'un regret de l'avoir lue si tard. Et il annonce un jugement des plus flatteurs.

« C'est une belle œuvre, dit Herzen, non seulement égale, mais encore supérieure à ce qu'on a dit et écrit sur elle. Sans doute pour ceux qui ont réfléchi là-dessus, qui ont été torturés par de semblables questions sociales, la thèse capitale n'est pas nouvelle, mais son développement est de premier ordre, juste, vigoureux, acéré et plein de flamme. Proudhon nie entièrement la propriété et admet la possession individuelle. Et ce n'est pas chez lui une simple opinion personnelle, mais une déduction logique et rigoureuse par laquelle il démontre l'impossibilité, la scélératesse, l'absurdité du droit de propriété et la nécessité de la possession ».

Pour comprendre le jugement de Herzen sur la thèse défendue par Proudhon, il nous suffira de rapporter le passage où, en commentant, le 18 février 1843, le fait-divers de l'ouvrier lyonnais, il expose ses idées de réorganisation sociale : « L'humanité ne peut aller plus loin sur le chemin de l'injustice. Mais comment en sortir ? Voilà toute la question. On ne peut lui donner une entière réponse théorique. Les événements montreront la forme, la chair et la force de la réforme. Mais le sens général en est clair : une direction sociale des biens immobiliers

(1) Éd. Lemke, t. III, pp. 361-362.

et des capitaux, un genre de vie par associations, l'organisation du travail et des salaires, et le droit de propriété établi sur d'autres bases : non pas une abolition complète de la propriété personnelle, mais une investiture par la société, donnant à l'État le droit de prendre des mesures et des directives générales ».

Dans l'état social dont rêve Herzen, la collectivité aura un droit éminent sur la propriété individuelle, sans cependant l'abolir. Le droit de posséder deviendra une concession de l'État, soumise à son contrôle et aux limitations exigées par l'intérêt général.

En d'autres termes, la propriété quiritaire définie par le *jus utendi et abutendi* fera place à une possession précaire. La conception de Herzen se formule ainsi tout naturellement par les termes juridiques employés par Proudhon. Voilà pourquoi Herzen ne trouve aucune nouveauté dans la thèse du premier mémoire : il y reconnaît la sienne.

Mais par contre il est vivement frappé par la dialectique de Proudhon. L'hégélien qu'il est ne peut pas ne pas applaudir par exemple à ce passage qui se réclame tout droit de Hegel : « Pour rendre tout cela par une formule hégélienne, je dirai : la communauté, premier mode, première détermination de la socialité, est le premier terme du développement social, la thèse ; la propriété, expression contradictoire de la communauté fait le second terme, l'antithèse. Reste à découvrir le troisième terme, la synthèse. Or celle-ci résulte nécessairement de la correction de la thèse par l'antithèse » (1). Herzen dut reconnaître dans Proudhon un fidèle disciple de Hegel, pénétré de l'esprit de la gauche berlinoise dans laquelle il se rangeait lui-même, et portant avec une rare audace la méthode du maître dans l'étude des réalités sociales. Car il pouvait, sans trop forcer le trait, enfermer dans le schème de la logique hégélienne cha-

(1) *Qu'est-ce que la propriété ?*, p. 324.

cune des démonstrations lancées par Proudhon à l'assaut de la propriété. Proudhon s'installe en effet au cœur même de la défense de ses adversaires, saisissant corps à corps les principes sur lesquels ils croient fonder la propriété, le droit du premier occupant, le droit du travailleur sur son produit, le droit naturel, le consentement universel, la loi, la liberté. Il force, pour ainsi dire, chacun de ces principes à se nier lui-même en se posant comme universel. Si la propriété est un droit naturel, ce droit est valable pour tous, même pour les non-possédants ; dès lors s'il devient effectif, il entraîne l'expropriation des propriétaires actuels, par conséquent la destruction de la propriété. La thèse développe son antithèse, et la synthèse se réalise par la possession. Il n'était pas difficile à Herzen de prêter à Proudhon plus d'hégélianisme qu'il n'en avait. Il était trop pénétré lui-même de la valeur souveraine de la dialectique, pour ne pas attribuer à celle-ci la force particulière de la critique de Proudhon. Il nous en donnera la preuve dans son jugement sur *De la création de l'ordre dans l'humanité*, que nous étudierons tout à l'heure : il croira reconnaître dans la philosophie de Proudhon la substance même de la logique de Hegel. Il fallait pour cela qu'il eût déjà reconnu dans Proudhon un hégélien de doctrine aussi bien que de tournure d'esprit.

En tous cas il a défini avec une grande justesse les qualités qui mettaient hors pair dans la critique socialiste le premier mémoire sur la propriété : la rigueur du raisonnement, l'ironie et la passion donnant à la démonstration l'allure d'un réquisitoire frénétique. Herzen s'est évidemment épris d'une vive admiration pour le talent de controversiste de Proudhon et pour son riche tempérament d'écrivain. Aussi désormais va-t-il rechercher avec empressement chacune de ses œuvres nouvelles. Aussitôt après *Qu'est-ce que la propriété ?* il lit *De la création de l'ordre dans l'humanité*, et consacre à ce livre, qui avait échappé depuis deux ans à sa curiosité, une longue page de son *Journal* à la date du 28 février 1845. Nous devons traduire cette page

et l'examiner en détail, car elle nous donne les raisons, non seulement de la définitive amitié que Herzen lie avec Proudhon, mais encore de la fortune de celui-ci auprès des hégéliens de gauche en Russie.

« *De la création de l'ordre dans l'humanité* de ce même Proudhon qui a écrit sur la propriété, livre paru il y a environ deux ans, est un événement extraordinairement remarquable. D'abord il faut, en lisant Proudhon, comme Pierre Leroux et les autres Français qui philosophent, se rappeler sans cesse qu'on rencontre chez eux des idées et des manières de penser étranges, des niaiseries (en français dans le texte de Herzen), des illogismes etc. Mais il faut pénétrer derrière ce fatras, il faut prendre cela pour une mauvaise habitude qu'on supporte chez un homme de talent, et aller plus loin. Les lecteurs superficiels risquent d'être effrayés par de semblables façons de s'exprimer. Proudhon se hausse résolument jusqu'à la pensée spéculative. Il se débarrasse d'une façon tranchante et hardie des catégories de l'entendement. Il démontre excellemment l'insuffisance de la causalité, de la substance, et résout leurs antinomies par ses séries, c'est-à-dire par le concept qui se démembre en tous ses moments, et par la raison dialectique qui conçoit leur synthèse comme totalité ».

« Il y a dans ce livre une prodigieuse quantité d'idées lumineuses. Par exemple, en parlant des coordonnées nécessaires de la pensée chez Kant à propos du temps et de l'espace, il établit à côté d'elles la nécessité pour l'homme de voir chaque objet non pas comme une unité indépendante mais comme un anneau d'une série, comme appartenant et se rapportant à une succession de phénomènes formant un tout. Pour lui la certitude sensible porte en elle-même la preuve évidente de sa vérité, etc. En sortant partout de l'abstraction pour les applications concrètes, il est de tout premier ordre en certains endroits. Sa meilleure partie ce sont ses preuves de l'impossibilité de la religion dans l'avenir. Sa déduction est forte, énergique et

audacieuse. Il conclut par des termes d'une belle noblesse. Rappelons-nous comment la religion nous a accueillis avec sa bénédiction à notre naissance et comment par ses prières elle a fait cortège à nos corps. Faisons pour elle la même chose : enterrons-la avec honneur, en nous souvenant de ses bienfaits pour l'humanité.

« Proudhon considère aussi la philosophie comme un élément du passé. La religion est la révélation de la cause, la philosophie la science de la cause (erreur évidente). La métaphysique est la science des relations sérielles : elle seule reste avec les sciences particulières. Mais pourquoi donc cette métaphysique ? Si sous le terme philosophie il entend l'idéalisme exclusif, c'est une autre affaire. Mais où est son droit ? Est-ce que dans Spinoza et dans Hegel et dans Kant lui-même (qu'il a étudié semble-t-il), il n'a pas vu plus que sa définition ? »

Nous examinerons d'abord dans ce jugement les critiques de Herzen. Elles sont de deux sortes : les unes s'adressent à la manière de philosopher des Français en général, les autres à la pensée même de Proudhon. Dans les premières nous reconnaissons l'idée courante en Russie que les Français n'ont pas la tête philosophique. Ils ont l'esprit pratique, le don de l'observation et de l'action. Les sciences, l'histoire, le droit, sont surtout leur domaine. Ils réalisent, mais ne créent pas. Ils mettent en œuvre la pensée des autres. Les meilleurs d'entre eux manquent de la rigueur logique capable de construire un système cohérent. Slavophiles et Occidentaux s'accordent sur ce point. Herzen et Bêlinskij n'ont pas une opinion différente de celle de I. Kirêevskij et de Khomjakov. Il y a là un singulier oubli au moins de Descartes que Herzen cependant a approché (1). La raison en est surtout dans le magnifique épanouissement de la pensée philosophique allemande depuis Kant. La floraison

(1) Cf. en particulier *Lettres sur l'étude de la nature*, éd. Lemke, t. IV, pp. 133-144.

successive des grands systèmes de Fichte, de Schelling et de Hegel a ébloui les Russes et leur a fait considérer l'Allemagne comme la terre par excellence de la spéculation. Cette raison générale est renforcée chez les Slavophiles par leur aversion pour les doctrines des Encyclopédistes aux tendances matérialistes et antireligieuses, — chez les Occidentaux comme Herzen, par leur conception même du développement de la pensée philosophique, tirée de Hegel, que les systèmes ne sont pas une création personnelle mais un moment du devenir de l'Idée, conditionné par ceux qui le précèdent et conditionnant ceux qui le suivront. Or les Français semblent philosopher pour eux seuls, sans se soucier même, hors de leurs frontières, de ce devenir de l'Idée. Chacun d'eux semble de même philosopher pour lui. De là le caractère discontinu de leur pensée, et l'impuissance de celle-ci à se délivrer des fantaisies individuelles. L'article du *Sovremennik* où Bêlinskij rend compte du livre d'un certain Tatarinov, *Manuel pour l'étude du matérialisme théorique*, est un des textes les plus suggestifs pour nous faire pénétrer les raisons de la défaveur en laquelle les Russes tiennent souvent la philosophie française (1).

(1) « L'Allemagne est la patrie de la philosophie du monde moderne. Lorsqu'on parle de philosophie, on entend toujours la philosophie allemande, car l'humanité n'en possède pas d'autre. Dans tous les autres pays la philosophie est l'essai d'un individu isolé pour résoudre les problèmes de l'être. En Allemagne au contraire elle est une science qui se développe historiquement, se façonne par degrés et se transmet de génération en génération. Kant le premier a posé les fondements solides de la philosophie moderne et lui a donné sa forme scientifique. Fichte par son système a exprimé le second moment de son développement que Schelling et Hegel ont continué. Maintenant l'hégélianisme s'est divisé en trois : une droite qui s'est arrêtée au dernier mot de la doctrine et ne pas va plus loin ; — une gauche qui s'est séparée de Hegel et fonde son progrès sur l'accord de la philosophie et de la vie, de la théorie et de la pratique ; — un centre constituant quelque chose d'intermédiaire entre la stagnation morte de la droite et l'élan précipité de la gauche. Mais si nous avons dit que la gauche s'est séparée de son maître, cela ne signifie pas qu'elle ait nié ses services et jugé stérile son rôle.

D'ailleurs Herzen ne connaît d'elle depuis le début du XIX^e siècle que l'éclectisme de Cousin et l'humanitarisme de Pierre Leroux, constructions incontestablement chétives à côté des grandes cosmogonies allemandes. Dès l'Université, il jugeait l'éclectisme une doctrine sans âme, une simple collection d'idées, empruntées de toutes mains, que n'anime aucun principe intérieur. Les critiques de Pierre Leroux contre Cousin avaient nourri sa propre critique. Quant à Pierre Leroux lui-même, qu'il considère, avant d'avoir entendu parler de Proudhon, comme le seul Français de son temps digne du nom de philosophe, Herzen s'éloigne de lui à mesure qu'il s'éloigne de la religion. Car il ne peut qu'estimer illogique un système tendant à restaurer la religion au terme de l'évolution humaine. D'autre part les incertitudes de ce système ne lui échappent pas. S'il n'a pas de Pierre Leroux la médiocre estime que manifeste Annenkov dans sa première lettre de Paris du 29 novembre/10 décembre 1841 (1), il ne saurait cependant l'égaler

Non, cela signifie seulement qu'elle veut le dépasser et que, malgré tout son respect pour le grand philosophe, elle met l'autorité de l'esprit humain au-dessus de l'esprit d'autorité de Hegel. Ainsi Fichte s'était séparé de Kant, Schelling de Fichte, et Hegel de Schelling. Mais aucun d'eux ne songea à renier son prédécesseur : au contraire chacun lui attribuait son succès. Une telle marche de la philosophie allemande rend impossible toute rêverie philosophique individuelle. Pour agir dans la carrière philosophique, il ne suffit pas en Allemagne de dire : « Voilà ce que je pense, moi », mais il faut consacrer des années entières de dur travail à l'étude approfondie de tout ce qui a été déjà fait dans le domaine philosophique ». (Bélinskij, éd. Fuchs, Kiev, 1901, t. V, p. 261)

(1) *P.V. Annenkov i ego druž'ja* (Saint-Petersbourg, 1892), t. I, p. 186 : « Si dans des feuilles volantes, comme les journaux, ce qui l'emporte c'est le jugement personnel et spontané sur la minute présente, effet d'une première impression et, si l'on peut dire, du premier élan de la pensée cherchant la certitude, il n'en est pas de même d'un article de revue, où tout doit être établi sur des bases sûres, sur des déductions légitimes, sur une idée mûrie, féconde, prête à toutes les applications. Or, qu'est-ce qui paraît, grands dieux ! Un exemple : voici la *Revue Indépendante* que viennent d'éditer Pierre Leroux, George Sand et Viardot... Le numéro I contient deux adresses aux philosophes et aux

à Schelling ou à Hegel. Tout concourt à lui prouver l'infériorité des Français dans le domaine philosophique. Il aborde donc Proudhon avec ce jugement bien arrêté.

Le livre *De la création de l'ordre dans l'humanité* n'était pas fait pour convaincre entièrement Herzen du contraire. Il est touffu, diffus, souvent alourdi par une matière mal élaborée. M. Bouglé l'a justement défini : « l'examen de conscience hâtif et fiévreux d'un autodidacte qui a trop d'idées » (1). Au sortir de l'âpre et rigoureuse logique de la *Phénoménologie*, Herzen devait être particulièrement choqué de ces défauts qu'il escomptait d'avance chez tout Français. Si le terme *niaiserie*, employé par lui, nous paraît un peu trop méprisant, celui de puérilité vient cependant facilement à l'esprit lorsqu'on lit par exemple dans la définition de la série chez Fourier : « Le signe indicateur de la série est l'accolade ». Herzen a sans doute souri de la valeur démonstrative accordée à une simple représentation graphique, en voyant le Proudhon dialecticien remplacé tout d'un coup par le Proudhon typographe, soucieux de l'ordonnance extérieure d'un texte pour en mieux figurer le sens.

A ces critiques, dont Proudhon est pour Herzen justiciable au même titre que tous les Français philosophes, s'en ajoutent d'autres portant sur le fond même de ses conceptions. Dans la loi par laquelle Proudhon définit les différents moments de l'évolution de l'esprit humain : Religion, Philosophie, Méta-

hommes politiques. J'ai lu aussitôt la première : *Aux philosophes ! De la situation actuelle de l'esprit humain*. Qu'y ai-je trouvé ? : « Au Moyen-âge la société était constituée de la façon la plus vicieuse. Elle est restée exactement semblable de nos jours. Tel est l'état présent de l'esprit humain ». Voilà la pure essence de l'article ! Et tous les exploits de l'Allemagne dans la carrière de la pensée et tous les services du siècle passé, tout cela est exécuté par cet arrêt. Cependant malgré l'absurdité de l'idée principale, il y a dans cet article un amour, une sympathie, une compassion pour l'homme que j'attribue à la collaboration de George Sand ».

(1) *La sociologie de Proudhon*, p. 86.

physique, Herzen relève une définition fausse de la Philosophie, un emploi douteux du terme Métaphysique, un manque de netteté dans le rôle prêté à cette Métaphysique, qui paraît se surajouter aux sciences dont cependant elle veut être la somme.

Herzen est d'accord en principe avec Proudhon sur le sens de cette évolution. Pour lui l'esprit ne se sépare pas d'abord de la nature dans le monde antique. A ce naturalisme le christianisme oppose son idéalisme qui différencie la matière de l'esprit au profit exclusif de ce dernier. De cette antithèse se dégage peu à peu une philosophie qui, hésitant entre les deux extrêmes, matérialisme et spiritualisme, cherche à trouver leur synthèse dans le réalisme, que Hegel découvre, et qui s'achève par la science, unifiant les sciences particulières. Les *Lettres sur l'étude de la nature* sont la démonstration de ce mouvement dialectique, animant la succession des systèmes philosophiques. L'humanité passe de la transcendance à l'immanence, de l'idée de révélation d'abord, et de finalité ensuite, à celle de loi. Le même rythme trinaire scande donc pour Herzen comme pour Proudhon la marche de l'esprit, par des chemins différents, vers un terme identique : la conquête de l'univers par la science.

Herzen a fait sienne la morphologie hégélienne de l'esprit, à laquelle l'avaient préparé la *Naturphilosophie*, Schelling et le Saint-Simonisme. Proudhon semble avoir tiré sa conception de la tradition Saint-Simonienne (1), renforcée peut-être aussi par ce qu'il sait de Hegel (2). Mais vraisemblablement ni l'un

(1) C. Bouglé, *op. cit.*, p. 94.

(2) Sur les travaux et les études sur Hegel que Proudhon a pu lire, cf. l'excellente note de MM. Bouglé et Cuvillier dans l'introduction (p. 19) de leur nouvelle édition de *De la création de l'ordre* (Paris, Rivière, 1927). *La Revue Encyclopédique* est extrêmement riche d'informations sur la philosophie allemande. *La Revue indépendante* prête à celle-ci autant d'attention. Le numéro d'avril 1841 donne le discours d'ouverture prononcé par Schelling à l'Université de Berlin, le 15 novembre 1840 (t. III, pp. 5-17), et dans la grande étude, qui suit, sur *Dieu*, Pierre

ni l'autre ne doivent rien à Auguste Comte. Proudhon, dans la note de la 2^e édition de son livre, où il déclare entendre par métaphysique ce que Comte entend par philosophie positive, constate une simple coïncidence, sans reconnaître une filiation. Quant à Herzen, il ne dit mot nulle part dans son œuvre du *Cours de philosophie positive*. Comte paraît n'avoir été connu en Russie qu'à la suite de l'article de Saisset publié dans le numéro du 15 juillet 1846 de la *Revue des Deux Mondes* : « Auguste Comte et M. Littré. La Philosophie positive ». C'est par cet article que Bêlinskij et ses amis le découvrent pour la première fois, comme il appert des lettres de Bêlinskij des 7 et 17 février 1847 (1). Or, si Herzen l'a lu avant son départ en Europe au début de 1847, sa doctrine était déjà depuis longtemps fixée.

Il ne nous appartient pas de rechercher ici si Comte n'a fait que codifier une tendance générale de la pensée européenne, pénétrée par les sciences des idées d'organisme et d'évolution dans tous les domaines. On en trouverait peut-être une preuve dans l'identité des conclusions auxquelles sont parvenus deux esprits aussi indépendants que Herzen et Proudhon, travaillant, chacun de leur côté, sur les mêmes données scientifiques et philosophiques de leur temps. Mais ce qui nous intéresse surtout ici, c'est l'identité de ces conclusions. Car elle confirme

Leroux traite du conflit entre Schelling et Hegel. Dans le numéro de mai 1841, nous relevons le très intéressant passage suivant dans l'*Aperçu de la philosophie allemande* (t. III, p. 291-349) : « La révélation de Dieu dans le monde de Hegel est la traduction métaphysique de l'idée de Lamarck, que la nature a successivement engendré tous les êtres, en passant du moins composé au plus composé, par complication de l'organisation et transmission héréditaire des progrès acquis. Hegel a revêtu les systèmes scientifiques d'un immense appareil logique. » Pierre Leroux cherche à prouver que la doctrine d'Enfantin est un emprunt fait à Hegel. Une note de la page 332 s'étonne que cette filiation n'ait pas été aperçue : « MM. Cousin, Lerminier, Barchou de Penhoen et bien d'autres se seraient donc vainement consumés depuis vingt ans à nous parler de Hegel ? »

(1) Bêlinskij, *Pis'ma*, éd. Ljackij, Saint-Pétersbourg, 1914, t. III, p. 166, 173, 175.

cette parenté intellectuelle que nous reconnaissons entre Herzen et Proudhon. Elle nous permet en même temps, sur un point particulier, de comprendre pourquoi Herzen a attribué peu d'intérêt à Comte lorsqu'il l'a connu. L'attitude de Proudhon à l'égard de ce dernier nous explique la sienne.

« Sur les deux derniers volumes de A. Comte, *Système social et religion*, écrit Proudhon à M. Bouteville le 29 août 1852, je ne comprends pas, en lisant ce livre, comment l'auteur aspire à une autre originalité que celle de son insupportable style. C'est l'humanisme tout pur, moins la grandiose métaphysique des Allemands, et ramené à la sécheresse matérialiste des d'Alembert, des Ampère. Ici encore je ne vois presque rien que nous n'ayons tous su d'avance, aussi bien et souvent mieux que M. Comte, et qu'en tous cas nous ne puissions infiniment mieux dire ».

Les amis de Herzen, restés à Moscou, pensaient déjà de même au début de 1847. Béliinskij, dans les lettres citées plus haut, écrivait que Comte était loin d'être le fondateur d'une philosophie nouvelle, son seul mérite étant de manifester « une réaction particulièrement énergique contre l'intrusion de la théologie dans la science ». Cette opinion a été si bien celle de Herzen, à son premier contact avec A. Comte, que vingt années plus tard elle lui inspire un jugement particulièrement sévère sur le livre de Littré : *Auguste Comte et la philosophie positive* (1862), lorsque par l'intermédiaire de son ami Vyroubov, codirecteur avec Littré de la *Revue positive*, il approche de près l'école d'Auguste Comte.

« Littré a été pour moi une vive déception, écrit-il le 16 décembre 1866. Je m'étais mis à lire son gros livre sur Comte, mais, malgré tous mes efforts, j'ai dû l'abandonner : le manque de vie, l'incapacité à grouper, les répétitions et surtout l'éternelle querelle de boutique sur la priorité et l'honneur de l'invention, tout cela m'a dégoûté ... (1) » Herzen reste irrité, comme l'était

(1) Éd. Lemke, t. XIX, p. 139.

Proudhon en 1852, de la prétention de Comte et de ses disciples à avoir découvert une philosophie nouvelle. La loi des trois états ne leur paraissait qu'une formule semblable à celles qu'eux-mêmes avaient énoncées après les leçons de Saint-Simon et de Hegel.

Sur cette loi donc Herzen était en communion d'idées avec Proudhon. Mais Herzen en conteste les termes. S'il accepte la définition que donne Proudhon de la religion : « la révélation de la cause », il juge fausse celle de la philosophie : « la recherche de la cause ». Un texte de Herzen, tiré des *Lettres sur l'étude de la nature* (1), nous fixera sur le sens des critiques adressées à Proudhon : « Tout le processus de la pensée depuis la grossière et irréconciliable antithèse du sujet et de l'objet, jusqu'à leur synthèse réalisée par la conscience d'une unité supérieure dans laquelle ils apparaissent comme deux côtés nécessaires l'un à l'autre, — toute cette série de formes, délivrant la vérité enfermée dans les deux termes qui s'excluent, depuis leur limitation mutuelle jusqu'à la découverte de leur unité dans l'idée, voilà ce qui constitue l'organisme de la science... »

Cette série de formes est la philosophie, succession des différents systèmes, tout organique qu'anime la recherche de la synthèse du sujet et de l'objet et qui atteint dans la science son complet développement. Descartes a fait un premier essai de cette synthèse, essai brillamment continué par Spinoza et Leibnitz, renouvelé par Kant et ses successeurs jusqu'au triomphe de Hegel. Avec ce dernier la philosophie a rempli son objet, et dès lors elle devient naturellement la somme des sciences particulières, unifiant les lois de l'être depuis ses plus bas degrés jusqu'à l'homme. Par suite, la définition donnée par Proudhon de la philosophie paraît singulièrement étroite à Herzen. Elle ne saurait s'appliquer pour lui qu'à l'idéalisme intégral qui, ignorant l'objet, attribue à l'esprit le rôle qu'attri-

(1) Éd. Lemke, t. IV, p. 32 (lettre II).

buent à Dieu les religions. A cet idéalisme seul conviendrait de même le terme métaphysique, puisque celle-ci cherche en-deçà de la nature l'explication des choses. En employant « métaphysique » au lieu de « science », et en ne précisant pas le rôle de cette métaphysique par rapport aux sciences, Proudhon ne semble donc avoir qu'une vue fort incertaine de la phénoménologie de l'esprit. Aussi Herzen trouve-t-il dans sa loi des trois états quelque chose d'inachevé, qu'il attribue à un manque de culture philosophique.

Cependant, malgré tous ces défauts, Proudhon possède un mérite supérieur qui les rachète. Il s'élève jusqu'à la pensée spéculative par ses séries. La phrase dans laquelle Herzen définit la série proudhonienne est un des textes les plus difficiles de son œuvre. Proudhon, dit-il, résout (*snimaet*) l'antinomie des catégories kantiennees par ses séries, c'est-à-dire : *ponjatiam rasčlenjajuščimsja na vsë svoi momenty i snjtago razumëniem kak total'nost'* (1). Herzen, dans ses *Lettres sur le dilettantisme dans la science* et les *Lettres sur l'étude de la nature*, a contribué à fixer la traduction russe de certains termes de la langue hégélienne. Il oppose *razsudok* à *razum* pour exprimer l'opposition de *Verstand* et de *Vernunft*. Il traduit par *snimat'* et *snjat'* le verbe *aufheben*, par lequel Hegel désigne l'action de la synthèse qui dépasse, sans les absorber, la thèse et l'antithèse, et les élève à une notion supérieure dont elles sont partie intégrante. *Razumënie* dans la seconde partie de la phrase de Herzen est donc l'action de la raison dialectique, *razum*, synthétisant les notions disséminées par le jugement et les concevant dans leur tout. Nous sommes ainsi amenés à conclure que la première partie de cette phrase définit l'action du jugement, *razsudok*. Mais Herzen emploie le terme *ponjatie* dont le sens reste d'abord incertain. Il est précisé pour nous par l'emploi du verbe *rasčlenjat'*, se démembrer ; nous y reconnaissons l'allemand *sich diri-*

(1) *Dnevnik*, à la date du 28 février 1845. Éd. Lemke, t. III, p. 448.

mieren, qui, chez Hegel, à la suite de la fausse étymologie attribuant à *Urteil* le jugement, le sens de partage (de *Teil*, partie) (1), marque le *démembrement* de l'universel en ses déterminations. Par suite *ponjatie* signifie cet universel que démembre le jugement, acte de partage, de désunion, d'où sort le développement. Par ce terme Herzen traduit évidemment l'allemand *Begriff*, la notion de Hegel, le concept qui en se divisant se réalise, pour revenir grâce à la raison dialectique à ce qu'il est en soi. En somme, derrière la série de Proudhon, Herzen retrouve la forme logique absolue de Hegel, avec ses trois étapes : le concept en soi (*an sich*), le concept se divisant sur lui-même et devenant autre ou pour soi (*für sich*), le concept revenu de sa division et se réfléchissant sur lui-même, le concept en soi et pour soi (*an und für sich*). Ainsi l'étude serrée du texte du *Journal* nous montre que Herzen prête à Proudhon non seulement la méthode dialectique de Hegel, mais encore le syllogisme universel qui la fonde. Herzen voit dans l'auteur de *De la création de l'ordre dans l'humanité* le pur hégélien qu'il croyait deviner dans *Qu'est-ce que la propriété* ?

Il a pu y être amené par des définitions comme celle-ci : « Qu'est-ce que raisonner ? c'est sérier. Qu'est-ce que juger ? c'est reconnaître la série » (2). Il retrouvait là la distinction hégélienne entre le jugement et la raison dialectique, entre *Verstand* et *Vernunft*. D'autre part les paragraphes 211 et 212 (3), consacrés au système de Hegel et à sa place dans la succession des systèmes sortis de Kant, paraissaient lui prouver une connaissance très précise de la pensée allemande et de son aboutissement à la *Phénoménologie de l'esprit*. Mais par contre les affir-

(1) Cf. J. Vilm, *Histoire de la Philosophie allemande*, pp. 418-419, et P. Roques, *Hegel, sa vie et ses œuvres*, Paris, Alcan, 1912 (ch. VI, « La Logique », pp. 154-155).

(2) *De la création de l'ordre dans l'humanité*, p. 221, § 294, *op. cit.*, (Édition Bouglé et Cuvillier).

(3) *Ibid.*, pp. 163 et 164.

mations de Proudhon assurant qu'il avait constitué son système sériel avant même d'avoir lu Kant et d'avoir étudié Hegel (par. 281) (1), que le premier révélateur de la loi sérielle fut Fourier, auraient dû au moins inspirer à Herzen des doutes sur son hégélianisme. Or ces doutes ne se sont même pas présentés à son esprit. Nous devons en rechercher les raisons. Elles nous feront mieux comprendre l'attrait que Proudhon va exercer sur lui.

Une première raison, toute générale, nous apparaît aussitôt. Elle réside dans l'idée même que Herzen, à la suite de Hegel, professe sur l'évolution de la pensée philosophique. Puisque celle-ci forme un tout organique, se développant par des lois nécessaires, et non un amas d'opinions particulières, et que la succession des systèmes, formant le corps de la philosophie, prépare l'avènement de la philosophie hégélienne, synthèse de l'idée et de l'objet dans le concret, Proudhon ne saurait être étranger à ce mouvement. Il y participe par sa qualité même de philosophe. Il ne saurait s'expliquer sans Hegel. Il est nécessairement sorti de lui, et avec d'autant plus d'évidence qu'il l'a connu.

A cette raison générale s'en ajoute une autre qui tient à la singulière ressemblance des directions de la pensée de Proudhon et de Herzen. Remarquons d'abord l'attitude critique de Proudhon à l'égard de Hegel : « Hegel, anticipant sur les faits au lieu de les attendre, forçait ses formules et oubliait que ce qui peut être une loi d'ensemble ne suffit plus pour rendre raison des détails. Hegel en un mot s'était emprisonné dans une série particulière et prétendait par elle expliquer la nature aussi variée dans ses séries que dans ses éléments » (2).

C'est exactement ce que pense Herzen. Si Hegel a définitivement prouvé l'unité de la pensée et de l'être dans le devenir, la loi trinaire, qui préside au devenir, reste un rapport abstrait,

(1) *Ibid.*, p. 212.

(2) *Ibid.*, parag. 211, p. 163.

algébrique, n'enfermant pas tout le concret. Il faut intégrer ce concret dans la formule souveraine, pour rendre compte de la multiplicité des phénomènes dont l'unité est démontrée. Tout l'effort de Herzen a tendu, pendant les années précédant la lecture de *De la création de l'ordre*, à faire pénétrer dans le schème hégélien le contenu de la vie découvert par les sciences naturelles. Si le sens du devenir est sûr, les phénomènes qui le réalisent sont soumis au hasard parmi la multitude des possibles. Ce qui est arrivé à l'existence tend à persévérer dans son être et à se dépasser en s'affirmant et se niant à la fois. Aussi le monde est-il constitué par une multitude d'éléments, qui s'entremêlent, se heurtent, se chevauchent, se transforment dans un mouvement formé d'une infinité de lignes brisées tendant librement vers une direction unique, nécessaire. Or, chez Proudhon, Herzen rencontre en de nombreux passages l'idée que si « la dialectique sérielle est comme l'arithmétique et la géométrie, exacte, rigoureuse, infaillible dans sa marche, elle ne garantit pas nécessairement, comme elles, le succès dans l'application » (1). Car les créations de la nature sont ordonnées suivant des combinaisons innombrables (2). Selon le point de vue auquel il se place, l'esprit peut découvrir une multitude de systèmes tous également vrais, bien que la nature n'en adopte exclusivement aucun (3). La vie donc pousse en tous sens, réalisant librement l'ordre qui préside à sa destinée. Les séries se mêlent, se croisent, mais le système entier reste immuable (4). Notre intelligence des choses est d'autant plus profonde que nous embrassons plus de séries (5). Elle s'enrichit à mesure que se développe notre connaissance des séries, objet des diverses sciences. Comme le domaine de la nature, celui de l'homme,

(1) *Ibid.*, parag. 306, pp. 239-240.

(2) *Ibid.*, parag. 182, p. 146.

(3) *Ibid.*, parag. 213, pp. 165-166.

(3) *Ibid.*, parag. 189, pp. 150-151.

(5) *Ibid.*, parag. 186, p. 148.

c'est-à-dire l'économie politique, la politique, le droit, relèvent de la constitution de séries, autrement dit de la science. Il faut donc appliquer à ces phénomènes sociaux la méthode qu'ont si heureusement appliquée à l'étude des végétaux des botanistes comme Adamson et Bernard de Jussieu. Herzen n'a pas pu ne pas être frappé dans le livre de Proudhon du rôle qu'y joue l'idée de classification dans les sciences naturelles. Par là il trouvait chez Proudhon son effort à lui pour dépasser Hegel en remplaçant le devenir logique par le devenir de la vie dans la nature (1). Il se reconnaissait en lui. Aussi avait-il tendance à lui prêter sa propre évolution d'esprit, dirigée par la double étude de Hegel et des sciences. Il a ainsi façonné Proudhon à son image. Voilà comment, à notre sens, cette raison particulière est venue renforcer la raison générale exposée plus haut, pour amener Herzen à juger Proudhon aussi directement pénétré de Hegel qu'il l'était lui-même.

Ce qui l'a frappé particulièrement chez Proudhon, c'est l'application que fait celui-ci de la dialectique sérielle aux questions pratiques de la vie sociale. La belle page (2), par laquelle se termine le chapitre sur *La religion*, a si vivement touché sa sensibilité qu'au moment où il écrit la longue note du *Journal*, il ressent encore l'émotion de sa première lecture. S'il note seulement la démonstration faite par Proudhon de l'impossibilité de la religion, c'est évidemment parce qu'elle lui paraît plus importante que toute autre. La controverse entre Slavophiles et Occidentaux, à Moscou, sur la religion est loin d'être apaisée en 1845 : elle continue avec violence. De plus certains de ses amis, comme Granovskij, tourmentés par la question de l'immortalité de l'âme, ont tendance à rejoindre la droite hégélienne. Les

(1) Quelques jours après sa lecture de *De la création de l'ordre*, le 3 mars, Herzen écrit à son ami Ketçer : « A notre époque, il n'y a pas de philosophie sans physiologie. Depuis que le « Jenseits » a disparu, il faut bien trouver une base au « Diesseits ». Éd. Lemke, t. III, p. 463.

(2) *Op. cit.*, parag. 78, pp. 73-74.

discussions de Herzen avec I. Kirêevskij et Khomjakov n'ont pas eu la moindre influence sur les convictions arrêtées de ses adversaires. Proudhon vient à sa rescousse pour l'aider à triompher de l'obstination slavophile ou de la fâcheuse tendance de ses amis. C'est un allié d'autant plus précieux qu'il sait rendre à la religion les devoirs qui lui sont dus. Car, pour lui comme pour Herzen, tout ce qui a manifesté l'esprit au cours de l'histoire a été nécessaire à son heure, et a eu le mérite, en exprimant une fois le contenu de la conscience humaine, de préparer celle-ci à un nouvel enrichissement.

Mais, en lisant avec Herzen *De la création de l'ordre dans l'humanité*, nous pouvons sûrement compléter dans sa note du *Journal* la liste des passages qui ont retenu son attention, parce qu'ils précisaient ou éclairaient sa propre pensée. Dans le chapitre II, sur la philosophie, Proudhon lui montrait que l'idée de causalité dominait encore dans la politique sous le nom d'autorité. Le pouvoir de faire des lois, attribué d'abord à Dieu seul, était laissé comme apanage au souverain. La loi au lieu de naître du rapport des choses, sortait d'une volonté particulière, arbitraire par conséquent et appuyée sur la force. Il en résultait que les peuples, au lieu de chercher la vérité de la loi par une étude scientifique, ne songèrent qu'à s'assurer de la légitimité du souverain. Or en quoi consistait cette légitimité ? Dans la possession de certains signes ou ornements, et dans l'accomplissement de certaines cérémonies. « De là une symbolique gouvernementale et judiciaire faisant pendant à la symbolique religieuse » (1). Herzen est depuis longtemps persuadé que la souveraineté de droit divin est un dogme périmé. Mais il n'avait pas encore lu une analyse aussi pénétrante de la survivance des rites religieux dans les rites politiques. Elle restera dans sa mémoire : nous la verrons réapparaître dans les *Lettres de France et d'Italie*, lorsque,

(1) *Op. cit.*, parag. 90-92, pp. 81-83.

jugeant des méfaits de l'idée d'autorité pendant la révolution de 1848, il établira sa doctrine de l'anarchisme.

Il croit peu, de même, depuis son premier contact avec le Saint-Simonisme, dans la vertu des constitutions politiques qui n'assurent qu'une égalité formelle et illusoire. Il sait qu'elles sont vaines si elles ne s'accompagnent pas d'une transformation sociale. Proudhon lui apprend que « ce que l'on y découvre de plus clair, c'est le classement hiérarchique des citoyens et des fonctionnaires, enfilés les uns à la suite des autres comme les grains d'un chapelet, ou plutôt comme les membres d'un syllogisme sans fin » (1). Par conséquent le problème de l'organisation n'est pas résolu par une constitution, et il ne l'est pas davantage par l'extension des droits politiques à l'universalité des citoyens. Le suffrage universel est un aphorisme politique dont la vérité purement logique se déduit de l'idée d'égalité. Mais le réel ne se plie pas facilement à un syllogisme. Les peuples sont encore mineurs. C'est un fait. Mais la solidarité des intérêts entre les individus, capable de transformer une simple collection d'hommes en un corps organique, n'est pas encore une réalité. Ces leçons, où se dessinent les traits de l'anarchisme proudhonien, ne seront pas perdues pour Herzen. Elles resteront dans son esprit, car elles correspondent trop bien à sa propre pensée. Elles surgiront à leur tour, retravaillées par sa réflexion personnelle, lorsqu'il cherchera à comprendre les événements de 1848. Il en aura lui-même mûri le fruit dans ses expériences journalières.

Mais pour le moment Herzen s'intéresse plus encore à la philosophie et à la méthode de Proudhon qu'à leurs applications. A la base de cette philosophie, d'où toute ontologie est bannie, il trouve l'idée du devenir hégélien, se développant par la loi de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse, et l'idée d'organisme, qui sont la substance même de sa pensée à lui. De ces idées sort,

(1) *Op. cit.*, parag. 120, pp. 106-107.

par une déduction impérieuse, une doctrine socialiste qui, acceptant toute la réalité sociale et rejetant toute construction *a priori*, s'efforce de saisir dans chaque série de phénomènes la loi présidant à leur transformation incessante par une succession de synthèses des contraires. Libération de l'individu par l'organisation scientifique de la vie collective, telle est la formule qui peut définir l'idéal proudhonien, aussi opposé au communisme qu'à l'atomisme politique. Elle définit de même le socialisme auquel Herzen est parvenu dans ses dernières années de Moscou avant son départ en Europe en 1847. Cette étroite ressemblance entre les conceptions de Proudhon et de Herzen nous explique le jugement enthousiaste du *Journal* et la place de choix que désormais Herzen va donner à Proudhon parmi les socialistes français.

Il s'emploie aussitôt à répandre son œuvre autour de lui. « Je vous signale, écrit-il à Ketœr le 3 mars 1845, le livre *De la création de l'ordre dans l'humanité* par Proudhon. Sa brochure *De la propriété* est une grande chose, mais dans ce livre vous trouverez une théorie complète : science, méthode, etc. Comme tous les Français, il y a chez lui beaucoup de phraséologie superflue, mais ce qui n'est pas de trop est un vrai régal. Procurez-vous *De la création de l'ordre* et mettez-vous à l'étudier avec Bêlinskij. Et si vous n'avez pas lu *De la propriété*, lisez-le » (1).

Nous ne savons pas si Bêlinskij a suivi le conseil que lui donnait Herzen par l'intermédiaire de Ketœr. Sa correspondance ne contient à cette époque aucune allusion à Proudhon (2).

(1) Éd. Lemke, t. III, p. 463.

(2) Dans la savante édition des lettres de Bêlinskij donnée par E. A. Ljackij, à laquelle nous nous référons souvent, nous relevons une erreur évidente. Le 4 septembre 1846 Bêlinskij écrit de Simféropol à sa femme qu'il vient de lire les *Lettres d'un voyageur* et qu'il est en train de lire *Les confessions* : « Peu de livres dans ma vie m'ont fait une impression aussi forte que ce dernier » (t. II, p. 158). Il s'agit vraisem-

Quoi qu'il en soit, la lettre à Ketœr nous montre combien Herzen a aidé à faire connaître Proudhon en Russie. S'il n'a pas été son introducteur, il a grandement contribué à affermir sa réputation parmi les hégéliens de Pétersbourg et de Moscou. Herzen a joué en Russie le rôle de Karl Grün en Allemagne par son fameux livre *Die sociale Bewegung in Frankreich und Belgien. Briefe und Studien* (1).

Herzen a-t-il lu les *Contradictions économiques* avant de quitter la Russie ? On ne saurait le dire au juste. Le livre fut mis en vente à Paris le 15 octobre 1846. Herzen a quitté la Russie en janvier 1847. Il a donc eu la possibilité matérielle de recevoir les *Contradictions économiques* et de les lire. Bien que la presse française ait fait le silence autour de la nouvelle œuvre de Proudhon, le public russe et Herzen ont été au moins informés de sa publication par Annenkov qui, dans sa première lettre de Paris du 8-20 novembre 1846, en parle longuement à ses amis du *Sovremennik* (*Le Contemporain*) : « Il est étrange que jusqu'à ce jour aucune revue n'ait rien dit des *Contradictions économiques*. Peut-être veut-on enterrer ce livre, comme cela arrive fréquemment ici, par le silence, à cause de l'inflexible attitude de l'auteur au milieu des partis, et de son mépris pour eux. Louis Blanc, dit-on, dont la doctrine a été réduite en poussière par l'auteur, en a blanchi de dépit. Si on laisse de côté les fluctuations religieuses de l'auteur des *Contradictions économiques*, avez-vous jamais lu un livre capable de prouver plus clairement et de façon plus convaincante, que la civilisation ne peut renoncer à elle-même, que toutes ses victoires comme les machines, la concurrence, la

blablement des *Confessions* de Proudhon, dit E. A. Ljackij dans son commentaire (t. II, p. 358). Or les *Confessions d'un révolutionnaire* de Proudhon sont de 1849, et elles commentent les événements de 1848. Il ne peut être question que de la *Confession d'un enfant du siècle* de Musset, livre auquel Bélinkij a sans doute été amené par les *Lettres d'un voyageur* de George Sand.

(1) Darmstadt, 1845, Druck und Verlag von Carl Wilhelm Leske.

division du travail etc. appartiennent sans retour à l'humanité, et que l'unique remède pour la société consiste non pas dans des moyens de bonne volonté, tout extérieurs, mais seulement dans la recherche de la loi d'après laquelle les richesses se développent régulièrement et d'elles-mêmes ? » (1) Les lettres d'Annenkov, avant d'être imprimées dans le *Sovremennik* par Kraevskij et Bêlinskij, faisaient le tour des cercles de Pétersbourg et de Moscou. Herzen connaissait sûrement la publication des *Contradictions économiques* avant son départ pour l'Europe. Dans sa note sur Petraševskij, écrite à l'intention de Michelet, il nous apprend lui-même que le livre eut beaucoup de succès en 1847 en Russie : « Avant février 1848 déjà le *Système des contradictions économiques*, publiquement vendu, grâce à la crasse ignorance de la police, avait été étudié avec une ardeur inconnue dans les pays où l'absence de la censure ôte aux ouvrages révolutionnaires tout le prestige des fruits défendus » (2). Si la censure même s'opposait si peu à l'entrée du livre en Russie, rien n'empêchait Herzen de le recevoir au plus tard dans les débuts de janvier 1847 (3). Mais nulle part dans son œuvre il ne

(1) Annenkov, *op. cit.*, t. I, p. 249. Il est à remarquer que dans ce passage Annenkov ne prononce pas le nom de Proudhon : il dit toujours « l'auteur des *Contradictions économiques* ». Peut-être ce nom paraît-il toujours redoutable à la censure russe.

(2) Éd. Lemke, t. VI, p. 495.

(3) Nous savons par une lettre de Botkin à Annenkov, du 26 nov.-8 décembre 1846, que le livre est déjà parvenu à Saint-Petersbourg au début de décembre. Botkin en possède un exemplaire... « Au sujet des *Contradictions économiques*, écrit-il, je ne puis, hélas !, rien vous dire. Mülhausen a pris le livre chez moi et l'a emporté à Moscou. Je n'ai pu lire que la préface. J'ai été très fâché contre ce jeune homme (Mülhausen) mais il n'y a rien à faire. Il faut attendre mon arrivée à Moscou. Vos quelques mots me montrent la valeur de l'œuvre. C'est un grand mérite pour l'auteur d'être sorti des déclamations de jeunesse de l'école sociale et d'avoir appliqué à la réalité un regard droit et ferme. Je vous l'ai dit un jour, vous souvenez-vous ? Si, dans le monde de la nature, tout est conditionné par les lois, le problème de la science contemporaine consiste à trouver les lois qui mènent le monde de la politique et de l'industrie

nous permet de préciser la date de sa première lecture ; sa correspondance est pauvre en ce début d'année. Il est tout entier à ses projets de voyage à l'étranger, dans la fièvre de l'attente d'un passeport. Il est possible que ces préparatifs de départ lui aient fait remettre à plus tard l'étude des *Contradictions économiques*. Nous n'avons cependant aucune sûreté là-dessus. Nous savons seulement que cette étude est achevée en juin 1848. Car dans une lettre à ses amis de Moscou, du 1^{er} juin 1848, il juge les *Contradictions économiques* l'œuvre la plus sérieuse et la plus profonde de ces dix dernières années en France (1). Ce jugement sera toujours le sien. L'expression de « contradictions économiques » restera pour lui le terme essentiel de l'énoncé du problème dont le socialisme poursuit la solution : « Le vrai socialisme, dit-il en 1865 dans la troisième des *Lettres à un voyageur*, cherche la solution rationnelle des contradictions de la vie » (2). « Quel est le génie, demande-t-il dans le numéro I de *La Cloche* de Genève, qui pourrait résoudre en une formule harmonique, résoudre en une équation, énoncer d'une manière intelligible le rapport et l'action mutuelle des forces « contradictoires », des facteurs hétérogènes qui s'entre-déchirent et restent en même temps les bases de la société moderne » (3). Cette équation à résoudre, Herzen en pose les termes comme Proudhon lui-même dans les *Contradictions économiques*. C'est dire l'intérêt qu'il a porté à ce livre. Celui-ci a achevé de rendre définitive l'admiration inspirée par l'œuvre précédente. Mais par là il n'a joué qu'un rôle secondaire dans l'histoire des relations de Herzen et de Proudhon : le particulier

Il s'agit non pas seulement d'attaquer ce qui est, mais de rechercher pourquoi cela est, c'est-à-dire, en un mot, d'établir les lois régissant le monde industriel. Le grand service de Smith est justement d'avoir découvert beaucoup de ces lois ». *P. V. Annenkov i ego druž'ja*, p. 500.

(1) Éd. Lémke, t. VI, p. 622.

(2) *Ibid.*, t. XIII, p. 121.

(3) *Ibid.*, t. XX, p. 53.

attrait de Herzen date de la lecture de *De la création de l'ordre*. Aussi à ce point de vue nous importe-t-il assez peu de savoir si Herzen a déjà connu en Russie ou seulement à Paris les *Contradictions économiques*. L'attitude de froide réserve qu'aura Herzen à Paris à l'égard de Proudhon aurait été la même dans les deux cas. Car si Herzen avait désiré alors lier commerce personnel avec lui, la haute opinion qu'il avait conçue de *De la création de l'ordre* aurait suffi à expliquer ce désir avant toute lecture des *Contradictions économiques*.

C'est donc dès le début de 1845 que, dans l'esprit de Herzen, Proudhon prend le pas sur tous les autres socialistes français. Fourier passe désormais au second plan. Herzen écrivait dans son *Journal*, le 18 février 1843 (1), que Fourier et son école avaient donné au socialisme les bases les plus solides, mais qu'on se sentait à l'étroit dans leur phalanstère. L'harmonie universelle, sur laquelle Fourier bâtissait son système sans rien détruire de la réalité humaine, lui paraissait le meilleur essai de conciliation des contraires qui eût été tenté, et le plus général. Mais la solution pratique proposée, le phalanstère de Fourier ou la commune de V. Considérant, était une solution parcellaire d'abord, trop étroite ensuite, et sans vertu pour réaliser par la seule conviction des hommes une transformation totale de la société. Herzen gardait à l'égard de Fourier l'attitude critique de Cieszkowski dans ses *Prolegomena zur Historiographie* (2) : le système de Fourier, qui conciliait les deux principes antithétiques du communisme de Platon et de la liberté individuelle de Rousseau, avait aux yeux de Cieszkowski l'importance capitale de montrer que désormais « le rationnel et le réel gravitaient l'un vers l'autre pour former un tout organique », mais il restait encore pour lui une utopie. Ce jugement dirigeait toujours celui de Herzen. Le système de Fourier devait être dépassé par une

(1) Éd. Lemke, t. III, p. 97.

(2) Voir notre livre *Alexandre Ivanovič Herzen*, p. 205.

doctrine plus compréhensive de toutes les données sociales et transformant l'utopie en une réalité scientifique, véritable synthèse du rationnel et du réel. Cette doctrine, Proudhon l'apportait. Il prenait donc la place de Fourier dans le mouvement socialiste, comme Hegel avait pris celle de Fichte et de Schelling dans le mouvement philosophique. La loi même du devenir de l'esprit rejetait en arrière Fourier parmi les précurseurs de la science sociale nouvelle, créée par Proudhon, héritier naturel de ce que Fourier avait trouvé de meilleur et de durable.

Herzen n'a jamais eu pour Fourier le fanatisme de ses disciples français, qui irritait si fort Proudhon, ni celui de ses disciples russes groupés à Pétersbourg autour de Petraševskij. Dans le célèbre dictionnaire de poche, publié en 1845-1846 par Petraševskij en collaboration avec Valerian Majkov, sous le nom de Nicolas Serguëvič Kirilov, le plus précieux document que nous possédions pour juger de la pénétration des idées socialistes en Russie, on lit à l'article *Organisation de la production* : « La seule organisation du travail et du phalanstère ne donnerait pas à Fourier le droit d'être appelé le génie des génies. Mais par son profond regard sur la nature humaine, par son étude des tendances naturelles et des passions de l'homme, il l'emporte sur tous les philosophes ». Dans ce même article Petraševskij s'élève contre les adversaires de Fourier, en particulier contre Louis Reybaud et son livre *Les socialistes modernes*, et contre Proudhon : « Il ne faut attribuer aucune signification à l'œuvre de ce dernier qui a écrit de nombreuses sottises contre le système de Fourier pour cacher ce qu'il lui a volé ». Un des membres du cercle de Petraševskij, arrêté avec celui-ci en 1849, Jastržemskij, fut prié par la commission d'enquête d'exposer les différents systèmes socialistes. Dans son rapport il range Proudhon parmi les communistes niant la propriété foncière. Il trouve absurde sa conception de la valeur mesurée par le travail. Il lui reproche son ignorance des principes élémentaires

de l'économie politique, ses sophismes, et surtout la violence de ses expressions (1). La même hostilité contre Proudhon anime tous les amis de Petraševskij. Ils ne lui pardonnent pas ses attaques contre Fourier. Ils voient seulement en lui le démolisseur d'un système, qui tirait pour eux sa valeur, moins encore de son fondement philosophique que de son caractère pratique et de ses conclusions immédiatement applicables à la Russie. Le phalanstère pouvait être réalisé même sous l'autocratie la plus ombrageuse. Son établissement ne postulait aucune révolution préalable, impossible en Russie. Il n'était qu'un perfectionnement des *mir*s paysans et des artels ouvriers déjà existants. Il correspondait à l'esprit russe d'association, développé par ces institutions populaires. Herzen était loin de partager encore cette opinion. Dans le *mir* russe il voyait surtout un communisme primitif, empêchant le développement de la personnalité humaine. Le phalanstère lui paraissait n'apporter qu'une solution fragmentaire au problème social. Rien donc ne l'attachait, comme les Petraševcy, assez étroitement à Fourier pour diminuer son attrait pour Proudhon. Herzen attendait ce successeur nécessaire de Fourier, exigé par le mouvement même de l'idée socialiste.

Aussi se détache-t-il aisément du fouriérisme, en conservant seulement de lui l'idée d'une vie domestique moins renfermée dans l'isolement de la famille, plus libérée des soucis matériels, qui la détournent des intérêts généraux, par un système d'associations dont l'organisation reste mal définie dans son esprit. Désormais il met Fourier et ses disciples, tout comme Pierre Leroux, au rang de Saint Simon et de son école, parmi les précurseurs dont le rôle a été éminent, mais dont l'heure est passée sans retour. Il parlera toujours d'eux, comme de Pierre Leroux, avec une vive sympathie. Il ne reviendra plus à leur étude.

(1) P. E. Ščegolev, *Petraševcy v vospominanijah sovremennikov. Sbornik materjalov*, Moscou, 1926, p. 115.

Seule la pensée de Proudhon comptera pour lui. Il porte encore intérêt, jusqu'en 1848, à Louis Blanc, dont la conception de l'État organisateur du travail répond à son besoin de solutions générales, intéressant le corps social tout entier. Mais il abandonnera à son tour Louis Blanc, lorsqu'après la révolution de février il sera parvenu à la négation proudhonienne de l'État autoritaire.

Telles sont les premières relations de Herzen et de Proudhon. Après une assez longue méconnaissance, à peine diminuée par quelques échos entendus sur le mémoire *Qu'est-ce que la propriété ?*, Herzen lit enfin ce mémoire. Il est vivement attiré par le talent de controversiste de Proudhon. Il est définitivement conquis au début de 1845 par le livre *De la création de l'ordre*, qui est pour lui une sorte de révélation. Malgré tous les défauts que Proudhon tient de son tempérament français et des incertitudes de son éducation philosophique, il apparaît à Herzen un authentique hégélien, cherchant comme lui-même à faire passer dans le concret la dialectique de Hegel, et à donner au socialisme, terme de l'évolution de l'esprit à travers les systèmes philosophiques, son véritable caractère de science sociale. Herzen reconnaît en lui un esprit façonné à la manière du sien, animé des mêmes tendances et travaillant dans la même direction. Désormais il va marcher en sa compagnie, enrichissant sa critique des hommes et des choses de celle de Proudhon, tout en suivant sa route personnelle et en gardant son originalité.

CHAPITRE II.

LE PREMIER CONTACT PERSONNEL ENTRE PROUDHON ET
HERZEN PENDANT LE SÉJOUR DE HERZEN A PARIS
(25 MARS—21 OCTOBRE 1847).

Herzen débarque à Paris le 25 mars 1847. Son premier soin est de retrouver ses amis Annenkov, Sazonov et Bakunin. Puis il a hâte de visiter les endroits célèbres où s'était joué le grand drame révolutionnaire de 1789. Avec la fougue d'un homme qui, après avoir longuement rêvé de liberté dans une geôle, se trouve tout d'un coup transporté dans un pays où l'on ne risque plus à chaque pas la prison et l'exil, il se jette dans le tourbillon de la vie parisienne, fréquentant les théâtres, les restaurants à la mode, les cafés en vogue du Palais-Royal et des boulevards. Mais sa curiosité passionnée une fois satisfaite, il semblait naturel qu'il se mît, comme Karl Grün en 1844, à la recherche de ceux dont les œuvres avaient occupé son esprit en Russie, Pierre Leroux, Victor Considérant, Louis Blanc, George Sand, et surtout Proudhon. Il n'en fait rien et nous en donne les raisons dans le passage si souvent cité de *Byloe i Dumy* (*Passé et Pensées*), où il nous montre Proudhon discutant jusqu'à l'aube sur Hegel avec Bakunin chez le musicien Reichel (1). Nous le

(1) Adolphe Reichel (1817-1896) était un musicien allemand, ami d'Arnold Ruge et de Bakunin. Il épousa Marie Kasparovna Ern, sœur d'un fonctionnaire attaché à la chancellerie du gouverneur de Vjatka,

traduirons en entier ici, car nous aurons à revenir plus tard sur le sens qu'il convient de donner à ces discussions hégéliennes.

« Jusqu'à la fondation de *La Voix du Peuple*, mes relations avec Proudhon furent insignifiantes. Je le rencontrai une ou deux fois chez Bakunin ; tous deux étaient étroitement liés. Bakunin vivait alors avec A. Reichel dans un appartement extraordinairement modeste sur la rive gauche de la Seine, rue de Bourgogne. Proudhon y venait souvent entendre le Beethoven de Reichel et le Hegel de Bakunin. Mais les discussions philosophiques duraient plus longtemps que les symphonies. Elles rappelaient les fameuses nuits passées tout entières par Bakunin à discuter avec Khomjakov chez Čaadaev, chez Mme Elagina sur ce même Hegel. En 1847 Karl Vogt, qui vivait aussi rue de Bourgogne et venait souvent de même rendre visite à Reichel et à Bakunin, lassé un soir d'entendre ces controverses sans fin sur la *Phénoménologie*, s'en alla dormir. Le lendemain matin il vint prendre Reichel, car ils devaient aller ensemble au Jardin des Plantes. Il fut étonné, malgré l'heure matinale, d'entendre causer dans le cabinet de Bakunin. Il ouvrit la porte. Proudhon et Bakunin étaient assis à la même place, devant la cheminée éteinte, et ils terminaient en quelques paroles brèves la discussion commencée la veille ».

« Pour moi, dès le début, je redoutais le rôle d'humilité que jouaient nos compatriotes et le patronage des grands hommes. Aussi ne fis-je aucun effort pour me lier même avec Proudhon » (1).

Dans le chapitre de *Byloe i Dumy* consacré à son ami Sazonov, Herzen commente lui-même ces raisons générales qui l'éloi-

avec lequel Herzen se lia pendant son exil dans cette ville. Maria Kasparovna accompagna la famille Herzen en France. Herzen portait une vive amitié à Reichel. Proudhon, rapporte Herzen, l'appelait : « *une âme d'archange* » (Ed. Lemke, t. X, p. 47).

(1) Éd. Lemke, *Byloe i Dumy*, t. XIII, p. 453

gnèrent de la personne de Proudhon (1). Dès son arrivée à Paris il trouve Bakounin et Sazonov remplis d'enthousiasme pour les révolutionnaires, rencontrés dans les cafés et les salles de rédaction des journaux d'opposition, pour les « lions et les lionnes » de la littérature ou de la politique, pour les « matadors » des partis. « Je le confesse, dit-il, je fus moi aussi entraîné au premier moment. Je pensais que causer dans un café avec l'auteur de l'*Histoire de dix ans*, ou chez Bakounin avec Proudhon, était une manière de promotion. Mais chez moi aucun essai d'idolâtrie ne dure : il fait très rapidement place à une complète négation ». L'admiration que la majorité de ses compatriotes nourrissent pour les illustrations de l'Europe paraît à Herzen tout comme « l'insolence préméditée » de quelques-uns, un reste de l'éducation de caserne reçue par les Russes, pleins de mépris pour l'inférieur, de servilité à l'égard du supérieur dans l'ordre du tchin. Cette éducation leur a façonné une mentalité de clients. Ils perpétuent ainsi en Europe l'opinion que le Russe reste un mineur soumis à la tutelle étrangère, ou un barbare naïf, ébloui par la plus petite lumière d'Occident. De là cette condescendance avec laquelle Schelling, Hegel et autres professeurs des Universités allemandes accueillaient autrefois les visiteurs venus de Pétersbourg ou de Moscou. Herzen redoute davantage l'attitude protectrice des Français. Car par vanité nationale ils ont, pense-t-il, plus que les Allemands, tendance à s'ériger en maîtres souverains. Son esprit critique, son orgueil aussi, le sentiment qu'il a de sa propre personnalité et des hautes destinées de la Russie, son indépendance intellectuelle et son tempérament ombrageux, la peur enfin d'être confondu avec un de ces boyards dilettantes toujours en quête de belles relations en jouant au révolutionnaire, tout cela concourt à le détourner de Proudhon comme des autres célébrités françaises.

(1) Ed. Lemke, t. XIII, p. 572-589.

M^{me} Henneguy, née Catherine Proudhon, a bien voulu rechercher pour nous si, dans les cahiers inédits de son père, il n'y avait pas trace de la première entrevue des deux hommes. Proudhon n'a rien dit de l'impression produite sur lui par ce Moscovite devenu tout de suite parisien, qu'Annenkov nous représente vêtu à la dernière mode du boulevard (1). Herzen ne nous a pas davantage laissé un portrait du Proudhon coudoyé chez Bakounin, que nous aurions pu comparer au Proudhon visité par Karl Grün en 1844 dans sa pauvre chambre d'étudiant du n° 26 de la rue Mazarine, ou au Proudhon rencontré, à la fin de 1847, par Darimon au restaurant Beurain près du Palais-Royal et des bureaux de *La Réforme* : « un original coiffé d'un chapeau à larges bords, enveloppé dans une redingote vert-olive traînant jusqu'aux talons, dont le pantalon trop court laissait apercevoir de gros bas gris et des souliers lacés, qui cachait ses yeux un peu vairons sous une paire de lunettes » (2). La froideur voulue de Herzen a dû entraîner celle de Proudhon. Tous deux se sont d'abord contentés du coup d'œil superficiel des gens qui n'ont aucun désir de se rapprocher. Peut-être Herzen a-t-il été choqué chez Proudhon par une originalité extérieure qu'il jugeait affectée ; peut-être Proudhon a-t-il été détourné de même par la mise recherchée du nouveau venu. En tous cas ils sont passés à côté l'un de l'autre sans s'arrêter. Leur amitié ne se nouera qu'après 1848, au cours de leur collaboration à *La Voix du Peuple*.

Cependant, si Herzen s'écarte de l'homme, il n'en garde pas moins pour le penseur et l'écrivain la particulière estime qu'il professait à Moscou. Nous avons une preuve certaine de l'attention qu'il continue à lui prêter dans la deuxième de ses *Lettres de l'avenue Marigny*. Herzen y parle des femmes françaises. Elles lui paraissent, dans la haute et la moyenne bourgeoisie,

(1) P. V. Annenkov, *Literaturnyja Vospominanija*, p. 303.

(2) A. Darimon, *A travers une Révolution*, Paris, 1884, pp. 7-8.

privées par le mariage de tout ce qui entoure une femme d'amour et de sourires ; celles qui gardent encore quelque joie de vivre, qui se parent, s'amusent et dansent sont « la femme entretenue à réputation équivoque, l'actrice, la maîtresse d'étudiant »... « Je ne parle pas, ajoute-t-il, des malheureuses victimes du tempérament social, comme les appelait Proudhon » (1). Les formules proudhoniennes reviennent naturellement sous sa plume ; elles sont fixées à demeure dans son esprit. D'autre part, si Herzen n'a pas eu entre les mains avant son départ de Moscou les *Contradictions économiques*, il serait difficile d'admettre que, pendant son séjour en France de mars à octobre 1847, il n'ait pas lu ce livre dont le retentissement dans les milieux socialistes et parmi les économistes était loin d'être apaisé. Il serait aussi peu vraisemblable que Bakounin, au lendemain des nuits passées à discuter avec Proudhon, n'ait pas chaque fois rapporté chez Herzen, avenue Marigny, les opinions de son adversaire. Aussi Herzen, malgré son éloignement volontaire, n'a-t-il pas cessé d'être en contact étroit avec Proudhon. Qu'a-t-il retiré de ce commerce impersonnel ? Pour répondre à cette question, nous devons d'abord préciser le contenu des textes qui nous restent de Herzen pendant cette période, puis rechercher s'il s'explique par le seul mouvement d'un esprit, travaillant sur les données de l'expérience française, ou par quelque emprunt à la pensée de Proudhon.

En France les intérêts matériels dominent tous les autres, voilà le thème essentiel des *Lettres de l'avenue Marigny*. Il en résulte un abaissement de la moralité, démontré avec évidence par la pauvreté du théâtre, par la grossièreté du vaudeville, par les scandales politiques. La raison en est dans la domination d'une bourgeoisie ne poursuivant que la richesse, et mettant la main sur tous les rouages de l'État, représentation parlementaire, justice, armée, pour défendre sa tyrannie. Aussi la

(1) Éd. Lemke, t. V, p. 135.

vertu s'est-elle réfugiée chez l'ouvrier des faubourgs, l'homme à la blouse, riche de ses seuls bras.

La bourgeoisie française a joué un grand rôle avant la Révolution de 1789, lorsqu'elle combattait la féodalité au nom des Droits de l'Homme. Mais, après avoir remporté la victoire, elle s'est installée dans les privilèges de l'adversaire, sans garder ses vertus. Elle ne sert qu'une religion, celle de la propriété. Aussi a-t-elle perdu son idéalisme révolutionnaire. Elle est devenue à son tour exclusive, « unilatérale ». Elle a ainsi dressé face à elle son antithèse, le prolétariat. Elle s'est créé à son usage une science, l'économie politique, destinée seulement à justifier ses intérêts au nom d'une fausse liberté, et envisageant l'homme comme une machine, la société comme une fabrique, l'État comme un marché. Cette science à son tour, par son exclusivité, a engendré son contraire : le communisme, négation impitoyable de cette liberté regardée comme le facteur nécessaire de la richesse, négation aussi de l'individu, sous prétexte de le délivrer de l'oppression de la misère. Il reste à trouver la synthèse de l'économie politique et du communisme, comme celle de la bourgeoisie et du prolétariat. C'est le problème qui se pose désormais avec une exceptionnelle acuité. Mais la France ne paraît pas capable de le résoudre.

Telle est la substance des *Lettres de l'avenue Marigny* : un jugement sur la société française, une philosophie de l'histoire des classes et des doctrines qui divisent cette société. Quelles en sont les sources ?

Herzen tire surtout son jugement de l'expérience personnelle qu'il fait de la vie parisienne. Il le forme au contact de la réalité de la rue, où il promène son esprit critique toujours en éveil. Il regarde les gens du peuple, les ouvriers du faubourg Saint-Antoine aller et venir à leurs humbles affaires, travailler, flâner aux Champs-Élysées, se divertir dans les bals publics. Il est frappé de leur bonhomie, de leur honnêteté, de leur bonté à l'égard des enfants, de leur tendance naturelle à s'entraider et

à échanger de mutuels services. Il regarde de même au théâtre, sur les boulevards, dans les restaurants et les cafés, financiers, politiciens, petits bourgeois, étaler leur froideur guindée, la médiocrité de leurs manières, leur mauvais goût de parvenus, applaudir aux pauvretés de Scribe et rire aux lourdes grivoiseries des vaudevilles du Palais-Royal. Son mépris pour eux s'augmente à la lecture dans les journaux de tous les scandales qui éclaboussent cette fin du règne de Louis-Philippe, les affaires Cubières et Teste, les trafics d'influence et de décorations, chaque jour dévoilés par la presse d'opposition. Il suit les péripéties dramatiques de l'enquête judiciaire au sujet du meurtre de la duchesse de Praslin, fille du maréchal Sébastiani, la comparution du Duc devant la Chambre des pairs, son suicide. Il assiste devant les assises à la reprise des poursuites contre de Beauvallon, beau-frère du directeur de l'*Époque*, journal stipendié par Guizot, qui, quelques années auparavant, avait tué en duel dans des conditions douteuses Dujarrier, administrateur-gérant de la *Presse*, rachetée par ce dernier de compte à demi avec Emile de Girardin. Il écoute le Procureur du roi requérir contre de Beauvallon et son témoin d'Ecquevilly. Cette affaire et les réflexions qu'elle inspire à Herzen remplissent la fin de la IV^e des *Lettres de l'avenue Marigny* (1). Rien ne lui échappe de ce qui passionne l'opinion publique. Il rapporte à ses amis de Moscou l'accueil fait par le faubourg Saint-Antoine aux dames de la cour revenant d'une fête donnée à Vincennes par le duc de Montpensier. Il est au courant de tout. Lorsqu'il arrive à Naples, en février 1848, il se félicite d'échapper au vol pressé des journaux assaillant chaque jour les Parisiens. Mais il s'est laissé facilement conquérir par eux. Il n'a pas résisté à l'attrait de la nouvelle toute fraîche et des commentaires fiévreux jetés dans les nombreuses feuilles du boulevard sur les événements de la veille. Il connaît les mérites

(1) Éd. Lemke, t. V, pp. 169-172.

et les démérites de chacune. Dans une lettre du 21 juin 1847 à son ami Korš, il le met en garde contre *Les Débats* ; il les compare au journal de Bukharin, *L'Abeille du Nord*, à la solde du gouvernement dutsar. Le *Moniteur* lui paraît encore préférable (1). Le 3 août 1847, il conseille de même à Ogarev de se méfier des *Débats*, et d'accorder plus de crédit à la *Presse* ou même à l'*Allgemeine Zeitung* (2). Ses amis de Moscou reprocheront même à ses *Lettres de l'avenue Marigny*, comme aux *Lettres de Paris* d'Annenkov, de n'être qu'un résumé des journaux français. Bêlinskij, à son retour de Paris, où il est allé chercher remède à sa tuberculose, croira devoir défendre Herzen. Celui-ci, répondra-t-il, ne pouvait pas ne pas voir ce qui se passait sous ses yeux. Ce qui importe d'ailleurs dans ses *Lettres*, ce ne sont pas les faits eux-mêmes, mais leur retentissement sur l'esprit de l'auteur. Ces critiques et la défense de Bêlinskij nous sont une nouvelle preuve de la richesse d'information de Herzen, et de son effort pour juger de la France sur pièces, si l'on peut dire, et non par personne interposée.

Il conclut à la corruption du régime de Louis-Philippe. Cette conclusion ne pouvait surprendre que ses amis de Moscou. Elle était celle de tous les observateurs attentifs. Tant de scandales, de vols, de concussions, d'assassinats, dont les auteurs appartenaient au monde de la politique ou de la finance, manifestaient un état avancé de décomposition morale. Tous les partis d'opposition, depuis les libéraux jusqu'aux socialistes, s'accordaient là-dessus. Herzen avait été frappé de cette unanimité : « Tout le monde est mécontent de l'état présent de la France, dit-il dans la IV^e des *Lettres*, sauf la bourgeoisie en titre et les agioteurs de tout acabit. De quoi est-on mécontent, beaucoup le savent, mais presque personne ne sait ni par quoi ni comment remédier au mal ; socialistes et communistes l'ignorent plus.

(1) Éd. Lemke, t. V, p. 44.

(2) *Ibid.*, t. V, p. 48.

encore ; ce sont gens d'un idéal lointain à peine visible dans l'avenir » (1).

On ne saurait donc dire que Herzen doit son jugement sur la France à tel ou tel adversaire de la monarchie de Louis-Philippe. Il l'a tiré de l'examen des faits. Les critiques des partis d'opposition l'ont assuré de sa vérité. Ses déceptions personnelles, au spectacle d'une réalité si différente du visage idéal qu'il prêtait de loin à la France, sont venues encore consolider ce jugement et lui donner son caractère tranchant à la fois et d'une amertume passionnée.

Herzen, de même, n'avait besoin d'aucune leçon pour attribuer la décadence de la France à la domination de l'esprit propriétaire personnifié par la bourgeoisie. Avant son départ de Moscou, il avait depuis longtemps fait sienne la critique des socialistes contre la propriété, dont il jugeait l'influence désastreuse sur la moralité individuelle et collective. Quant au rôle attribué à la bourgeoisie dans le déroulement des destins de la France, Herzen le tirait tout naturellement de sa philosophie de l'histoire. La féodalité avait donné naissance à son antithèse, la bourgeoisie. La négation de la valeur de la personne humaine avait dressé contre elle l'affirmation des Droits de l'Homme. Mais la bourgeoisie, au nom de ces mêmes droits, s'obstinait à nier la nécessité d'une transformation économique, qui justement réclamait une limitation de la liberté, profitable aux seuls possédants. Elle poussait jusqu'à l'absurde un principe bien-faisant. Dès lors la dialectique hégélienne postulait l'apparition de son antithèse dans le prolétariat. De même que, par une véritable loi du talion, l'idéalisme a toujours entraîné son contraire, le matérialisme, de même l'économie politique bourgeoise a provoqué l'apparition du communisme négateur de la liberté. Nous voyons ainsi la doctrine de Herzen sur la France sortir directement de son hégélianisme par une déduction

(1) Éd. Lemke, t. V, pp. 160-161.

toute logique appliquée à la réalité française. Herzen aurait raisoné de même s'il n'avait pas connu l'œuvre de Proudhon.

Est-ce à dire cependant qu'il ne lui doive rien ? Nous ne pouvons pas d'abord ne pas être frappés de la singulière parenté existant entre ce que dit Herzen des rapports de l'économie politique et du socialisme, et ce qu'en dit Proudhon dans son premier chapitre des *Contradictions économiques*. Tous deux opposent de même le fait et le droit dans l'économie des sociétés, l'économie politique étant un simple recueil d'observations sur les phénomènes de la production et de la distribution des richesses, observations présentées comme une série systématique et rationnelle, le socialisme au contraire affirmant l'anomalie de la société actuelle, calomniant le passé, déclarant l'économie politique une sophistique inventée pour justifier l'exploitation du plus grand nombre par une minorité. L'économie politique tend à la conservation de l'égoïsme, le socialisme penche vers l'exaltation de la communauté. Ce sont deux adversaires qui luttent pour s'exclure au lieu de rechercher la synthèse réalisant la vérité sociale, dont ils sont à titre égal partie constituante. Chez Herzen le terme de socialisme tend à prendre, comme chez Proudhon, le sens de communisme, ou tout au moins de collection de systèmes utopiques, destructeurs de la liberté individuelle par sentiment exaspéré de l'égalité. Nous voyons ainsi chez eux un parallélisme de pensée tout à fait remarquable, naissant d'une conception identique de la synthèse des contradictoires.

« Il est acquis à la science, déclare Proudhon, que tout antagonisme se résout en une formule complexe qui met les opposants d'accord en les absorbant pour ainsi dire l'un l'autre » (1). En lisant les *Contradictions économiques*, Herzen

(1) *Système des contradictions économiques*, ch. 1, parag. 1, p. 72. (Œuvres complètes de Proudhon, nouvelle édition Bouglé et Moysset Paris, 1923, Rivière).

retrouvait non seulement l'hégélien qu'il avait cru reconnaître dans *De la création de l'ordre*, mais encore les conclusions qu'il tirait lui-même de la dialectique et de son étude de la vie française. Aussi pouvons-nous dire ici encore que, si Proudhon n'a pas inspiré sa pensée, il l'a confirmée dans sa direction, l'enrichissant dans son détail sans en guider ni en changer la ligne. Proudhon aide Herzen à contrôler sa propre vérité.

Les discussions de Proudhon avec Bakunin nous paraissent avoir eu pour Herzen la même utilité que les *Contradictions économiques*. Sur quoi portaient-elles ? Sur la *Phénoménologie* de Hegel, nous dit Herzen dans le passage de *Bylae i Dumy* cité plus haut. Cette affirmation mérite une critique serrée. Herzen écrit ses souvenirs en 1859, douze ans après son premier séjour à Paris. Sa mémoire a pu le trahir. Il vient de lire alors *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*. Il juge très sévèrement la doctrine de Proudhon sur la femme, sur la famille, sur la petite propriété paysanne. Proudhon lui semble avoir abandonné ses premiers principes. C'est donc que Proudhon n'était pas aussi pénétré de Hegel qu'il l'avait cru. De là, évidemment, chez lui une tendance à concéder à Proudhon en 1847 une connaissance fort incertaine de Hegel, exigeant, pour devenir plus sûre, les leçons de Bakunin et l'étude de la *Phénoménologie*.

Or Proudhon n'était pas sans avoir lu tout ce qu'on avait écrit en France sur Hegel. Il possédait les éléments essentiels du système. Dès 1844 Karl Grün est très affirmatif là-dessus. S'il trouve Proudhon mal informé, ce n'est pas sur Hegel lui-même, mais sur sa descendance et la fortune de sa pensée à travers les différentes écoles sorties de lui. C'est le seul vide qu'il reconnaisse dans la science acquise par Proudhon de la philosophie allemande, et qu'il s'emploie à combler. Proudhon n'a nullement besoin en 1847 de s'initier une nouvelle fois à la *Phénoménologie* sous la direction de Bakunin.

Celui-ci, d'autre part, à ce moment, a depuis longtemps

délaissé la métaphysique. Bêlinskij lui donne un surnom bien caractéristique à cet égard : il l'appelle *ex-Hegel*. Bakounin est tout entier à l'action révolutionnaire. Il serait fort peu vraisemblable de croire qu'il prit plaisir à recommencer avec Proudhon ses controverses d'autrefois avec les Kirêevskij et Khomjakov sur l'être et le non-être, le passage de l'idée à la nature, le réel et le rationnel. Il ne s'intéresse à la philosophie qu'en fonction des conclusions auxquelles elle conduit dans le domaine politique et social. Proudhon lui ressemble entièrement sur ce point. Aussi leurs discussions devaient-elles vraisemblablement avoir pour objet non pas le système lui-même de Hegel, mais une question d'ordre pratique, dont ils suspendaient la solution à telle ou telle interprétation de Hegel.

Quelle pouvait être cette question ? Chez Herzen, avenue Marigny, d'ardentes batailles se livrent à ce moment sur la définition de la bourgeoisie, sur le rôle de celle-ci et le sort que lui réservent les nécessités du progrès. Nous en connaissons les péripéties grâce surtout à la longue lettre écrite en décembre 1847 à Botkin par Bêlinskij, récemment arrivé de Paris (1). Nous savons par elle les positions prises par chacun des adversaires. Bêlinskij se refusait à expliquer avec Herzen la situation de la France par la seule action de la bourgeoisie. Mais tous deux s'accordaient pour penser que la bourgeoisie n'était pas un phénomène de hasard, mais une nécessité de l'histoire, qu'elle avait rendu de grands services et ne saurait disparaître tout d'un coup. « Je ne suis pas, ajoute Bêlinskij, de ceux qui affirment que la bourgeoisie est un malheur, qu'il faut l'anéantir et qu'alors tout ira pour le mieux. C'est l'opinion de notre Allemand Michel ». Cet Allemand est Michel Bakounin. Celui-ci prêchait donc parmi ses amis russes la destruction de la bourgeoisie, la nécessité d'un bouleversement social balayant rentiers,

(1) Bêlinskij, *Pis'ma*, t. III, pp. 321-333.

propriétaires, capitalistes, dont la somme définissait parfaitement cette classe condamnée.

Ainsi la querelle portait sur le point de savoir si l'avènement du socialisme était conditionné par une transformation lente des éléments en présence, ou par une révolution violente. Telle était la question capitale agitée dans le cercle de Herzen. Elle assiégeait trop l'esprit de Bakunin pour que celui-ci la délaissât en passant de l'avenue Marigny à la rue de Bourgogne. C'est vraisemblablement autour d'elle encore qu'il bataillait chez Reichel avec Proudhon.

On s'explique alors fort bien comment les deux adversaires, d'arguments en arguments, remontaient jusqu'à Hegel. Proudhon cherchait la solution du problème social dans la synthèse des contradictions, dont il avait dressé l'inventaire dans son dernier livre. Il s'élevait contre l'idée d'une lutte de classes tendant à l'anéantissement d'une bourgeoisie aussi utile à la vie économique que le capital l'était au travail, ou l'économie politique à la science sociale. Il se réclamait de la grande loi hégélienne de la thèse et de l'antithèse s'élevant à une synthèse qui les fondait en un état nouveau, sans annihiler leurs éléments durables. Bakunin répondait sans doute, comme il avait déjà répondu à une argumentation semblable en 1842 dans son article des *Deutsche Jahrbücher* : *Die Reaktion in Deutschland* : « Les opportunistes disent, d'après Hegel, qu'il est nécessaire à un organisme, pour vivre, de renfermer en lui un principe négatif. Celui-ci est, certes, un germe de vie tant qu'il reste en harmonie avec les éléments positifs. Mais, lorsqu'il devient indépendant, la mort de l'organisme arrive, moment qui, dans la philosophie de Hegel, est une transformation de la nature en un monde nouveau qualitatif, le monde de l'esprit. » En somme à la loi dialectique du devenir Bakunin opposait le concept hégélien de la mort naturelle libérant l'esprit de la matière pour l'élever à une sphère plus haute. A la *Phénoménologie* il opposait la *Philosophie de la nature*,

où Hegel, dans sa troisième partie, fait de la mort la condition de l'avènement de l'esprit (1). Dans l'organisme social, le principe négatif de la bourgeoisie n'étant plus compatible avec la vie, la société doit mourir comme meurt le corps, pour libérer son principe positif, le prolétariat, porteur de l'avenir. Bakounin devait ainsi justifier par Hegel devant Proudhon la doctrine de la destruction créatrice dont il était l'apôtre depuis 1842. Telle nous paraît être la matière des discussions de la rue de Bourgogne. Elles continuaient donc celles de l'avenue Marigny.

Aussi est-il vraisemblable de penser que, lorsqu'elles reprenaient chez Herzen, Bakounin reprochait à ses contradicteurs de donner dans l'opportunisme proudhonien et que ceux-ci à leur tour se réclamaient de l'argumentation de Proudhon. Si notre interprétation est vraie, elle confirme nos conclusions précédentes sur les rapports intellectuels de Proudhon et de Herzen. Si elle est fausse, elle ne leur enlève rien. En admettant que Proudhon n'ait pas été indirectement mêlé par l'intermédiaire de Bakounin aux débats de l'avenue Marigny, Herzen n'en est pas moins resté en contact étroit avec Proudhon grâce aux *Contradictions économiques*.

Dans les deux cas Herzen a jugé de la France par lui-même, avec la plus grande indépendance d'esprit, en tirant sa doctrine des faits et de la philosophie de l'histoire qu'il avait élaborée bien avant son départ pour l'Europe. Mais à Paris, comme auparavant à Moscou, il a trouvé dans Proudhon un allié, dont la pensée est venue non pas solliciter la sienne, mais s'insérer dans la trame de celle-ci pour la consolider, et peut-être l'étoffer davantage, sans lui enlever son originalité.

(1) *Philosophie de la nature*, trad. Vera, Paris, 1865, pp. 543-573.

CHAPITRE III.

DU VOYAGE DE HERZEN EN ITALIE (OCTOBRE 1847)

A SA COLLABORATION A « LA VOIX DU PEUPLE »

DE PROUDHON (AOÛT-SEPTEMBRE 1849). — L'ANARCHISME.

Cette période est extrêmement importante dans l'histoire des idées de Herzen. Car il passe de la conception de l'État, cellule dirigeante et souveraine du corps social, à la négation de l'État autoritaire, à l'anarchie, dont il expose la doctrine dans la XI^e de ses *Lettres de France et d'Italie*, datée du 1^{er} juin 1849. Quelle a été l'influence de Proudhon sur cette évolution capitale ? Telle est la question qui se pose à nous.

Des documents, restés jusqu'ici inédits, nous permettent de fixer avec précision le moment où Herzen a achevé d'élaborer sa conception nouvelle. Dans un livre tout récent, *A. I. Herzen. Novye Materjaly* (*A. I. Herzen, Documents nouveaux*), édité en 1927 dans la collection *Katorga i Ssylka* (*Bagne et déportation*), N. M. Mendelsohn a publié un certain nombre de lettres inédites de Herzen. Sur la période qui nous occupe ce recueil nous offre : une lettre du 31 décembre 1847, écrite de Rome à Botkin ; une longue étude, datée des 2 et 8 août 1848, sur les événements révolutionnaires depuis les journées de février ; et surtout une « suite » à la III^e des lettres écrites de Paris après le retour de Rome, le 5 mai 1848.

Ces dernières lettres, au nombre de quatre, forment la série

connue sous le titre *Encore à Paris*, succédant aux deux séries antérieures *Lettres de l'avenue Marigny* et *Lettres della via del Corso*. Comme les précédentes, cette série, à peine remaniée dans son texte, a servi à constituer le premier recueil des *Lettres de France et d'Italie*, paru en allemand à Hambourg en 1850. Nous la possédions déjà, ainsi qu'une *seconde* suite à la 3^e lettre. Mais la *première* suite, que cette seconde supposait, nous manquait. La publication de N. M. Mendelsohn vient combler cette lacune. Dans le texte retrouvé nous rencontrons pour la première fois, avec la définition de l'anarchie, l'exposé des raisons assurant à ce régime la précellence sur tout autre. Or la 3^e lettre porte la date du 28 août 1848 et sa « deuxième suite » celle du 18 septembre 1848. Comme la « première suite » s'inscrit logiquement entre les deux, nous devons conclure que, dès le début de septembre 1848, l'adhésion de Herzen à l'anarchie est définitive.

Notre recherche est ainsi exactement limitée dans le temps. Nous sommes donc amenés à suivre les démarches de l'esprit de Herzen entre son arrivée à Paris le 5 mai 1848 et ce début de septembre, en les comparant à celles de Proudhon pendant la même période. Nous examinerons d'abord si elles concordent ou divergent, ensuite si elles les conduisent à une conception identique ou différente de l'anarchie. Les dissemblances nous donneront la mesure de l'originalité de Herzen. Après septembre 1848 jusqu'à la collaboration à *La Voix du Peuple* en août-septembre 1849, il nous restera à voir si ces dissemblances se maintiennent ou s'atténuent sous le coup des événements qui forcent Herzen, après la manifestation du 13 juin 1849, à gagner Genève, refuge de tous les révolutionnaires d'Europe (1).

(1) Herzen arrive à Genève le 27 juin. Il y reste jusqu'au 22 décembre... A cette date il revient à Paris avec sa mère et, le 29, descend rue de la Paix, à l'hôtel Mirabeau. Le préfet de police lui fait signifier en avril 1850 un arrêté d'expulsion. Il obtient un sursis jusqu'en juin. Le 22 juin 1850, il quitte Paris et va s'installer à Nice.

Dans notre livre *A. Iv. Herzen. Essai sur la formation et le développement de ses idées*, nous avons déjà essayé de mettre en lumière l'influence du voyage de Herzen en Italie, d'octobre 1847 à mai 1848, sur sa conception de l'État. Les municipes italiens le frappent vivement avec leurs milices de citoyens, leur liberté dans la gestion des affaires locales et, vis-à-vis du pouvoir central, leur indépendance qui n'empêche pas la conscience des intérêts généraux. Herzen voit fonctionner sous ses yeux un régime fédéraliste qu'il ne soupçonnait même pas. Il met en garde ses amis de Moscou contre leur erreur commune à juger de l'Occident d'après la France seule, l'Angleterre ou l'Allemagne. Le spectacle de l'Italie municipale lui découvre une formule nouvelle de gouvernement et amène ainsi en son esprit une première dégradation de l'idée de l'État centralisé.

D'autre part les vicissitudes des luttes engagées par le peuple de Rome contre le Pape, par celui de Naples contre Ferdinand II lui inspirent la conviction que tout contrat entre autocrate et sujets reste incertain, car l'autocrate garde l'arrière-pensée de le résilier à la première occasion favorable et travaille sans cesse à le faire. Aussi, dès la nouvelle de la proclamation de la République à Paris en février 1848, se rallie-t-il aussitôt à la République comme au seul régime permettant la véritable libération des peuples. Une des lettres publiées par N. M. Mendelsohn nous en fait la précieuse confidence : « A Rome je me liai avec la rédaction du journal *l'Époque*, en particulier avec le littérateur Spini et avec Gonzalès de Milan. J'aidai — mais oui, j'aidai, ne riez pas, amis, — à donner à *l'Époque* sa couleur républicaine » (1).

Donc, avant son retour à Paris, Herzen est gagné à l'idée d'une république fédérale. C'est le germe, déjà mûri, de son « anarchie » future. Il est né directement au contact de la vie italienne, hors de toute influence directe de Proudhon. Car,

(1) N. M. Mendelsohn, *op. cit.*, p. 56 (lettre du 2-8 août 1848).

pendant les six mois passés en Italie, Herzen n'a volontairement accordé aucune attention à la France. Il a regardé comme un des bénéfices de son séjour à Rome et à Naples sa délivrance de l'assaut quotidien des journaux du boulevard. Il a été faire une cure d'oubli. Aussi n'a-t-il sûrement pas lu une ligne de Proudhon. Il s'est contenté de regarder autour de lui et de chercher à comprendre un peuple tout nouveau pour lui. Nous voyons toujours son esprit réaliste et scientifique raisonner d'abord sur le concret, avant de se référer à l'opinion des autres, et demeurer prêt à réformer la sienne propre si l'observation et l'expérience viennent la démentir. Au spectacle de l'Italie il modifie le jugement trop général qu'il portait en Russie sur l'Occident. De même, en apprenant les Journées de février, il reconnaîtra avoir désespéré trop tôt de la France de Louis-Philippe par ignorance des milieux révolutionnaires et ouvriers. Sa vision était restée trop limitée. Il avait raisonné sur des séries incomplètes de faits.

Aussi ne voudra-t-il pas commettre la même erreur dans son jugement sur les événements de 1848. Il cherchera d'abord à les établir dans leur réalité exacte en s'y mêlant lui-même, à les interpréter ensuite en s'aidant de l'information la plus riche. Il sera l'homme de la rue, des meetings, voire des barricades, poursuivant sa quête de choses vues et vécues. Mais il ne sera l'homme ni d'un seul journal, ni d'un seul parti. Dans ce laboratoire révolutionnaire, que lui ouvrira le Paris de 1848, il observera lui-même et cueillera de toutes mains les observations des autres pour donner à ses conclusions la base la plus large et la plus sûre. L'influence de Proudhon ne saura s'exercer sur lui que dans la mesure où la pensée de Proudhon se rencontrera avec la sienne propre.

Dès son arrivée à Paris, le 5 mai 1848, il assiste en spectateur passionné à toutes les scènes de la révolution. Devant lui défilent, le jour de l'ouverture de la Constituante, les députés venus des provinces que regardent déjà avec hostilité les ouvriers du

faubourg Saint Antoine et les Montagnards au foulard rouge de Caussidière. Il parle avec trop de sympathie, dans ses *Lettres*, de Barbès et de Blanqui pour ne pas avoir été entendre le Bayard de la démocratie au Club de la Révolution, et applaudir Blanqui dans la salle du Conservatoire, où les séances de la *Société Centrale Républicaine* attiraient un auditoire pressé. Il fréquente les couloirs de la Constituante et ceux de l'Hôtel de Ville. Il est dans les rues lorsque, le 17 mars, les ouvriers manifestent contre le Gouvernement Provisoire. Le 27 avril, il est présent à la parade en rangs serrés des Bonnets à poil. Le 15 mai, de même, il se trouve parmi la foule assiégeant l'*Assemblée* : « J'étais aux portes de l'*Assemblée*, écrit-il à ses amis de Moscou le 8 août 1848, lorsque Hubert lança le « Au nom du Peuple Français, la Constituante est dissoute ! » (1)

Il écoute les ouvriers autour de lui et les interroge. L'un d'eux lui raconte ses premières déceptions, lorsque Lamartine fit proscrire le drapeau rouge : « Je n'avais pas dormi de trois nuits, je n'avais presque rien mangé depuis le 23 février au soir. Je n'avais pas cessé de combattre. J'étais à l'Hôtel de Ville. La victoire était nôtre, je le croyais. Mais lorsque je vis Lamartine avec le drapeau tricolore, je jetai mon fusil et rentrai chez moi en disant à ma femme : Nous sommes encore une fois f... » (2). Après cette conversation Herzen court de l'*Assemblée* à l'Hôtel de Ville, à la suite des gardes nationaux qui viennent d'écharper Louis Blanc et le vieux Courtay leur chef. « J'ai vu de mes yeux ces prétoriens, ivres d'une joie de cannibales, après la prise, sans coup férir, de l'Hôtel de Ville » (3).

Pendant les Journées de juin il ne peut rester enfermé malgré la fusillade et la canonnade emplissant Paris. Le 24 juin, il stationne auprès de la barricade de la place Maubert, dont les défenseurs s'appêtent à repousser l'assaut de la ligne. Le 25 et

(1) N. M. Mendelsohn, *op. cit.*, p. 50.

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibid.*, p. 53.

le 26, il erre dans les rues en compagnie d'Annenkov, pour s'informer du combat. Il est arrêté aux Champs-Élysées et on le soupçonne d'être un émeutier. Il fait l'expérience personnelle de la brutalité des gardes nationaux et de la police de Cavaignac. Il est témoin et victime des bassesses déchaînées par la guerre civile. Annenkov a une contestation avec sa blanchisseuse ; celle-ci lui déclare : « Si vous déposez une plainte contre moi, je dirai que vous étiez aux barricades ! » Le propriétaire de Herzen, après avoir appris son arrestation, l'abreuve de grossièretés. Herwegh est mis à la porte par le sien (1).

Tous ces faits ne contribuent pas peu à grandir le mépris et la haine que Herzen nourrit contre les épiciers, les boutiquiers et les propriétaires. Par contre, son ardente sympathie pour les vaincus de juin est encore augmentée par les services qu'il leur doit. Bocquet, le frère de son ami Bocquet, maire du XII^e arrondissement, capitaine de la garde nationale et insurgé, se cache dans les environs de Paris, traqué par les limiers de Cavaignac. Au risque de se découvrir, il écrit au préfet de police pour protester, lorsqu'il sait que Herzen est accusé d'être un agent provocateur du Tsar. Un ouvrier risque de même le peloton d'exécution en apportant à Herzen une adresse sûre de la part de Bocquet, s'il a besoin de fuir (2). Cet ouvrier ressemble comme un frère à celui que Turgenev met en scène dans sa nouvelle *Les nôtres m'ont envoyé*, et qui vient donner à Herwegh en plein combat, au péril de sa vie, des nouvelles de sa femme (3).

Pour Herzen, émeutier devient synonyme de héros. Il écoute avec une tragique angoisse les feux des pelotons d'exécution. Il a véritablement vécu la Révolution. Son cœur a battu de tout ce qui faisait battre le cœur du Paris républicain. Aussi ses ju-

(1) N. M. Mendelsohn, *op. cit.*, p. 54.

(2) *Ibid.*, p. 55.

(3) Turgenev, *Œuvres complètes*, t. XII, pp. 129-140, éd. Marx, Saint-Pétersbourg, 1898.

gements seront-ils avant tout commandés par cette expérience personnelle et mouvementée de la réalité révolutionnaire.

Quant à ses relations avec Proudhon, elles sont restées nulles depuis son retour d'Italie, comme avant son départ. Herzen va toujours chez Reichel, rue de Bourgogne ; mais il n'y trouve plus Bakunin. Celui-ci avait été expulsé en décembre 1847 à la suite de son discours retentissant pour l'anniversaire de la révolte de la Pologne. Il avait fait une brève apparition à Paris au lendemain des Journées de février, mais presque aussitôt avait couru en Allemagne pour y déclencher l'émeute générale (1).

Aussi Proudhon, absorbé d'ailleurs par ses polémiques journalières, ne vient plus chez Reichel. Herzen a perdu cette occasion de le rencontrer. Il ne cherche pas à avoir de ses nouvelles. Il n'a pas davantage le désir de se rapprocher des Français poussés par les événements au premier rang de la scène politique. Bocquet est le seul qui fréquente sa maison. Herzen garde ses méfiances de 1847. Ses hôtes sont principalement des étrangers, Allemands, Polonais, Hongrois ou Italiens. Mais il vit surtout dans l'intimité de ses amis russes, Annenkov, Turgenev, la famille Tučkov (2), avec laquelle il s'est lié en Italie, et celle

(1) Bakunin quitte Paris au début d'avril 1848. Il va prendre part à la conférence polonaise de Breslau, puis, le 2 juin, au Congrès général des Slaves à Prague. Il appelle aux armes, pour détruire le tsarisme, la Russie et l'Autriche, incompatibles avec la démocratie. Le 12 juin, il lutte sur les barricades de Prague contre Windischgraetz, dirige, le 3 mai 1849, l'insurrection de Dresde. Condamné à mort le 21 janvier 1850, sa peine est commuée en détention perpétuelle. Le 13 juin 1850, il est livré par l'Autriche à la Russie. Le tsar le fait enfermer à la forteresse Pierre et Paul, où il reste jusqu'en 1857. Il est envoyé en Sibérie, d'où il s'échappera en 1860 par le Japon pour venir rejoindre Herzen à Londres.

La plus riche biographie de Bakunin est celle de Jur. Steklov, en quatre volumes, dont le dernier a paru en 1927, (Moscou, Gosizdat) : *Mikhail Aleksandrovič Bakunin. Ego žizn' i dejatel'nost'*.

(2) A. A. Tučkov, noble du gouvernement de Penza, qui, à la fin de 1847, partit pour visiter l'Europe avec ses deux filles Hélène et Natalie (plus tard N. P. Ogareva). A Rome, en décembre 1847, il connut Herzen

du poète Herwegh qui est revenu de sa malheureuse équipée badoise (1) plus persuadé que tout autre de la faillite de la Révolution.

Si, avec Bakounin, l'intermédiaire avait disparu qui l'introduisait indirectement dans l'intimité intellectuelle de Proudhon, Herzen a cependant plus de facilité encore qu'auparavant pour suivre le développement de sa pensée. La Révolution a tiré Proudhon de sa mansarde et l'a fait descendre sur la place publique. Depuis le 27 février il bataille tous les jours pour ses idées dans le *Représentant du Peuple*. Le 22 et le 26 mars, il a jeté dans la lutte des partis ses deux brochures sur la *Solution du problème social*, et, le 31 mars, celle sur l'*Organisation du crédit et de la circulation*. Le 4 juin, élu député de la Seine aux élections complémentaires, il force les portes de l'Assemblée Nationale. Herzen suit de près et son journal et son action dans l'Assemblée. Il admire son courage, au lendemain des massacres de juin, à réclamer la publication des noms des victimes et des proscrits. La fameuse séance du lundi 31 juillet, dans laquelle Proudhon répondit au rapport fait par Thiers contre sa proposition de réduire d'un tiers fermages, loyers, intérêts, n'eut pas d'auditeur plus passionné que Herzen. Il gardera dans sa mémoire le superbe défi lancé à Thiers par Proudhon : « Je défierai en un duel de conscience mon accusateur. Je lui dirai : Apportez à cette tribune votre vie secrète. Faites vos confessions et je ferai les miennes. Nommons un jury d'enquête. Qu'on nous passe tous les deux à l'étamine et que le public juge qui de vous ou de moi est l'hypocrite, qui est l'impie ! » (2) Le 2 août, Herzen

et noua avec lui une étroite amitié. Il vint s'installer à Paris en mars 1848. Il quitta la France fin août 1848 et emporta avec lui lettres et journaux adressés par Herzen à ses amis de Moscou.

(1) L'insurrection des démocrates de Bade éclata au début d'avril 1848. Le 27 avril 1848, la légion que commandait Herwegh fut écrasée à Dossenbach.

(2) Éd. Lemke, t. XIII, p. 451. Dans ce passage Herzen cite de

envoie à ses amis de Moscou le discours de Proudhon par l'intermédiaire de Tučkov qui rentre en Russie. Il les presse de le lire. Il confie à leur intention à Tučkov des numéros du *Représentant du Peuple*.

Mais cette admiration pour Proudhon ne lui fait pas négliger ses rivaux en journalisme. Dans la même lettre du 2 août, il recommande avec autant d'insistance *Le Peuple Constituant* de Lamennais. Nous savons par les souvenirs d'une des filles de Tučkov (1) que, dans le paquet de journaux apporté par son père à Moscou, *La Liberté*, *Le Rappel* voisinaient avec *Le Représentant du Peuple*. Herzen nous dit lui-même y avoir ajouté un grand nombre de gravures et de caricatures. Sans doute des numéros du *Charivari*. Herzen lisait aussi *La Vraie République* de Thoré, qu'il cite à plusieurs reprises, et *Le Père Duchesne* de Colfavru, un des premiers journaux qu'il acheta, à son arrivée à Paris, au gavroche criant sur les boulevards : « Demandez la grrrr...ande colère du père Duchesne,— un sou —cinq centimes ! » Il a dû enrichir de quelques exemplaires de ces journaux la collection confiée à Tučkov. Il veut permettre ainsi à ses amis de mieux pénétrer le sens des événements de Paris, au travers des opinions diverses qu'ils ont inspirées au jour le jour. Cet éclectisme a été le sien. *Le Représentant du Peuple* est loin d'avoir été son principal élément d'information.

Ces sources multiples, où puise Herzen pour juger des premiers six mois de la Révolution, nous découvrent une nouvelle fois l'extrême indépendance de sa recherche, et sa volonté obstinée de rester toujours lui-même. Il est incapable de s'incliner devant aucune autorité. Ses lettres de la série *Encore à Paris* sont particulièrement pénétrées d'une angoisse émouvante ; on y sent à chaque ligne un effort douloureux et inquiet pour comprendre comment une révolution, commencée parmi

mémoire le défi de Proudhon. Nous en donnons le texte exact d'après le *Moniteur Universel*, du 1^{er} août, n° 214, p. 1826.

(1) N. A. Ogareva-Tučkova, *Vospominanija*, p. 58, Moscou, 1903.

tant de belles espérances, s'est effondrée dans le sang. Herzen y refait inlassablement l'histoire de ces quelques mois ; il recommence l'analyse des événements et de leurs causes, relit les journaux de 1847 afin d'y retrouver les signes précurseurs de l'orage ; il tourne et retourne les hommes, scrute leurs pensées et leurs actes. La colère, la douleur, l'ironie se mêlent dans ces lettres, avec une singulière âpreté. Aussi Herzen nous apparaît-il déjà, avant tout examen de ses idées, comme trop personnel et trop passionné pour ne pas avoir mis beaucoup de lui-même dans la pensée de Proudhon, s'il est vrai qu'il soit seulement son disciple.

Nous ne pouvons pas ne pas être d'abord frappés de la différence de leur attitude en face des Journées de février. Herzen les salue avec enthousiasme. Elles font enfin passer le pouvoir des mains de la bourgeoisie dans celles du peuple de Paris, ce prolétariat porteur de l'avenir du socialisme. Car, pour Herzen, celui-ci a le sentiment, obscur peut-être, mais agissant, des nécessités du progrès. Il est indifférent à tout formalisme politique. Il veut l'organisation du travail. Par lui se posent ainsi les problèmes sociaux dont le temps présent exige impérieusement la solution. Par lui se fonde la république démocratique et sociale. Mais pour qu'elle soit sociale, il faut d'abord qu'elle soit véritablement démocratique. Elle le sera si le peuple sait conserver le pouvoir conquis et l'organiser, afin de le mettre au service de la plus grande cause humaine. La naissance de la Cité nouvelle doit être préparée par une lutte politique destinée à éviter tout retour offensif de la bourgeoisie de Louis-Philippe et toute reprise par elle du gouvernement.

Proudhon est loin de partager le premier enthousiasme de Herzen. Il n'a aucune foi dans la vertu créatrice des bouleversements politiques. Les agitations de la rue lui paraissent dangereuses. Car elles risquent de dresser les unes contre les autres les classes dont l'union seule peut réaliser le socialisme, qui est pour lui la réconciliation universelle. Après avoir renversé la

bourgeoisie, il est à craindre que le prolétariat, dans la violence des lendemains de combat, veuille exercer le pouvoir contre elle, et fasse ainsi avorter la véritable république sociale.

Aussi va-t-il s'appliquer à définir celle-ci, en combattant avec acharnement tous ceux dont l'action tendra au seul renversement des rôles de la bourgeoisie et du prolétariat. Tout de suite il est amené à une critique des conceptions démocratiques de la souveraineté du peuple, et à une lutte violente contre républicains et socialistes qui veulent les réaliser. A la république politique, basée sur le suffrage universel et la souveraineté d'une assemblée élue, il oppose la république sociale, « anarchie positive », expression du travail organisé. Il s'élève contre la démocratie jacobine visant seulement à remplacer la tyrannie d'un monarque par celle d'une Assemblée, contre les socialistes qui, en attendant une rénovation sociale de cette tyrannie, égarent le peuple vers la conquête stérile du pouvoir. « Organiser le travail et le gouvernement est une seule et même chose », dit-il dans le n° 1 du *Représentant du Peuple*, le 27 février 1848. « L'organisation une fois commencée sur un point s'étend sur tous les autres ». Toute son action, dès le lendemain des Journées de février, est commandée par cette idée-maîtresse que l'organisation économique entraînera d'elle-même l'organisation politique.

Pour Herzen au contraire le plus urgent des problèmes est de consolider la République. L'organisation politique est la préface nécessaire de l'organisation économique. Herzen part donc d'un point de vue tout à fait opposé à celui de Proudhon. Aussi sa critique portera-t-elle surtout sur les fautes politiques qui ont frustré le prolétariat parisien des profits de sa victoire. Elle s'apparentera d'abord à celle des républicains, d'un Blanqui ou d'un Barbès. Herzen arrivera à l'anarchie par un autre chemin que Proudhon.

Herzen voit dans l'abandon du drapeau rouge la première défaite de la République. Il partage l'avis de cet ouvrier qui, le

15 mai, causait avec lui aux portes de l'Assemblée Nationale. Proudhon, malgré le peu d'importance qu'il attache aux oriflammes, ne pense pas différemment (1). Il est d'accord sur ce point avec les républicains avancés et les combattants des barricades pour voir dans le drapeau rouge l'emblème de la victoire du peuple et de la question sociale. Le drapeau tricolore marquait le retour au pouvoir des vaincus de la veille et la restauration du passé. Herzen a partagé cette opinion commune. On ne saurait dire qu'il la doit plus particulièrement à Proudhon.

L'erreur initiale, dont Lamartine est responsable, a été aussitôt, d'après Herzen, suivie d'une seconde erreur. On a laissé à leurs postes les anciens serviteurs de la monarchie de Louis-Philippe. Le sort de la république naissante a été abandonné aux mains de ses pires ennemis. C'était le grand reproche adressé par tous les républicains au Gouvernement Provisoire. « Demandez-vous, s'écriait *Le Père Duchesne* dans son n° 1, du mardi 19 avril 1848, une république affublée de la défroque de la monarchie, qui tremble de saisir le scalpel, et de trancher la gangrène hideuse dont le corps social est infesté, qui songe plutôt à s'engraisser des sueurs du peuple qu'à faire cesser ses souffrances ? Il faut porter la cognée dans les administrations de l'État. Il est impossible de fonctionner avec les rouages monarchiques ! » Comme *Le Père Duchesne*, comme Thoré dans *La Vraie République*, Herzen s'irrite aussi de la façon dont furent faites les élections à l'Assemblée Nationale. Il aurait fallu y procéder tout de suite dans la fièvre de la victoire de février, car le pays, entraîné par l'exemple de Paris, aurait voté pour des républicains. Puisqu'on avait laissé passer l'heure favorable, les élections auraient dû être reculées. En leur fixant une date prématurée, le gouvernement s'était enlevé la possibilité de préparer les esprits à l'acceptation de la République. L'impôt

(1) Proudhon, *Œuvres complètes*, t. VI, pp. 20-25. éd. Lacroix, 1873.

des 45 centimes fut aussi une redoutable sottise qui souleva les paysans contre l'ordre nouveau. Aussi les royalistes, les gros propriétaires, les rentiers trouvèrent-ils en eux des alliés. Le résultat fut une assemblée hostile à la République. « Sur les 860 représentants, écrit Herzen le 5 août, il y avait peut-être 100 patriotes fervents, et 200 républicains. Mais tout le reste était venu défendre les privilèges de la bourgeoisie, son monopole » (1).

Nous ne trouvons chez Herzen aucune des critiques auxquelles Proudhon soumet les premiers décrets du Gouvernement Provisoire, dès le 22 mars, dans sa *Solution du problème social* : « Je lis dans tous l'inintelligence de la Révolution ». Proudhon accuse « les Cagliostro de la politique » de laisser entendre que l'État va s'emparer des chemins de fer, des canaux, établir des impôts sur les riches, confisquer les capitaux. « Ah, grands politiques, vous provoquez la dépréciation de toutes les valeurs financières, industrielles, mobilières. Vous tarissez la source de tous les revenus. Rentrez dans le *statu quo* conservateur dont vous n'auriez pas dû sortir. Car, dans la situation équivoque où vous êtes, vous ne pouvez vous défendre de toucher à la propriété, et, si vous portez la main sur la propriété, vous êtes perdus ! (2) » Les décrets, pris sur l'initiative de Louis Blanc, sur l'organisation du travail, la création d'ateliers nationaux, la réduction des heures de travail, paraissent à Proudhon approfondir les contradictions économiques au lieu de les résoudre, donc augmenter le mal au lieu de lui porter remède. Herzen au contraire les juge très favorablement : « Ils justifiaient la confiance du peuple. Chacun d'eux était une nouvelle libération et un nouveau coup porté contre un édifice social vétuste. Dans leur rédaction même on sent encore la Révolution. La vague puissante ne s'était pas encore apaisée, et rappelait par ses

(1) N. M. Mendelsohn, *op. cit.*, p. 54.

(2) Proudhon, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. VI, p. 25.

soubresauts la tempête à peine passée. C'était la lune de miel du Gouvernement Provisoire » (1). Herzen voit dans ces décrets leur seule utilité politique pour achever la démolition de l'ordre ancien. Proudhon y voit une atteinte aux principes mêmes du socialisme, un contresens économique et un germe désastreux de guerre sociale. L'un est toujours sur le terrain politique, l'autre sur celui de la science économique.

Aussi s'éloignent-ils encore davantage dans la question du suffrage universel, posée par les élections à l'Assemblée Nationale. Herzen reconnaît bien que le suffrage universel produit seulement une somme arithmétique (2). Mais faute de mieux il fallait se contenter de cet instrument imparfait et tirer de lui le meilleur rendement. Ledru-Rollin avait raison d'envoyer dans les départements ses fameuses circulaires pour inviter ses commissaires à faire élire des républicains. Il ne fut malheureusement pas soutenu par Lamartine effrayé par les critiques des conservateurs. Les électeurs, ignorants et mal préparés, furent laissés à la merci du clergé, des gros propriétaires, de la bourgeoisie des villes. Herzen n'envisage que la tactique électorale du Gouvernement Provisoire. Il ne pousse pas sa critique jusqu'au principe même du suffrage universel.

Proudhon, au contraire, s'attaque aussitôt au principe. Dans la *Solution du problème social* il s'applique à démontrer que le suffrage universel ne donne qu'une représentation factice : « Ce que vous prenez pour la volonté du peuple n'est que le mugissement de la multitude ». Car d'une addition ne saurait sortir une pensée générale. Le vote par tête perpétue l'atomisme politique. Il est inorganique. « C'est une mécanique à mensonge, éliminant toutes les idées, moins une, qui remuent l'opinion ». Il substitue à l'autorité royale l'autorité de la foule, « la tyrannie de la boule souveraine d'un imbécile ». Dans toutes ses polémiques du

(1) Éd. Lemke, t. VI, p. 656.

(2) N. M. Mendelsohn, *op. cit.*, p. 114.

Représentant du Peuple contre les démocrates, Proudhon redit cette véhémence et profonde critique. Elle inspire le programme qu'il soumet en juin aux électeurs de la Seine. « Le mandataire du Peuple doit avoir corps et caractère pour représenter un intérêt positif. C'est quand le mandataire sera l'expression du travail organisé que le Peuple aura une véritable représentation ». Par conséquent à ce suffrage universel doit faire place une élection par corporations et professions : « Les députés sont nommés par chaque catégorie de producteurs et de fonctionnaires proportionnellement au nombre de leurs membres. L'élection par circonscription territoriale est supprimée. Elle ne peut servir que comme moyen d'arriver à la représentation corporative et professionnelle » (1). L'organisation économique commande l'organisation politique. Cet axiome dirige toujours impérieusement la pensée de Proudhon.

Celle de Herzen reste aussi soumise à l'axiome contraire. De là la divergence de leurs vues sur les événements qui suivirent la réunion de l'Assemblée Nationale. Proudhon reste hostile aux manifestations de toute nature pour ou contre l'Assemblée. Elles sont une menace au bien public, un identique oubli des véritables problèmes. La dissolution de l'Assemblée, pense au contraire Herzen, est le seul remède à la situation. Il est partisan des solutions de force. « Je hais, dit-il, dans le fond de mon âme toutes les mesures violentes, d'autant plus que je les considère comme un luxe inutile. Mais où donc aurait été la violence si, au début de l'édification de la République, on avait écarté les gens manifestement hostiles, si on les avait privés temporairement de leurs droits politiques, si on les avait éloignés de France ? Cela aurait été une mesure de simple bon sens et de simple justice politique » (2). Comme Blanqui, Herzen aurait été partisan d'un impôt forcé sur les riches, pour

(1) *Le Représentant du Peuple*, lundi 5 juin 1848, n° 65.

(2) N. M. Mendelsohn, *op. cit.*, p. 119.

remplir les caisses vides du Trésor, à la manière de Cambon en 1793 et du Directoire en 1795. Proudhon se serait élevé avec passion contre Herzen s'il l'avait entendu proposer de semblables mesures. Il aurait cru reconnaître en lui non seulement un jacobin rêvant d'un Comité de Salut Public, mais encore un Bakounin prêchant la guerre sociale.

Herzen est bien en effet plus près de Bakounin que de Proudhon. Il souhaitait une dictature passagère déclarant la guerre à l'Europe et appelant les peuples à fonder par les armes la République Universelle. Il jugeait la situation particulièrement favorable à la liquidation des trônes. La Pologne et l'Allemagne se seraient dressées contre la Russie. L'Italie aurait fait croûler l'Autriche. Les monarchies auraient été balayées comme des feuilles mortes par la tempête révolutionnaire déchaînée (1). On croirait lire *Le Père Duchesne*, définissant, dans son numéro 8 du jeudi 4 mai 1848, ce que devrait être la politique extérieure de la France : « S'allier avec la Pologne et l'Italie dans une guerre glorieuse, sublime, sainte, dans une lutte à mort contre le principe monarchique ». Ici encore la contradiction est flagrante avec Proudhon, aussi plein de méfiance contre toute aventure guerrière que contre l'émeute dans les rues. Le 15 mai, au moment où les ouvriers parisiens se portent à l'Assemblée Nationale pour manifester en faveur de la Pologne, il écrit dans le n° 44 du *Représentant du Peuple* : « Préparez-vous à imposer la paix à l'Europe en organisant la République, en améliorant vos finances. Mais au moins pas de menaces, et au moins pas de guerre avant le temps ! » Comme *Le Peuple Constituant* demandait avec colère ce qu'allait faire la France devant la réaction européenne, Proudhon lui répond, le 19 mai, dans le n° 48 de son journal : « Nous ne croyons pas au succès des moyens politiques pour détrôner l'aristocratie renaissante. Mais nous croyons encore au succès des moyens économiques. Ceux-là sont les

(1) N. M. Mendelsohn, *op. cit.*, p. 121.

« vrais moyens révolutionnaires ». Dans cette réponse se dessine déjà l'attitude que prendra plus tard Proudhon dans la question polonaise et qui soulèvera tant de colères. Elle étonnera Herzen. Il l'aurait mieux comprise si, en 1848, il avait bien pénétré la pensée de Proudhon. Aussi pouvons-nous légitimement conclure que dans les brochures et les articles de Proudhon depuis février la critique de l'État a surtout sollicité l'examen de Herzen.

Peut-être même ne s'y intéresse-t-il particulièrement qu'au lendemain des Journées de juin, au moment où sa réflexion s'attache moins aux actes de l'Assemblée Nationale qu'au principe même sur lequel celle-ci se fonde pour étouffer impitoyablement l'insurrection. Ces journées de sang lui ont causé une violente douleur. Lorsqu'il arrive à elles dans sa lettre du 5 août, il écrit : « Ici finit tout noble souvenir ! » Les exécutions, les déportations en masse l'emplissent d'horreur. Les malédictions montent à ses lèvres : « Maudite soit la bourgeoisie ! » s'écrie-t-il dans sa lettre du 2 août. Il souhaite voir les Russes marcher sur Paris pour détruire cette bourgeoisie et démolir la vieille Europe (1). « Il est temps d'en finir avec cette stupide Europe, il est temps d'y faire place nette au monde nouveau ! » Herzen est gagné par l'esprit de destruction de Bakunin. « Les Journées de juin sont la défaite de tout ce qui est sacré, de tout ce qui est humain » (2). Les questions se pressent dans sa tête enfiévrée. Comment des gens qui se disent républicains, comme Cavaignac, ont-ils pu mener une aussi atroce guerre civile ? Comment l'Assemblée Nationale a-t-elle pu trouver des troupes pour massacrer les ouvriers de Paris ? Au nom de quoi peut-elle légitimer un pareil attentat contre la liberté et contre l'humanité ? Herzen fait la revue de tous ses souvenirs. Il revoit les gardes nationaux de Marseille, lorsqu'il débarqua d'Italie,

(1) N. M. Mendelsohn, *op. cit.*, p. 47.

(2) *Ibid.*, p. 45.

mettre de l'ordre à coups de crosse au milieu de la foule manifestant en faveur de la République. Devant ses yeux repassent les scènes du 15 mai, les Bonnets à poil emportant l'Hôtel de Ville, les pâles voyous qui se vantaient place de la Concorde d'avoir tué plusieurs émeutiers en juin, les bourgeois apeurés s'interrogeant pour savoir si les ennemis de l'ordre avaient été enfin mis à la raison. Sa conviction s'achève. Les Français n'ont aucun respect de la personne humaine, aucun sentiment de la liberté ; mais ils portent un respect aveugle à la légalité formelle. C'est un peuple de soldats à peine sortis de la caserne napoléonienne, de notaires, de tabellions et de légistes. L'ordre ne se présente à lui que sous la forme de la discipline militaire, et il regarde la loi comme un commandement dont on ne discute jamais la valeur ou les termes. Il aime le despotisme, amour entretenu chez lui par toute son histoire, par le dogme intangible de la souveraineté de l'État sur les individus : *Salus populi suprema lex esto* !

C'est à l'examen de ce dogme que s'attache alors Herzen. Il lui paraît perpétuer non seulement la tradition romaine de la Cité au-dessus de l'individu, mais encore, par-delà cette tradition, l'idée religieuse de la monarchie de droit divin, conséquence politique du concept d'un Dieu séparé de l'univers. L'Assemblée Nationale restait entachée de monarchisme et de religion, comme l'est tout pouvoir qui s'arroe une souveraineté contre le peuple. Herzen est ainsi amené à définir la véritable République, où le peuple gouverne sans être gouverné. Il arrive à l'anarchie dont il emprunte incontestablement le terme à Proudhon dans cette suite à la troisième des lettres de la série *Encore à Paris*, du début de septembre 1848. C'est vraisemblablement le contre-coup des Journées de juin qui a tourné son esprit vers cette critique de l'idée de souveraineté. Il rejoignait Proudhon. Sa réflexion personnelle arrivait aux conclusions que celui-ci avait, depuis février, essayé de faire pénétrer dans la conscience publique. Aussi est-il logique de penser qu'il est

alors revenu aux articles et aux brochures où Proudhon établissait la nécessité rationnelle de l'anarchie.

Mais, en lui empruntant ce terme, soumettait-il entièrement sa pensée à la sienne ? La conception anarchique de Proudhon, suspendue comme celle de Herzen à la critique du dualisme théologique perpétuant dans les institutions politiques le principe monarchique, était directement basée sur l'idée que la société, être organique, ne saurait être une somme d'individualités. Par suite le suffrage universel des démocrates, simple addition de volontés particulières, ne pouvait exprimer la volonté de cet être collectif. Pour faire « parler le peuple comme un seul homme », il fallait l'interroger non par tête, mais par corporation, par groupes contractuels, associations spontanées et libres, dont l'union consentie constituait l'organisme de la nation. Ces associations étaient donc le véritable tissu social. Proudhon les voyait s'unissant de proche en proche en associations nouvelles toujours plus larges, administrées chacune par des délégués temporaires, trouvant leur unité dans un conseil d'administration général, dont les membres, toujours révocables, seraient les simples exécutants de la volonté de leurs mandants. L'État se résorberait ainsi dans une simple gérance sociale. Il serait partout sans être nulle part : chacun gouvernerait sans être gouverné. Pour atteindre ce but, le premier moyen était de donner à tous les individus indistinctement la possibilité de contracter entre eux sur un pied d'égalité. Ce moyen consistait dans la gratuité du crédit, supprimant le monopole de l'argent et de la richesse. L'établissement d'une Banque d'Échange devait donc être le fondement d'une société s'organisant enfin dans l'égalité et la liberté. La critique philosophique de Proudhon aboutit à une théorie du crédit et à une institution financière. C'était la conséquence de l'axiome qui présidait à sa première brochure sur la *Solution du problème social* : « La réforme sociale ne sortira pas de la réforme politique, mais c'est au con-

traire la réforme politique qui sortira de la réforme sociale ».

Herzen, après avoir opposé la nature de la monarchie à celle de la république dans sa « première suite » à la troisième des lettres de la série *Encore à Paris*, définit aussitôt cette anarchie à laquelle conduit logiquement la république. « Elle ne signifie pas désordre, mais absence de pouvoir, self-gouvernement ». Cette première définition nous laisse tout de suite entendre un ordre politique plutôt qu'économique. « Dans la république, continue-t-il, il peut y avoir des représentants, des délégués, mais leur réunion ne peut représenter un pouvoir au-dessus de la nation. Le peuple n'élit pas des maîtres, mais des fondés de pouvoirs. Ceux-ci ne sont pas au-dessus du peuple. Au-dessus de la tête d'hommes libres, il n'y a rien, pas même de lois intangibles, de code pétrifié... Le gouvernement n'est pas un but, mais une nécessité ; il n'est pas une institution sacro-sainte gardée par des lévites, mais le comptoir, la chancellerie des affaires du peuple. L'unité et l'harmonie sortent dans la république d'autre chose que d'une centralisation par la force. Le peuple seul est la source vivante et éternelle de la conscience des nécessités collectives, il est lié, en outre des avantages mutuels, par le sentiment de sa nationalité, par son passé, par l'éducation. Son unité est dans la pensée et dans le sang. Si celle-ci n'existe pas, que ses éléments divers se dissocient !... Ces libres liens, profondément enracinés dans le cœur, avec une opinion publique développée et la communauté des intérêts, suffisent à créer l'harmonie dans la république et à l'empêcher de se dissoudre, si chacune de ses parties tire profit de la vie en commun, sans aucun besoin d'un pouvoir qui l'écrase. Évidemment on n'arrivera pas ainsi à l'ordre extérieur, à la construction napoléonienne ; mais voilà justement ce qui est inutile et ce qu'il faut détruire ! »

La république anarchique, que conçoit Herzen, n'est pas une association d'intérêts économiques, mais une fédération d'unités territoriales, liées entre-elles par le sang, la langue, les

souvenirs, administrant leurs intérêts communs par un bureau d'affaires n'ayant aucun caractère souverain. C'est un fédéralisme, basé sur la commune, la province, la nationalité, et réalisé par la décentralisation du pouvoir. Cette décentralisation exige deux moyens : le premier, la démolition, et, s'il est nécessaire, par la force, de l'État souverain bâti par l'histoire. Le second, la destruction dans les esprits de la fausse conception des relations entre le pouvoir et les individus, qui permettent à cet État de durer. « La République devait commencer par la dictature révolutionnaire... Celle-ci devait non pas imaginer des codes, ni créer un ordre nouveau, mais briser tout ce qu'il y avait de monarchique dans la commune, dans le département, dans les tribunaux, dans l'armée. Elle devait raser, démasquer tous les acteurs de l'ordre ancien, les dépouiller de leur manteau, de leur képi, de leurs épaulettes, de tout ce prestige du pouvoir qui agit si fortement sur le peuple » (1). Voilà le moyen de force auquel l'étude de la réalité révolutionnaire et les colères soulevées par les Journées de juin ont conduit Herzen. Ces colères apaisées, il abandonnera ce prêche à la Bakounin. Mais il restera toujours partisan de la négation philosophique. Le véritable révolutionnaire doit commencer son action par la négation de Dieu, du droit divin, de l'autorité imposée par en haut, du fétichisme du pouvoir et des codes. Il doit avec acharnement prouver que l'ordre dans la société, comme dans la nature, n'est pas extérieur, mais qu'il est dans les individus eux-mêmes et se crée par la vie journalière. La critique de Herzen s'achève donc par le nihilisme.

La définition que Herzen donne de l'anarchie et les commentaires, dont il l'accompagne, voisinent dans la même lettre du début de septembre 1848. Cela nous montre combien Herzen, tout en empruntant à Proudhon le mot d'anarchie, reste fidèle à sa propre pensée. Elle est toujours animée par le même prin-

(1) N. M. Mendelsohn, *op. cit.*, pp. 125-126.

cipe, que la réforme politique prépare la réforme sociale, d'où nous avons vu sortir les contradictions qui séparent Herzen de Proudhon dans leur jugement sur la marche de la Révolution. Herzen s'éloigne encore davantage de lui en voyant dans le nihilisme philosophique, et non dans la réorganisation du crédit ou toute autre mesure économique, l'arme révolutionnaire par excellence. Ils sont partis d'un point de vue opposé. Mais la route de Herzen est venue couper celle de Proudhon lorsque les Journées de juin ont fait comprendre à Herzen qu'un État autoritaire restait une monarchie, même sous le manteau d'une république. Puis leurs deux routes ont divergé de nouveau en sens contraire, l'un allant à la dictature et au nihilisme, l'autre à la science économique. Nous pouvons ainsi délimiter assez exactement l'influence de Proudhon sur Herzen. Il a aidé celui-ci à porter sur un terrain nouveau, l'idée de l'État, la critique sortie de la gauche hégélienne, que Herzen avait depuis longtemps appliquée en compagnie de Feuerbach à l'idée de Dieu. Proudhon lui a donné l'exemple d'une application nouvelle de l'hégélianisme à la réalité politique, application vers laquelle l'amenait sa propre expérience de la vie française et sa recherche des raisons de l'effondrement des espérances de février. Mais, derrière le néophyte de l'anarchie et le blanquiste d'un moment, réapparaissent aussitôt le disciple de Saint Simon et de Pierre Leroux demandant l'amélioration de la vie humaine à une rénovation intérieure, et le disciple de Hegel, jugeant le progrès comme l'œuvre de la raison qui s'éclaire.

Tel est Herzen en septembre 1848. Depuis cette date jusqu'à sa collaboration à *La Voix du Peuple*, un an après, a-t-il été davantage gagné aux solutions de la question sociale proposées par Proudhon ? Il est certain que, depuis les Journées de juin, Proudhon l'emporte dans son attention sur tous ceux qui dans la presse ou dans l'Assemblée Nationale luttent pour la République. Les démocrates rangés autour de Ledru-Rollin lui paraissent désormais aussi dangereux que les monarchistes, avec

leur conception d'une République autoritaire et centralisée. Auparavant il trouvait leur action utile, lorsqu'ils attaquaient la faiblesse du Gouvernement Provisoire et les manœuvres de la majorité parlementaire contre le peuple de Paris. Il juge maintenant que le retour, dont ils rêvent, à une Convention et un Comité de Salut Public remplacerait seulement une tyrannie par une autre. Le combat que Proudhon ne cesse de mener contre eux et contre les socialistes, attendant de l'État une restauration sociale, est pour Herzen le véritable combat. Aussi est-il logique de penser que parmi tous les journaux de l'opposition *Le Peuple* qui, à partir du 23 novembre 1848 a succédé au *Représentant du Peuple*, définitivement suspendu le 21 août, gagne la particulière faveur de Herzen. Il applaudit aux déclarations faites à la tribune de l'Assemblée par Proudhon, refusant de voter la Constitution parce qu'elle est une Constitution. Il assiste, le 28 mars 1849, aux assises où l'on juge Proudhon, et il écoute avec ironie le ministère public renouveler contre lui le réquisitoire des procureurs de Louis-Philippe contre les opposants à la monarchie, en l'accusant d'excitation à la haine du gouvernement, de provocation à la guerre civile, d'attaque à la Constitution et à la Propriété. Herzen regarde les haines se déchaîner contre celui qu'il juge la seule tête révolutionnaire de France, après l'avoir jugé la seule tête philosophique. Proudhon est attaqué, insulté, vilipendé de tous côtés. *Le Charivari* le ridiculise. Le 28 novembre 1848, le théâtre du Vaudeville donne la première représentation de *La Propriété c'est le vol*, folie socialiste en 3 actes et 7 tableaux, de Clairville et Jules Cordier, où Proudhon au paradis terrestre est représenté sous les espèces d'un serpent à lunettes. Herzen va voir jouer ce vaudeville et prend en pitié auteurs et auditeurs (1). A tous ces assauts Proudhon résiste, hautain et solitaire. Herzen admire cet imperturbable lutteur. Il l'appellera en 1858 «le gladiateur infatigable».

(1) Éd. Lemke, t. IX, p. 194.

L'isolement de Proudhon, au milieu de tous les partis ligués, lui apporte la preuve que les Français sont incapables de comprendre et de mener à bonne fin la révolution sociale. Par là Proudhon a eu une influence indirecte sur le mouvement d'esprit qui poussait Herzen à se détourner de la France et à chercher en Russie le seul terrain d'élection du socialisme. Mais il ne semble pas en avoir eu d'autre, malgré la sympathie de plus en plus ardente de Herzen pour son tempérament et son audace.

Nous avons un moyen particulièrement intéressant pour nous en assurer. Les lettres de la série *Encore à Paris*, avec leurs compléments, ont été la matière du premier recueil des *Lettres de France et d'Italie*, publié en allemand à Hambourg en 1850, chez Hoffmann et Campe. La « première suite » à la troisième, en particulier, est entrée presque en entier, enrichie seulement d'un développement plus nourri, dans la dernière lettre de ce recueil en allemand, la lettre XI, consacrée à l'exposé de la doctrine anarchiste. Herzen a préparé cette édition avec celle de *Vom andern Ufer (De l'autre rive)*, livre animé des mêmes idées que les *Lettres*, à Genève, dans les derniers mois de 1849 (1). Il a revu le texte de ses lettres originales. Les variantes qu'il leur a apportées permettent donc de mesurer les variations de sa pensée. Or dans la lettre XI, cette profession de foi de l'anarchie, nous retrouvons les mêmes postulats de septembre 1848, la même comparaison entre la monarchie et la république, la même conception d'un fédéralisme de communes, liées non seulement par l'intérêt mais encore par les habitudes et les sentiments qui constituent la nationalité. Dans la lettre IX nous lisons ce commentaire sur les événements du 15 mai : « (A l'Hôtel de Ville), apparaissait non pas la république de Lamartine, mais celle de Blanqui, c'est-à-dire non pas la république en paroles, mais en fait ; c'était la dictature révolutionnaire, passage de la monarchie à la république ; c'était le suffrage

(1) Éd. Lemke, t. V, p. 189.

universel appliqué non pas aveuglément et pauvrement à la seule élection d'une assemblée despotique, mais à l'administration tout entière ; c'était la libération de l'homme, de la commune, du département, du joug d'un gouvernement fort dont les moyens de persuasion sont les armes et les chaînes ». Un passage de la lettre X vient encore préciser le précédent : « Il ne s'agissait pas de se réunir une fois l'an pour élire les députés, et de retourner de nouveau au rôle passif de gouverné. Il s'agissait de fonder sur la base des élections toute la hiérarchie sociale, de laisser la commune élire ses administrateurs, de même que le département. Il fallait supprimer tous les proconsuls recevant leur mission du ministère ». La pensée de Herzen reste exactement la même qu'en 1848. Il critique moins le suffrage universel que son application à la seule élection d'une chambre unique. La décentralisation, l'élection à toutes les fonctions publiques, la transformation de tous les représentants du pouvoir exécutif en simples mandataires restent pour Herzen, en 1849 comme en 1848, les premiers fondements de la république anarchique. Il ne renie rien de ce qu'il a affirmé, au contraire il répète que Blanqui seul avait raison : « Il a compris qu'il ne fallait rien réparer, parce que le premier problème était de détruire tout ce qui existe ». Herzen est toujours, comme en septembre et en novembre 1848, du côté de Bakunin contre Proudhon, lorsqu'il s'agit des moyens de réaliser l'anarchie ou du moins de la préparer (1). Il continue à vouloir l'imposer par le haut au lieu de la proposer par le bas, suivant une expression de Proudhon (2), par l'initiative des masses économiquement organisées.

(1) « Je nie toute possibilité de sortir de l'impasse actuelle sans la destruction de tout ce qui existe » (lettre du 5 novembre 1848, éd. Lemke, t. V, p. 243). « La victoire de la démocratie et du socialisme n'est possible que par l'extermination du monde présent avec son bien et son mal et sa civilisation » (lettre du 8 novembre 1848, éd. Lemke, t. V, p. 246).

(2) *Confessions d'un révolutionnaire, Œuvres complètes*, t. IX, p. 163.

Aussi s'intéresse-t-il fort peu à la Banque d'Échange. Des séances du conseil d'administration de cette banque auxquelles il a peut-être assisté, mais dont tout au moins il a lu les comptes rendus, il retient seulement la déclaration d'un Américain, Breasben, que la république poursuivant uniquement l'égalité politique est incapable de devenir sociale (1). Il ne croit pas, comme Proudhon dans *Le Peuple*, à la possibilité de ramener entre le peuple et la bourgeoisie la réconciliation nécessaire à la conciliation des intérêts, indispensable au socialisme. Pour lui, comme au lendemain des Journées de juin, cet accord est impossible. Le peuple de Paris, enfermé dans un haineux silence, ne prêterait aucun concours aux démocrates. Aussi Herzen ne descend-il dans les rues, le 13 juin, que pour ne pas paraître à ses amis retenu par la peur. Il ne partage pas les illusions que nourrissait Proudhon dans l'heureux effet de sa campagne contre l'expédition de Rome : « *Le Peuple* jusqu'à son dernier jour sonna héroïquement la charge contre la papauté homicide. La propagande atteignit jusqu'aux paysans, aux domestiques, aux soldats. Le pouvoir trembla. Encore quelques mois et nous eussions amené les régiments, non pas sans doute à quitter leurs drapeaux et à se révolter contre leurs chefs, mais à prendre d'eux-mêmes l'initiative d'une manifestation dont les conséquences eussent été tout autres que celles du 13 juin » (2). Herzen dans sa retraite de Nice, où il s'est réfugié contre les recherches de la police, ne saurait croire que l'âme de la soldatesque française puisse être soulevée par une protestation contre un ordre de ses chefs. Pour lui la France, poussée par son histoire, son tempérament, son goût du despotisme va au césarisme napoléonien, qui déchaînera, par les haines soulevées chez les ouvriers, son antithèse, le communisme destructeur. A mesure que Herzen se détourne de la France

(1) Éd. Lemke, t. VI, p. 103.

(2) *Confessions d'un révolutionnaire*, ch. XVII, p. 266.

pour placer sur la Russie ses espoirs d'avenir, sa route s'écarte encore davantage de celle de Proudhon.

Celui-ci n'a donc nullement transformé les conclusions auxquelles Herzen était parvenu en 1848. Son influence directe sur Herzen est restée limitée à la critique de l'État souverain. Mais cette critique sortait si naturellement de tout le mouvement antérieur de la pensée de Herzen, que celui-ci semble tout prêt en 1849 à contester ce qu'il doit à Proudhon. « Regardez, dit-il dans la X^e des *Lettres de France et d'Italie*, avec quel effroi on écoute Proudhon dire audacieusement et ouvertement les choses dites par Feuerbach il y a quelques années » (1). Il n'attribue à Proudhon que des redites de Feuerbach, et, comme il a lui-même depuis longtemps dépassé Feuerbach dans l'extrême-gauche hégélienne, il laisse vaguement entendre que c'est Proudhon qui l'aurait rejoint lui-même sur le chemin de l'anarchie. Mais Proudhon a bien avant lui appliqué la négation du dualisme de Dieu et de l'humanité de Feuerbach à la négation du dualisme de l'État et de la société. Si Herzen tendait de lui-même vers cette négation sous l'influence de son expérience de la vie italienne et de ses réflexions sur la Révolution, il n'y était pas encore parvenu. Proudhon a incontestablement hâté ce dernier pas. Aussi Herzen écrit-il plus justement dans son chapitre xli de *Byloe i Dumy*, consacré à Proudhon : « Je lui suis redevable de beaucoup dans mon développement » (2). La formule est très juste. Proudhon a été pour Herzen un guide plutôt qu'un maître, un levain plutôt qu'un prêteur d'idées nouvelles. Dans ces années 1848-1849, comme dans les précédentes, Herzen a conservé son extrême personnalité et son indépendance. Son anarchisme garde ses traits distincts.

(1) Éd. Lemke, t. VI, p. 97.

(2) *Ibid.*, t. XIII.

CHAPITRE IV.

LA COLLABORATION DE HERZEN ET DE PROUDHON
A LA « VOIX DU PEUPLE » (AOÛT 1849 — 14 MAI 1850).

Le 28 mars, Herzen avait entendu la Cour d'assises de la Seine condamner Proudhon à 3.000 francs d'amende et à 3 ans de prison. Proudhon se réfugia en Belgique. Mais en juin il commit l'imprudence de revenir à Paris. Reconnu et arrêté, il fut enfermé à Sainte-Pélagie. La journée du 13 juin amena la suspension du *Peuple*. Les bureaux du journal furent sac-cagés par la garde nationale. Malgré toutes ces disgrâces accumulées, Proudhon ne perdit pas courage. Il commença à écrire ses *Confessions d'un révolutionnaire* et chercha à ressusciter *Le Peuple*. Il s'adressa à Émile de Girardin. Il lui proposa un accord entre la rédaction de *La Presse* et l'ancienne rédaction du *Peuple* pour la publication d'une feuille hebdomadaire d'abord, bi-hebdomadaire ensuite et quotidienne plus tard, en cas de succès. Émile de Girardin fit la sourde oreille. Proudhon se mit à la recherche de commanditaires plus accueillants. C'est alors que des amis communs le firent songer à Herzen.

Celui-ci de son côté est dans les dispositions les plus favorables pour accepter l'idée d'une commandite. Il a pris la décision de ne plus retourner en Russie, où l'attendent de nouveau la prison et l'exil. En juillet 1849, il a écrit à ses amis cet *Adieu* où il prend un si émouvant congé des siens et de

sa patrie, et qu'il va publier, au début de 1850, dans la première édition en allemand de *De l'autre rive*. S'il ne croit plus au destin de l'Europe, il y trouve encore, en quelques coins comme la Suisse, une liberté de parole ignorée à Moscou. Il veut profiter de ce dernier avantage pour faire connaître la Russie et être la voix libre de ceux que Nicolas I^{er} condamne au mutisme. Cette mission lui impose d'écrire. Voilà pourquoi il prépare à Genève la publication de *De l'autre rive* et des *Lettres de France et d'Italie*. Mais un journal, mieux qu'un livre, peut servir son dessein. Aussi rêve-t-il de journalisme. Par deux fois déjà, en 1849, il a essayé de réaliser ce rêve.

En février, son ami, le réfugié polonais Charles Edmond Chojecki, collaborateur de Mickiewicz, avait sollicité son appui financier et son concours pour le journal *La Tribune des peuples*, dont Mickiewicz avait conçu l'idée. Herzen répondit aussitôt à cette invitation. Il jugeait nécessaire la publication d'une manière de *Moniteur* international, qui manquait à l'Europe démocratique, pour remplacer *La Gazette d'Augsbourg*, d'inspiration réactionnaire et monarchique. Il assista au dîner offert, le 24 février, à la future rédaction par Chojecki. Avec ce dernier il avait préparé, impromptu, un toast en l'honneur de Mickiewicz. Mais celui-ci détourna de lui une partie des convives par son discours, où il appelait de ses vœux la libération de la Pologne par une France conduite à la victoire par les aigles napoléoniennes. Ces paroles soulevèrent la protestation du vieux révolutionnaire espagnol Ramon de la Sagra. Herzen ne prononça pas son toast et n'envoya pas une ligne à *La Tribune des peuples*, dont l'existence éphémère prit fin au 13 juin 1849 (1).

Ce premier essai infructueux ne découragea pas Herzen. Dès son arrivée à Genève, il se lia avec la plupart des réfugiés de marque qui y affluaient, en particulier avec Mazzini, Saffi,

(1) Éd. Lemke, t. XIII, pp. 308-312.

et parmi les Allemands, Heinzen (1) et Struve (2). Dans ce milieu enfiévré les projets de journaux naissaient à la douzaine. Struve n'échappa pas à cette maladie commune. Il convoqua Mazzini, quelques Français et Herzen pour constituer le conseil de direction d'une feuille à naître et en écouter la profession de foi. Herzen se rendit à la convocation. Il entendit Struve redire la vieille chanson démocratique et jacobine, en passant sous silence toute réforme sociale. Il voulut réparer cet oubli. Mais on l'avait appelé pour accepter, non pour discuter le programme proposé. Il le comprit aussitôt et se retira (3).

Il resta toujours convaincu de la nécessité d'une gazette internationale. Mais cette seconde expérience l'assura définitivement que toute entreprise de ce genre était vouée à un avortement, si les collaborateurs ne s'étaient pas mis au préalable d'accord sur le but à poursuivre. Elle augmenta ensuite sa méfiance à l'égard des chefs de partis, des « matadors de la politique », qui, au nom du principe d'autorité, n'offrent autour d'eux que des rôles de figurants. Nous allons voir ces sentiments divers présider à ses tractations avec Proudhon. Il jugera très utile de participer à la création d'un journal dirigé par un tel homme. Mais, avant de s'engager, il voudra être sûr de l'entière unanimité de leurs vues. Il posera ensuite ses conditions pour garder dans la rédaction un rôle actif et in-

(1) Heinzen, (Karl Peter), homme politique allemand et révolutionnaire, réfugié en Suisse après 1848. En 1850 il vint se fixer à Londres (Éd. Lemke, t. XIII, p. 372).

(2) Struve (Gustav), avocat à Munich, passionné de phrénologie. Il publia en 1843 : *Geschichte der Phrenologie*, et en 1845 : *Handbuch der Phrenologie*. Il fut membre du Parlement de Francfort, et dirigea l'insurrection badoise. Il se réfugia en Suisse, puis en Angleterre, d'où il partit en Amérique. Il y fut officier, dans l'armée du Nord, pendant la guerre de Sécession. Amnistié en 1863, il rentra en Allemagne. Il se fit une célébrité parmi les révolutionnaires exilés à Londres comme végétarien.

(3) Éd. Lemke, t. XIII, pp. 332-334.

dépendant. Il se réservera enfin la politique étrangère afin de pouvoir s'adresser à l'Europe entière.

Alfred Darimon, rédacteur en chef de *La Voix du Peuple*, a brièvement conté dans son livre *A travers une révolution* comment Herzen commandita Proudhon. Herzen, dans le chapitre XLI de *Byloe i Dumy*, a rapporté tout au long la suite des pourparlers. Les deux textes diffèrent sur certains points de détail. Nous essaierons de les reviser l'un par l'autre.

« La bonne âme, dit Darimon, nous donnant 24.000 francs, s'est trouvée grâce à Charles Edmond. Il a mis Guillemin en rapports avec un jeune Russe qui est tout à fait un grand révolutionnaire et un grand écrivain. Herzen, qui a pu sauver sa fortune des griffes du tsar, a consenti à nous ouvrir sa bourse. Guillemin, qui est allé à Genève négocier avec lui un prêt de 24.000 francs, dit qu'il n'a jamais vu un homme qui donnait son argent avec plus de générosité et de bonne grâce. Il semblait que c'était lui notre obligé. Herzen professe pour Proudhon une admiration sans bornes. « Il n'y a, dit-il à Guillemin, que deux livres qui comptent au XIX^e siècle, c'est *L'essence du christianisme* de Feuerbach, et le *Système des contradictions économiques* de Proudhon » (1).

Darimon était en exil à Bruxelles lorsque les premiers pourparlers s'engagèrent. Il ne les a connus que par Guillemin. Or celui-ci ne semble guère avoir été mis au courant des exigences présentées par Herzen. Sinon Herzen lui serait apparu, malgré l'extrême courtoisie de son accueil à Genève, un peu différent de l'homme dont il fait le portrait à Darimon. Guillemin a vu en lui un bailleur de fonds, flatté d'être sollicité, et empressé à donner son argent par vanité, c'est-à-dire exactement le contraire de ce que Herzen a voulu être. Ce contre-sens sur la personne nous amène à douter du propos attribué par Guillemin à Herzen. Certes l'admiration de Herzen pour

(1) A. Darimon, *A travers une révolution*, p. 180, Paris, 1884.

Proudhon est incontestable. Dans une lettre du 27 septembre 1849 il écrit à Granovskij : « Avez-vous eu la possibilité de suivre Proudhon au moins par ses brochures ? Quelle voix puissante ! Sa guerre avec cet imbécile de Louis Napoléon, depuis le 29 janvier jusqu'à mai, c'est tout simplement la poésie de la colère et du mépris » (1). Nous savons qu'il tient les *Contradictions économiques* pour le livre le plus profond écrit dans les dix dernières années. Qu'il ait, devant un ami de Proudhon et dans la chaleur de la conversation, élargi ces dix dernières années à la mesure du siècle, cela est fort possible. Mais il est plus difficile de croire qu'il ait mis au même rang *L'essence du christianisme* de Feuerbach. Sans doute, depuis son accession à l'anarchisme, Herzen comprend mieux l'importance de ce livre. Celui-ci a engagé contre le dualisme, sur le terrain religieux, le premier combat, dont le succès seul peut assurer, sur le terrain politique, la victoire contre l'État souverain. Mais Feuerbach n'a fait que tirer les conclusions implicitement contenues dans la philosophie hégélienne. Herzen les avait déjà tirées lui-même, avant d'avoir lu Feuerbach. Il ne saurait mettre *L'essence du christianisme* au-dessus de la *Phénoménologie* de Hegel, dont nous savons l'influence capitale sur lui à Novgorod et à Moscou. S'il a tenu à Guillemin le propos rapporté par Darimon, c'est probablement parce qu'il concède à ce Français l'ignorance de Hegel ordinaire chez ses compatriotes. Les connaissances de Guillemin lui paraissent se limiter à Feuerbach. Aussi, pour faire exactement comprendre à son interlocuteur l'importance qu'il donne aux *Contradictions économiques*, Herzen ne trouve à les comparer qu'à *L'essence du Christianisme*. Nous verrions volontiers dans cette comparaison, plus encore qu'un jugement flatteur pour Proudhon, une ironie discrète et condescendante à l'égard de Guillemin. En tous cas, celui-ci n'a rien deviné des senti-

(1) Éd. Lemke, t. V, p. 290.

ments de Herzen, bailleur des 24.000 francs nécessaires au cautionnement de *La Voix du Peuple*. Nous ne retiendrons donc du récit de Darimon que les affirmations portant sur les faits : Chojecki a été l'intermédiaire, et Guillemin le négociateur du prêt à Genève.

Sur le premier point Herzen, dans *Byloe i Dumy*, est d'accord avec Darimon. Mais il adjoint à Chojecki un second en cette affaire, Sazonov, son vieux camarade de l'Université de Moscou, très répandu dans les milieux révolutionnaires. Sazonov connaissait Proudhon et avait beaucoup d'attaches avec l'émigration polonaise. Toujours à la recherche d'un journal où écrire, peut-être espérait-il gagner quelque place dans la future rédaction de *La Voix du Peuple*, s'il aidait à la fonder. Il est sûr qu'avant d'entrer en novembre 1849 à *La Réforme*, il collabora à *La Voix du Peuple*. Sa lettre à Ogarev, du 15 novembre 1849, citée par Lemke et conservée dans les archives de la famille de Herzen, en est la preuve. « Le commanditaire de *La Voix du Peuple*, que tu connais, m'a fait entrer dans ce journal où je travaillais d'abord avec plaisir. Mais il est difficile de s'accorder avec le patron et son Darimon. Je pense qu'il faut abandonner cette compagnie » (1). Son entreprise est donc tout à fait vraisemblable. Herzen ne paraît pas avoir été trahi par sa mémoire lorsqu'il dit, en 1859 dans son chapitre XLI de *Byloe i Dumy* : « J'écrivis à Sazonov et à Chojecki que j'étais disposé à verser le cautionnement ». Leur intervention eut lieu en même temps. Mais c'est Chojecki que Proudhon chargea plus directement d'entamer les pourparlers.

La première proposition faite par Chojecki est conservée (d'après Lemke) dans les archives de Herzen à Moscou. Lemke n'en cite malheureusement ni la date ni le texte. Il donne seulement la traduction russe du post-scriptum que Proudhon ajouta à la lettre de Chojecki : « Je partage entièrement l'opi-

(1) Éd. Lemke, t. XIV, p. 134.

nion de Charles Edmond sur la nécessité de faire paraître sans retard un nouveau journal démocratique. Les lois sur la presse ne doivent pas être un obstacle. Le problème n'est pas d'exciter le peuple, mais d'expliquer à la bourgeoisie elle-même ses véritables intérêts. Surtout il ne faut pas pousser la démocratie au désespoir, ce qui arriverait sûrement, si on ne lui expliquait pas au jour le jour la situation et le sens des événements » (1).

Nous ne possédons pas la réponse de Herzen, mais il nous en donne lui-même le sens et le contenu dans *Byloe i Dumy* : « Je voulus dès le début montrer à Proudhon qu'il n'avait affaire ni à un fou de prince russe, disposé à donner son argent par dilettantisme révolutionnaire et par vanité, ni à un adorateur orthodoxe des publicistes français, profondément reconnaissant de ce qu'on lui empruntât 24.000 francs, ni à un stupide bailleur de fonds, s'imaginant que fournir le cautionnement d'un journal comme *La Voix du Peuple* c'était faire un placement sérieux. Je voulus lui montrer que j'avais mon but précis, que je savais parfaitement ce que je faisais et par suite que je voulais avoir une influence déterminée sur le journal. Acceptant sans conditions tout ce qu'il m'écrivait sur la question d'argent, j'exigeai d'abord le droit d'insérer des articles, qu'ils fussent ou non de moi, ensuite le droit de diriger toute la politique étrangère, et de recommander pour elle rédacteurs, correspondants, etc., d'exiger pour ces derniers une rémunération pour leurs articles insérés. Cela peut paraître étrange, mais je puis assurer que *Le National* et *La Réforme* auraient ouvert des yeux énormes, si quelque étranger avait osé leur demander de l'argent pour un article. Ils auraient pris cela pour de l'impudence ou de la folie, comme si pour un

(1) Éd. Lemke, t. V, p. 293. Le texte n'est pas celui de Proudhon, mais une retraduction de la traduction russe de l'original, donnée par Lemke. La lettre de Chojecki n'a pu être retrouvée à notre intention ni à Moscou, ni à Lausanne.

étranger se voir imprimé dans un journal parisien n'était pas « Lohn der reichlich lohnet (une récompense qui paie déjà fort richement » (1).

Nous sommes très loin du commanditaire empressé vu par Guillemin. Comme contre-partie de son apport, Herzen exige la co-direction du futur journal. Il entend se réserver le domaine où il pourra parler de la Russie et commencer son prêche nihiliste. Il se soucie peu des luttes intérieures de la France. Il ne croit plus à la possibilité de cet accord entre la bourgeoisie et le prolétariat auquel songe Proudhon. Il est convaincu que la France va inéluctablement au césarisme. Il n'a aucune envie de se jeter dans une bataille inutile. Il lui est d'autant plus facile de laisser à Proudhon l'entière direction de la politique intérieure. Mais par contre Herzen n'attribue pas à Proudhon une connaissance très approfondie des affaires de l'Europe : de là son désir d'être seul maître de cette rubrique. D'ailleurs la politique étrangère est un terrain sur lequel il risque fort peu de se heurter avec son associé. La lutte contre la réaction monarchique et les fausses conceptions démocratiques y a moins de chances d'être entravée par des nécessités passagères de tactique, comme il arrive dans la mêlée des hommes et des partis. Toutes ces raisons ont dû dicter à Herzen les conditions qu'il présente à Proudhon.

Celui-ci lui répond par la lettre suivante : « Ainsi il est entendu que sous ma direction générale vous faites partie de la rédaction de *La Voix du Peuple*, que vos articles y seront reçus sans autre contrôle que celui qu'impose à un directeur de journal le respect de ses principes et la crainte des lois. Vous sentez, Monsieur, qu'étant d'accord sur les idées nous ne pouvons guère différer dans les déductions, et, quant à l'appréciation des faits extérieurs, que nous serons toujours forcés de nous en rapporter à vous. Vous êtes comme nous les

(1) Éd. Lemke, t. XIII, pp. 453-454.

missionnaires d'une pensée ; notre polémique générale vous montrera du reste dans quelle voie vous devez vous placer, et je ne crois pas que j'aie jamais à vous redresser dans vos jugements. Je le regarderais comme le plus grand malheur qui pût nous arriver ; car je ne vous le dissimulerais pas, de l'accord, qui doit régner entre nous, résultera tout le succès de notre journal. Il faut élever la question démocratique et sociale à la hauteur d'une ligue européenne. Supposer que nous ne parvenions pas à nous entendre, c'est supposer que nous n'avons rien de ce qu'il faut pour faire un journal ; c'est supposer que nous ferions mieux de garder le silence ».

Le ton reste revêché sous sa courtoisie. Proudhon déguise à peine une sorte d'irritation mal contenue à être forcé d'accepter des conditions fort dures pour un esprit impérieux comme le sien. De là un consentement plein de réserves. Proudhon abandonne le commentaire des événements extérieurs, mais tout en affirmant la nécessité d'une direction générale de sa part et son droit d'examen. Les articles de Herzen seront admis sans aucun contrôle, et néanmoins Proudhon exprime l'espoir de n'avoir point à les ramener dans la ligne du journal. Il cède et retient à la fois. Son acceptation garde un caractère de contrainte méfiante.

« A cette rude dépêche, dit Herzen, je répondis par l'envoi des 24.000 francs et par une longue lettre tout à fait amicale, mais ferme ». Il ne fait aucune allusion à la visite de Guillemin à Genève que nous connaissons cependant par Proudhon lui-même. « Guillemin part demain pour Genève, écrit-il à son frère Charles Proudhon le 12 août 1849. Il va chercher une somme de 24.000 francs pour faire le cautionnement d'un nouveau journal. J'ai l'espoir que celui-ci réussira » (1). Comme d'autre part l'exemplaire du contrat conservé dans les archives de la famille Herzen à Moscou est daté, d'après Lemke, du

(1) *Correspondance*, t. III, p. 30.

14 août, il était naturel de conclure que Guillemin avait été chargé d'apporter, contre remise de l'argent, le contrat daté par Proudhon du jour où Guillemin le remettrait à Herzen dès son arrivée à Genève. Par suite il était nécessaire d'expliquer par une erreur de mémoire l'affirmation de Herzen qu'il avait seulement envoyé fin août ses 24.000 francs au reçu de la lettre de Proudhon du 29 août 1849. La comparaison des récits de Darimon et de Herzen ne nous donnait aucune lumière là-dessus.

Mais les divers moments de la négociation se précisent grâce au texte inédit (1) de cette lettre de Proudhon, dont nous

(1) « Paris, 23 août 1849. Monsieur Herzen à Genève. Répondant à votre amicale du 19 courant, j'ai l'honneur de vous relater d'autre part les clauses et conditions du traité à intervenir entre nous relativement au cautionnement de *La Voix du Peuple*, d'après le projet que vous avez bien voulu m'adresser vous-même. N'ayant trouvé dans ce projet rien que de judicieux et de juste, je me suis borné à le copier presque mot pour mot ; les seuls changements que je me sois permis n'étant que pour une plus grande clarté. C'est à vous maintenant, Monsieur, à m'envoyer un double écrit et signé de vous. La formalité du timbre n'est pas de rigueur pour la validité de l'engagement et peut d'ailleurs être toujours obtenue de l'administration d'après le tarif. Les engagements sous-seing privé, qui se font entre négociants par échange de lettres, ne s'inscrivent jamais sur timbre.

Ainsi, il est entendu que sous ma direction générale vous faites partie de la rédaction de *La Voix du Peuple*, que vos articles y seront reçus sans autre contrôle que celui qu'imposent à un directeur de journal le respect de ses principes et la crainte des lois. Vous sentez, Monsieur, qu'étant d'accord sur les idées, nous ne pouvons guère différer sur les déductions, et quant à l'appréciation des faits extérieurs, que nous serons toujours forcés de nous en rapporter à vous. Vous êtes, comme nous, les missionnaires d'une pensée ; notre polémique générale vous montrera du reste dans quelle voie vous devrez vous placer, et je ne crois pas que j'aie jamais à vous redresser dans vos jugements. Je le regarderais comme le plus grand malheur qui pût nous arriver ; car je ne vous le dissimulerai pas, de l'accord, qui doit régner entre nous, résultera tout le succès de notre journal. Il faut élever la question démocratique et sociale à la hauteur d'une ligue européenne. Supposer que nous ne parvenions pas à nous entendre, c'est supposer que nous n'avons rien de ce qu'il faut pour faire un journal ; c'est supposer que nous ferions mieux de garder le silence.

Maintenant, si, en m'envoyant votre signature, vous voulez donner

connaissions seulement l'extrait cité dans *Byloe i Dumy*. Nous la devons à l'extrême obligeance de M^{me} Catherine Proudhon-Henneguy qui l'a retrouvée dans ses archives. Elle est datée du 23 août 1849, et non du 29 comme l'écrit Herzen, mais c'est la seule erreur de son récit. Après la visite de Guillemin, Herzen avait dressé lui-même un projet de contrat qu'il remit sans doute à Guillemin, avec la lettre du 19, à laquelle Proudhon fait allusion. Au reçu de ce projet, Proudhon l'examina et le retoucha. Il est regrettable que nous ne puissions juger de ces retouches, la première minute de Herzen ayant disparu. Car si Proudhon estime avoir trouvé le projet judicieux et juste, et n'y avoir introduit de changements que pour plus de clarté, la suite de sa lettre n'en contient pas moins les plus expresses réserves sur son droit de direction générale. Elles ont inspiré les articles V et VI du traité définitif (1) soumis à la signature

l'autorisation de toucher les fonds à M. Guillemin, qui a eu l'honneur de vous voir, rien ne nous manquera plus, je crois, pour préparer notre apparition qui aura lieu, j'en présume, vers le 15 septembre.

Excusez le laconisme de ma lettre ; j'aurais aimé à vous entretenir de l'état des choses ; mais je suis si accablé et j'ai tant d'horreur de l'écriture, que je vous demande la permission de terminer mon griffonnage. M. Koecky me fait part au reste d'une longue épître qu'il vous adresse et dans laquelle il vous fait part de notre dernier entretien.

Recevez, ainsi que M. Herwegh, mes salutations amicales.

P. J. PROUDHON

(1) Texte du contrat soumis à la signature de Herzen par Guillemin, d'après Lemke, t. V, pp. 293-294.

« Entre le soussigné M. Alexandre Herzen, propriétaire, demeurant à Paris rue..., et M. P. J. Proudhon, publiciste et ancien représentant du Peuple, demeurant à Paris, rue Mazas 70, actuellement détenu à la Conciergerie, a été déclaré ce qui suit.

Les soussignés ont l'intention de fonder en commun à Paris un journal quotidien sous le titre de *La Voix du Peuple*.

Pour réaliser ce projet il a été fait entre eux la convention suivante :

ART. — M. Herzen s'oblige à verser, dans le plus bref délai possible, au Trésor, la somme de vingt-quatre mille francs exigée par la loi à titre de cautionnement, pour la publication du dit journal.

ART. II. — Pendant tout le temps que la somme ci-dessus restera

de Herzen. Il aurait été fort intéressant de savoir comment Herzen avait concilié ses exigences et celles de Proudhon. Quoi qu'il en soit, le récit de *Byloe i Dumy* est exact. La négociation ne fut terminée qu'à la fin d'août. C'est seulement après avoir reçu la lettre du 23 août que Herzen envoya le double signé, demandé par Proudhon, et l'autorisation de faire toucher

dans les caisses du Trésor à titre de cautionnement l'intérêt en sera complété à M. Herzen par l'administration du journal sur le pied de 5 % par an.

ART. III. — M. Herzen s'engage en outre à ne réclamer son remboursement qu'au bout de 5 ans, à compter de la date des présentes. Il sera néanmoins loisible à M. Proudhon d'anticiper sur ce terme, en prévenant trois mois d'avance, et l'intérêt cessera d'être exigible à partir du jour du remboursement.

ART. IV. — La loi sur le cautionnement exigeant que le garant soit propriétaire d'un quart de la somme, il sera fait à M. Herzen un reçu en bonne forme des trois quarts du cautionnement versé au Trésor, où il sera fait mention de son droit pour être exercé par préférence à tout autre.

ART. V. — La direction générale de la rédaction du journal *La Voix du Peuple* sera exclusivement confiée à M. Proudhon.

ART. VI. — Quant à la rédaction, M. Herzen se réserve le droit de donner, lorsque bon lui semblera, des articles de politique générale ; ces articles devront être insérés sauf le cas où l'inopportunité serait évidente, ou bien encore où l'article serait de nature à donner lieu à une condamnation. Les parties déclarent s'en rapporter à cet égard à l'article V.

ART. VII. — M. Proudhon s'engage à donner tous ses soins au dit journal et à faire tout ce qui dépendra de lui pour assurer le succès de sa publication.

ART. VIII. — L'entreprise dont il est ici question, étant par sa nature une affaire commerciale, donnera lieu à des arrangements avec des tiers qui devront être ultérieurement réglés par un contrat. M. Proudhon a seul mission d'en stipuler les clauses et les conditions.

ART. IX. — Toutefois il prend ici et dès à présent l'engagement de n'employer les bénéfices de l'entreprise qu'à la propagation des idées dont le journal sera l'organe, ou, s'il y a possibilité ou opportunité, à la fondation d'une banque ayant pour but l'organisation et le développement du crédit gratuit.

ART. X. — M. Herzen n'entendant entrer dans l'affaire qu'à titre de simple bailleur de fonds, il lui sera donné dans le plus bref délai possible les garanties stipulées dans l'article IV.

Fait et signé en double à Paris par M. Proudhon, le 14 août 1849.

les fonds par Guillemain, probablement auprès du banquier Rothschild gérant de sa fortune. Un point reste obscur, c'est la date du 14 août sur le contrat resté en possession de Herzen, si Lemke l'a exactement rapportée. Quant à l'objet du voyage de Guillemain à Genève, il ne nous apparaît pas très nettement, puisque la négociation était d'abord directement engagée entre Proudhon et Herzen, et ensuite assez avancée déjà pour que Guillemain ait seulement vu chez Herzen son empressement à conclure. Peut-être a-t-il seulement été un messenger porteur de lettres que Proudhon désirait voir échapper à la curiosité de la police française.

Voici maintenant la lettre qui accompagna le chèque de Herzen et dont *Byloe i Dumy* nous donne, avec le sens général quelques extraits :

« (Je répondis) sur un ton tout à fait amical, mais ferme. Je disais à Proudhon combien j'étais d'accord théoriquement avec lui. J'ajoutais qu'en ma qualité de véritable Scythe je voyais avec joie le vieux monde tomber en ruines, et que notre mission était de lui prédire une ruine prochaine : « Vos compatriotes sont loin de partager ces idées. Je ne connais qu'un homme libre parmi les Français, c'est vous. Vos révolutionnaires sont des conservateurs. Ce sont des chrétiens sans le savoir et des monarchistes, tout en combattant pour la république. Vous seul avez élevé la question de la négation et de la révolution à la hauteur de la science, et vous, le premier, avez dit à la France qu'il n'y a pas de salut à l'intérieur d'un édifice en ruines, dont rien ne saurait être conservé, que ses concepts même de liberté et de révolution sont pénétrés de conservatisme et de réaction. En réalité les républicains politiques ne constituent qu'une des variations du thème constitutionnel sur lequel jouent leurs variations à eux : Guizot, Odilon Barrot et autres. Voilà l'idée qu'il conviendrait d'introduire dans l'examen des derniers événements européens. Il faudrait poursuivre la réaction, le catholicisme, le monarchisme non pas dans les rangs

de nos ennemis, la chose est trop facile, mais dans notre propre camp. Il faut démasquer la caution mutuelle des démocrates et du pouvoir. Si nous ne craignons pas de toucher aux vainqueurs, nous ne craindrons pas par fausse sentimentalité de toucher aussi aux vaincus. Je suis intimement persuadé que, si l'inquisition de la république ne tue pas notre journal, il sera le meilleur de l'Europe ».

Herzen précise à Proudhon le programme qu'il espère réaliser en sa compagnie. Il veut faire entendre à l'Europe entière leur négation commune du principe monarchique, et porter sur le terrain international le combat mené en France par Proudhon contre les démocrates, partisans d'une république autoritaire, plus dangereux que les monarchistes avérés. Il ne fait aucune allusion à l'article IX du contrat où Proudhon s'engage en cas de succès à investir les bénéfices dans une banque de crédit gratuit. Herzen ne s'intéresse pas à cette idée maîtresse de Proudhon. La critique à outrance est son seul but. Il ne songe qu'à une entreprise de démolition philosophique de toutes les erreurs et de tous les préjugés qui, à travers l'Europe, ont tué au berceau la République sociale.

Proudhon ne dut pas lire cette lettre sans quelque inquiétude. S'il s'accorde avec Herzen en doctrine, il se sépare entièrement de lui dans ses déductions pratiques. Il ne veut pas seulement démolir, mais construire. Son programme est d'éviter une nouvelle catastrophe semblable à celle des Journées de juin, en créant, par l'union de la bourgeoisie moyenne et du prolétariat, un grand parti d'action sociale, qui, hors de toute intervention de l'État, par un effort spontané des masses, organiserait la justice dans la vie collective. Or, pour atteindre ce but, il ne faut ni dresser contre soi le pouvoir, ni détruire toute confiance en l'avenir en prêchant un pessimisme amer. Proudhon est journaliste. Il est à Sainte-Pélagie. Il connaît le baillon sous lequel la justice gouvernementale étouffe les voix imprudentes. Il sait aussi par son expérience personnelle que

l'homme-terreur reste solitaire et par conséquent sans influence. Sa règle d'action s'exprime par la formule : « Inflexibilité sur les principes, mais transaction perpétuelle avec les circonstances et les hommes » (1). Or la logique extrémiste, la violence froide de son futur collaborateur semblent rendre celui-ci incapable de se plier aux transactions nécessaires. Proudhon sent le besoin de le modérer et de lui montrer les exigences imposées à un journal par le milieu et par la mentalité de ses lecteurs. De là cette lettre dont Herzen nous donne les passages essentiels dans *Byloe i Dumy*.

Il avait sans doute appris à Proudhon qu'il était en train de préparer la publication de ses méditations philosophiques sur les événements de 1848. Proudhon lui fait à son tour l'annonce de ses *Confessions d'un révolutionnaire*. « Je suis très heureux de m'être rencontré avec vous dans un même et semblable travail. J'ai écrit aussi une manière de philosophie sous le titre *Confessions d'un révolutionnaire*. Mais vous n'y trouverez pas sans doute la verve barbare que vous a enseignée la philosophie allemande. »

Le mot est lâché : verve barbare. Il a sans doute été suggéré à Proudhon par cette appellation de Scythe que s'était donnée Herzen. Il a dû l'être aussi par le souvenir de ses discussions avec Bakounin sur cette philosophie allemande qui a nourri de si implacables logiciens. Et à la faveur d'une modestie particulièrement courtoise, qui semble s'excuser d'un défaut, pour atténuer la brutalité de l'expression, Proudhon laisse entendre à Herzen les conseils d'un directeur de journal avisé :

« N'oubliez pas que j'écris pour des Français. Malgré toute leur ardeur révolutionnaire, ils sont, on doit l'avouer, tout à fait au-dessous de leur rôle. Quelque limité que soit mon point de vue, il n'en est pas moins à cent mille toises au-dessus des plus hautes sommités de notre monde journalistique, acadé-

(1) *Correspondance*, t. III, p. 231.

mique et littéraire. Il me faut encore dix ans pour être un géant parmi eux.

« Je partage complètement votre opinion sur le compte des gens dénommés républicains ; c'est évidemment une espèce du genre des doctrinaires. Là-dessus nous n'avons pas à nous convaincre l'un l'autre. Vous trouverez en moi et chez mes collaborateurs des hommes qui marcheront avec vous la main dans la main...

« Je pense aussi qu'une évolution méthodique, pacifique, avec d'insensibles passages, comme le demandent les sciences économiques et la philosophie de l'histoire, n'est plus possible pour la révolution ; il nous faut faire de terribles sauts. Mais, en qualité de publicistes, tout en annonçant la catastrophe prochaine, nous ne devons pas la présenter comme nécessaire et comme juste, sinon ou nous haïrait, on nous poursuivrait et nous avons besoin de vivre. »

Cette réponse de Proudhon est fort intéressante pour l'étude de sa pensée à cette époque. Il dit croire désormais que de brusques secousses sont nécessaires au succès de l'œuvre révolutionnaire. On ne saurait voir dans ces paroles une concession à Herzen pour mieux lui faire accepter un conseil de prudence : Proudhon ignore toute concession dans le domaine des idées. Mais, dans sa pensée, la nécessité de ces secousses reste conditionnelle. Elle est liée à la situation présente. La catastrophe approche sans doute, si la France continue à servir les ambitions impériales du Prince Président et si elle ne s'arrête pas sur le chemin du césarisme. Mais on peut l'arrêter encore. C'est l'espoir qui guide Proudhon, et le pousse justement à entreprendre son nouveau journal. Herzen ne saurait le partager. Sa conviction est définitive : les Journées de juin ont creusé un infranchissable fossé entre la bourgeoisie et le prolétariat ; la France, monarchique et militariste jusqu'à la moelle, marche inéluctablement à l'Empire et à des convulsions violentes ; le mal est congénital ; la mort du malade est

le seul remède ; il faut donc hâter la fin du vieux monde condamné. Les deux collaborateurs restent toujours séparés par les conclusions qu'ils tirent des mêmes principes. Mais cette opposition ne pouvait avoir aucune influence désastreuse sur *La Voix du Peuple*, puisque Herzen s'interdisait toute action sur le terrain de la politique intérieure.

Tels sont les préliminaires de la collaboration de Herzen et de Proudhon à *La Voix du Peuple*. Il ne restait plus qu'à se mettre à l'œuvre. Le premier numéro spécimen parut le 20 septembre 1849 : « Nous apparaissions, dit Darimon, en hommes de science et de discussion, répudiant l'intervention de l'État et ne comptant que sur l'initiative populaire pour la solution des problèmes sociaux, respectueux d'ailleurs de la Constitution et prêts à nous associer à toute proposition de revision qui ferait faire un pas de plus à la République ». Ce programme définit exactement la ligne de conduite que suivra fidèlement Proudhon. Il discutera de la nature de l'État et de la gratuité du crédit avec Louis Blanc, Pierre Leroux, Bastiat. A côté de ces controverses doctrinales, il livrera un combat journalier pour la légalité constitutionnelle contre les entreprises de Louis Bonaparte. « Encore quelques articles où je ferai de la doctrine, de l'idée pure, de la conciliation bourgeoise, et puis, quand nous aurons résumé l'œuvre de *La Voix du Peuple*, nous sonnerons la charge contre la réaction » (1).

A mesure que le Prince Président attende davantage aux quelques libertés républicaines encore debout, Proudhon sonne sa charge de plus en plus violemment, jusqu'à ce que *La Voix du Peuple* succombe. La colère lui inspire les plus magnifiques diatribes. On croirait parfois entendre Herzen lui-même. « Vos Premiers-Paris, écrit-il à Darimon le 15 janvier 1850, ne doivent plus être que le récit quotidien des actes du pouvoir, écrit à l'huile de vitriol ». Le lendemain il insiste dans le

(1) *Correspondance*, Lettre à Darimon du 22 janvier 1850, t. III, p. 88.

même sens auprès de son rédacteur en chef : « Au lieu de paraître redouter le coup d'État, il faut le provoquer, non pour y répondre par des barricades, mais parce qu'il faut en finir avec le Gouvernement. On veut du gâchis, soit ! » (1). Herzen a-t-il contribué à faire prendre à Proudhon cette attitude si différente de celle du début de *La Voix du Peuple* soit par ses conversations avec les rédacteurs, soit avec Proudhon lui-même à Sainte-Pélagie ?

Herzen est revenu à Paris le 29 décembre. Depuis cette date il visite souvent les bureaux du journal, et quelquefois Proudhon dans sa cellule. « Un jour, raconte-t-il dans *Byloe i Dumy*, je trouvai auprès de lui d'Alton-Shée et deux des rédacteurs... D'Alton disait que les derniers numéros de *La Voix du Peuple* étaient faibles. Proudhon dévisageait ses visiteurs et devenait de plus en plus sombre, puis, transporté de colère, il se tourna vers ses rédacteurs : « Qu'est-ce que cela signifie ? Vous profitez de ce que je suis en prison pour dormir là-bas à la rédaction... Demain j'enverrai un article pour effacer la mauvaise impression produite par votre barbouillage et je montrerai comment je comprends l'esprit qui doit animer notre organe ». En voyant son irritation, on pouvait s'attendre à ce que son article ne fût pas des plus mesurés. Il dépassa notre attente. Son *Vive l'Empereur !* fut le dithyrambe de l'ironie, ironie venimeuse, effrayante ».

Cet article entraîna la saisie du journal, le 3 février 1850, et la mise au secret de Proudhon. Il est dommage que Herzen ne nous ait pas dit si, la veille, il avait à Sainte-Pélagie pris part à la conversation et ajouté son témoignage à celui de d'Alton-Shée, sur la faiblesse de *La Voix du Peuple*. Il ne nous a pas dit davantage s'il était venu fréquemment voir Proudhon depuis son arrivée. Aussi ne pouvons-nous affirmer qu'il ait eu quelque influence sur la nouvelle tournure prise par le

(1) *Correspondance*, t. III, p. 86.

journal depuis janvier. Ce changement s'explique sans doute par la politique de plus en plus réactionnaire de Louis Bonaparte. Il n'en coïncide pas moins avec le retour de Herzen à Paris. Peut-être des textes nouveaux, les lettres de Chojecki à Herzen, par exemple, viendront-ils un jour nous éclairer là-dessus. Pour le moment nous ne pouvons que constater cette coïncidence.

Nous avons des sûretés plus grandes dans le domaine de la politique étrangère attribué à la direction de Herzen. Nous ne savons pas très bien cependant comment il a exercé ses pouvoirs. Pendant qu'il était à Genève, il les a délégués à Charles Edmond Chojecki. Après son retour à Paris, a-t-il effectivement présidé aux débats dans lesquels d'ordinaire les rédacteurs d'un journal arrêtent le sens général de l'article à écrire sur tel et tel événement ? Ou bien a-t-il continué à laisser ce soin à Charles Edmond ? Nous l'ignorons. La vie intérieure de *La Voix du Peuple* nous échappe. Un seul fait est certain : Herzen a introduit au journal son ami Sazonov, comme nous l'apprend la lettre citée plus haut de celui-ci à Ogarev. Mais nous ne connaissons pas d'autres rédacteurs, engagés sur sa recommandation directe, comme son contrat avec Proudhon lui en donnait le droit. P. A. Arnal qui écrivit dans les suppléments du lundi l'*Histoire de la révolution romaine de 1848*, Louis Avril et Ernest Cœurderoy, qui y publièrent leurs *Études sociales sur le canton de Vaud*, furent-ils choisis ou simplement agréés par lui, nous ne saurions le dire. Herzen semble s'être contenté de remettre à Charles Edmond le travail effectif de la direction.

Il s'accordait d'ailleurs entièrement avec lui sur le principe de leur action commune, formulé par Proudhon dans sa lettre du 23 août 1849 : « Élever la question démocratique et sociale à la hauteur d'une ligue européenne ». C'est ce principe que nous trouvons développé dans le numéro spécimen du 20 septembre de *La Voix du Peuple*. « Nous avons

à opposer à la Sainte Alliance des hommes d'argent la grande ligue européenne des hommes de travail. A nous donc amis de la liberté de toute race et de toute langue ! Grâce aux récentes victoires de l'aristocratie, la solidarité des peuples n'a plus seulement aujourd'hui pour fondement la fraternité des races et l'unité de la nature, elle a ses racines dans l'accord des intérêts et l'identité des droits. La Révolution, une comme la contre-révolution, ne sera désormais durable et légitime qu'autant qu'elle prendra possession de l'Europe tout entière... Nous devons détruire dans les esprits et les consciences le fanatisme gouvernemental, la foi dans l'autorité sous toutes ses formes et à tous ses degrés, car la Révolution a périclité parce que nous avons voulu la réaliser par le pouvoir... Nous devons former la Ligue démocratique européenne, en réponse à la Sainte Alliance capitaliste et nobiliaire, qui, sous la conduite des rois et les bénédictions de la papauté, forge aux nations de nouvelles chaînes... »

Comment Herzen et Charles Edmond ont-ils réalisé ce programme de croisade internationale contre l'idée de l'État et la Sainte-Alliance des hommes d'argent sous l'égide des rois et de la papauté ? Quelle a été la part de chacun d'eux ? Telles sont les questions auxquelles nous chercherons réponse dans *La Voix du Peuple*.

Il s'agissait d'abord de retracer « la glorieuse mais déplorable histoire » des défaites de la Révolution au-delà des frontières, et de suivre au jour le jour les progrès de la contre-révolution. Pour ce faire, les événements les plus caractéristiques étaient chaque jour groupés sous les yeux des lecteurs. A partir du n° 30, le 29 octobre 1849, l'attention de ceux-ci est attirée, en tête du journal, par la manchette suivante : *Chronique de la contre-révolution européenne*, avec en sous-titre cette phrase : *L'ordre règne à...*, remplacée par cette autre à partir du n° 44, le 14 novembre 1849 : *On ne discute pas avec la Révolution, on la tue !* Le n° 60, du 29 novembre, annonce

sous cette rubrique qu'à Moscou « un libraire nommé Traïtoff a été envoyé en Sibérie parce qu'on avait trouvé en sa possession les ouvrages du citoyen Proudhon ». A partir du 16 décembre 1849 la chronique contre-révolutionnaire cesse d'occuper la première place de chaque numéro, mais elle continue, alimentée par toutes les nouvelles que donnent l'*Allgemeine Zeitung*, le *Popolo di Italia* de Mazzini et tous les autres journaux d'information ou de parti de l'Europe entière. Chojecki et ses collaborateurs se sont vraisemblablement seuls chargés de leur dépouillement.

Des articles de fond commentent ensuite, soit dans le corps du journal, soit dans le supplément du lundi, les événements les plus importants. C'est ainsi que dans le n° 8, du 8 octobre, Charles Edmond s'élève avec passion contre le congrès réuni à Vienne par l'Autriche afin de doter les provinces slaves de codes en leur langue : il y voit un habile moyen pour faire accepter à ces provinces le joug de Vienne. Aussi répète-t-il à celles-ci qu'elles doivent conquérir d'abord leur indépendance si elles veulent garder leur nationalité (1). C'est au nom de

(1) « Un concile de grammairiens à Vienne » :

« Le Cabinet de Vienne, après avoir noyé dans le sang les libertés des peuples soumis à sa hache, donne aujourd'hui la plus indigne parodie des réformes libérales. Fidèle à la tradition des Jésuites et de Metternich, il fait sonner haut les mots, en même temps qu'il combat à outrance les idées et les principes. Les derniers événements de Hongrie ont permis au tsar de se considérer en quelque sorte comme le commanditaire de la race dégénérée des Habsbourgs, et les émissaires russes n'ont pas manqué d'agiter les populations slaves en faveur de l'autocratie. La partie leur était facile. Exploités, opprimés et trahis éternellement par l'Autriche, les peuples slaves perdirent tout espoir dans l'initiative de cet empire que la logique de l'histoire pousse chaque jour vers sa ruine. Jaloux de leur nationalité et n'entrevoyant aucune issue à leur malheur, ils tournaient involontairement leur regard vers celui des deux tyrans qui du moins leur signifiait ses arrêts dans leur langue. Mais c'est surtout les Bohémiens et les Slovaques qui prêtaient une oreille favorable aux insinuations du despotisme. Dénuées d'énergie, ces races abruties par un long esclavage et par la domination des Jésuites,

la nationalité que Charles Edmond et Herzen appellent tous les opprimés de l'Europe à abattre l'Autriche, « cet édifice vermoulu », la Prusse, alliée de toutes les réactions, la Russie, bourreau de la Pologne. Ils essaient de définir ce principe dans un article extrêmement important du n^o 43, le 12 novembre 1849, où l'annonce faite d'un prochain travail de Herzen nous prouve qu'il a été écrit à la suite d'un échange de correspondance entre eux.

Il faut d'abord, dit cet article, appliquer à chaque pays les leçons que Proudhon a, dans ses *Confessions*, tirées pour la France des événements de 1848. Car chacun présente une individualité qui postule une diversité de moyens pour arriver à la démocratie sociale. Les oppresseurs se sont servi jusqu'ici du principe des nationalités pour maintenir leur tyrannie en

voyaient dans la conservation de leur langue la suprême jouissance de leurs libertés politiques et nationales. Elles ne comprenaient pas que nationalité et indépendance étaient deux termes inséparables, que l'un ne pouvait exister sans l'autre. Cet attachement aveugle, exclusif et matériel à la langue du pays explique parfaitement leur conduite molle et vacillante et à force d'ignorance même contre-révolutionnaire que les Slaves Tchèques et Hongrois ont tenue dans le dernier bouleversement de l'Autriche. Aujourd'hui le cabinet de Vienne, pour contre-balancer l'influence russe, abonde dans le sens étroit de ses sujets slaves. Aujourd'hui il leur rive de nouveaux fers, mais cette fois-ci le métal, à la grande satisfaction des victimes, sera extrait des mines respectives de chaque pays. Nous lisons à ce sujet dans le *Dziennik Polski*, journal polonais de M. Libelt, que le Ministre de la Justice vient de convoquer à Vienne une réunion de philologues qui sera chargée d'établir un dictionnaire politique et judiciaire pour les populations slaves. Ce dictionnaire, qui à notre avis ne devrait se composer que de deux mots « Liberté et Justice », doit prouver aux Slaves l'attachement que l'Autriche prend à la conservation de leurs idiomes... La réunion de ces ciseleurs de mots se divise en quatre sections, conformément aux quatre idiomes slaves en vigueur. Nous apprenons que 3.600 mots ont déjà été forgés dans cet établissement à l'usage de la bureaucratie et des tribunaux exceptionnels de l'Autriche. Cette triste besogne, où l'odieux le dispute au ridicule, nous fait voir une variante de bourgeois réacteurs que nous ne connaissions pas en France, le « bourgeois grammairien ». (*La Voix du Peuple*, n^o 8 du 8 octobre 1849)

excitant les méfiances et les haines entre peuples. « La nationalité, telle que l'entend le socialisme, est une spécialité de facultés, adaptée à certaines conditions de la nature, spécialité qui doit se développer dans la liberté illimitée de la concurrence et s'appliquer selon les principes de la division du travail dans l'humanité ». Chaque peuple doit donc d'abord se libérer pour être lui-même, puis chercher à s'unir avec les autres de façon à former un organisme vivant, réalisant l'unité dans la diversité. Les nationalités de l'Europe n'ont pas toutes le même chemin à parcourir : aussi leur histoire et leur avenir posent-ils des problèmes particuliers que *La Voix du Peuple* étudiera tour à tour. Elle commencera par celles qui sont soumises à la Russie, « qui tient le haut-bout de la contre-révolution », et continuera par celles qu'écrasent l'Autriche et la Prusse. La Russie aura donc la première place dans nos articles. » Charles Edmond annonce en terminant, pour le lundi suivant, une étude de Herzen, que suivront d'autres études sur l'Autriche et la Prusse (1).

(1) « Politique universelle et solidarité des peuples » :

Les « Confessions » de notre ami Proudhon ont mis à nu le squelette des événements de France depuis le 24 février. Elles ont dévoilé les plaies saignantes de la démocratie. Elles ont prouvé que la Révolution a reçu les coups les plus funestes de la main même des révolutionnaires. Elles ont enfin soulevé le voile de l'avenir et marqué avec une précision presque mathématique la marche que le peuple doit suivre pour remporter une dernière et décisive victoire. Or ce que le citoyen Proudhon a fait pour la France, nous essaierons, fidèles aux mêmes principes, de le faire successivement pour d'autres pays afin qu'au jour marqué le Spartacus de l'Europe puisse se lever tout d'une pièce et se débarrasser par une seule secousse de tous ses ennemis à l'intérieur et à l'extérieur.

Il ne s'ensuit pas que nous prétendions manifester le droit sacré de nationalité en un cosmopolitisme cadavéreux. L'unité est tout aussi absurde et incompréhensible sans la diversité que l'effet sans la cause efficiente.

La nationalité, telle que l'entend le socialisme, est une spécialité de facultés adaptée à certaines conditions de la nature, spécialité qui doit se développer dans la liberté illimitée de la concurrence et qui doit s'ap-

Cet article développe la pensée déjà exprimée par Charles Edmond à propos du congrès des grammairiens de Vienne le 8 octobre : « Nationalité et indépendance sont deux termes inséparables ». La démocratie européenne a pour condition première la libération des peuples. Il est assez curieux de trouver dans un journal dirigé par Proudhon, qui montrera plus tard tant de méfiance pour le principe des nationalités où il verra un germe de division et de tyrannie politique, ce principe proclamé comme le facteur essentiel de la reconstruction démocratique de l'Europe. Charles Edmond et Herzen ne sauraient comprendre que la Pologne puisse parvenir à un ordre démocratique avant d'avoir secoué le joug des trois

plier selon les principes de la division du travail dans l'humanité. La nationalité, d'après le monopole, est une hétérogénéité rivale, que les rois jusqu'à présent, en entretenant les défiances, les haines, les jalousies parmi les enfants d'une même famille, exploitaient pour pousser soit à la conquête, soit à l'affermissement de leur puissance individuelle. La nationalité, disons-nous en un mot, est un élément d'association tout comme la liberté est son moteur et l'autorité son éteignoir.

Les diverses nationalités de l'Europe ont diverses phases à parcourir avant de pouvoir se constituer en sociétés libres et indépendantes. Les unes luttent contre l'oppression de l'étranger, les autres, asservies quoique politiquement indépendantes, tendent à renverser leurs gouvernements et à transformer les bases de leur ordre social. Nous les examinerons les unes après les autres.

Nous commencerons par porter nos recherches dans les pays soumis au joug de la Sainte Alliance, cette vieille et redoutable forteresse de la tyrannie. La Russie tient le haut-bout de la contre-révolution. La Russie aura donc la première place dans nos articles. Le travail qui est élaboré sur la question russe par un de nos amis, en même temps un écrivain illustre du pays, précèdera lundi prochain nos investigations sur l'Autriche et la Prusse.

La Voix du Peuple sera ainsi un Ministère des Affaires Étrangères du Socialisme Français, une tribune où les peuples de l'Europe viendront successivement exposer leur situation et conclure avec les républicains français fraternité et alliance contre la coalition des cabinets, des diplomates et des polices de la contre-révolution.

Charles EDMOND,

(*La Voix du Peuple*, Supplément du lundi 12 novembre 1849, n° 43).

puissances qui l'écartèlent (1). Après sa délivrance seulement, elle pourra songer à tirer parti des leçons de Proudhon contre les funestes conceptions d'une république jacobine, et travailler à la solidarité des peuples.

La fin de l'article nous indique avec précision la part respective de Charles Edmond et de Herzen dans ce « Ministère des Affaires Étrangères du Socialisme Français » qu'ils veulent constituer. Charles Edmond se réserve l'Autriche et la Prusse, Herzen le département le plus important, la Russie. Ainsi dans le programme général de *La Voix du Peuple*, Herzen va insérer le chapitre personnel qu'il tient à écrire pour faire connaître la Russie à l'Europe.

L'étude annoncée par Charles Edmond est la *Lettre à Georges Herwegh*. Elle commence à paraître sous le titre *La Russie*, signée « Un Russe », dans le supplément du n° 50, le lundi 19 novembre 1849 ; le lundi 26 novembre, le n° 57 donne la suite. La fin ne paraît que 15 jours après dans le supplément du n° 71, le 10 décembre. C'est que le lundi

(1) Ces idées, Charles Edmond les avait déjà longuement exposées dans sa *Lettre à M. Paul de Bourgoing, sur la paix et la guerre* (Paris, Garnier, 1849). P. de Bourgoing, ancien ministre de France à Munich et à Pétersbourg, avait, dans une brochure, déclaré que la France ne devait jouer aucun rôle actif dans la lutte des nationalités, mais se retirer dans son isolement et raffermir chez elle le principe d'ordre. « La nature, répond Charles Edmond, donne partout le spectacle de sa divine anarchie. L'individualisme est le souffle de vie du corps social... Sans les nationalités les hommes ne formeraient qu'un pâle et monotone troupeau : c'est l'idéal bâtard du cosmopolitisme hypocrite... Les nationalités ont un caractère, un type distinctifs, se manifestant dans l'histoire par une expression d'idées propres, par un trésor de traditions spéciales, d'efforts, de luttes... Le but est de développer les tendances qui distinguent chaque nationalité pour les faire servir au bien général de la société... Il faut briser la confédération germanique, afin de faire surgir une Allemagne unitaire et homogène, reconstituer la Pologne pour en faire un boulevard sûr du côté allemand ou russe, chasser les fermiers couronnés d'Italie, délivrer les Slaves et les Hongrois... En Allemagne la révolution est politique. En Italie et chez les Slaves elle est nationale, car il s'agit pour ces races de se libérer d'abord » (*passim*).

précédent, 3 décembre, le supplément du n° 64 avait été tout entier occupé par l'article de Proudhon : *Résistance à la Révolution, Louis Blanc et Pierre Leroux*. Dans une lettre à ses amis de Moscou, du 27 septembre 1849, où il leur annonce les *Confessions d'un révolutionnaire*, Herzen leur apprend qu'il a ajouté sa grande lettre à Herwegh au texte allemand de *De l'autre rive*, et que les épreuves d'imprimerie ont déjà couru de main en main avec succès. Cette lettre doit donc être de la fin d'août ou du commencement de septembre. Herzen, dans *De l'autre rive*, la signe de Londres, au lieu de Genève, peut-être pour donner le change sur son refuge. Cela inspire quelques doutes sur la date du 25 août qu'il lui attribue. Si cette date n'est pas exacte, elle n'est cependant pas loin de la vérité. Ce détail présente pour nous un grand intérêt. Herzen a écrit cet article aussitôt qu'il a eu signé son contrat avec Proudhon. Il le destinait donc à *La Voix du Peuple*. Par là il nous laisse deviner la raison majeure de sa collaboration. Il voulait avant tout acquérir le moyen de combattre devant l'Europe l'autocratie tsariste et de répandre ses idées sur la place qu'assuraient à la Russie ses institutions agraires dans le devenir socialiste. *La Voix du Peuple* est pour lui le premier essai du futur *Kolokol*, sous le couvert de Proudhon, dont la célébrité lui promettait l'audience de tous ceux qui pensaient en France et en Europe.

De là la première place que Charles Edmond dit devoir revenir à la Russie dans le journal. De là aussi cette lettre à Herwegh, où Herzen expose pour la première fois la doctrine qui sera la matière de ses œuvres postérieures et la base de toute son action politique. L'Europe ou bien succombera sous les coups du socialisme comme Rome a succombé sous les coups des Barbares, dans le sang et l'incendie, ou bien elle vaincra le socialisme et, comme Byzance, s'endormira écrasée sous un césarisme sacrifiant la liberté à l'ordre et l'individu à la société. Communisme haineux et niveleur ou tyrannie étouffante, tel est le destin de l'Europe. La Russie au contraire

porte en elle le germe fécond du véritable socialisme dans sa commune où l'individu et la collectivité concilient leurs antithèses. La commune rend impossible le prolétariat grâce à la répartition des terres. Elle évite à la Russie les phases du développement de l'Occident. « Nous allons à la rencontre du socialisme, comme les anciens Germains, adorateurs de Thor et d'Odin, marchaient au devant du christianisme ». Enfermé dans sa commune, le moujik reste indifférent aux régimes qui passent sur lui. Il hait la bureaucratie pétersbourgeoise. Il n'a aucune responsabilité dans la politique du tsar, isolé, campé en Russie avec ses scribes et ses sbires, au milieu d'une noblesse déjà secouée par les frissons de la Révolution.

La Voix du Peuple a incontestablement aidé Herzen à systématiser cette doctrine, dont les éléments étaient tout préparés dans son esprit depuis les désillusions de 1847, et qui constitue son apport original à l'œuvre commune du journal. Herzen enrichit encore cette doctrine par sa *Lettre d'un Russe à Mazzini*, publiée dans le supplément au n° 181, du lundi 1^{er} avril 1850. En remerciant Mazzini d'avoir donné place à la lettre à Herwegh dans le *Popolo di Italia*, il jette dans la circulation européenne deux idées qui auront quelque fortune : l'attraction exercée par Constantinople sur le peuple russe, et la nécessité d'une fédération des Slaves autour de la Russie. La prise de Constantinople sonnera, d'après Herzen, le glas du tsarisme que l'armée victorieuse ne voudra plus subir, et aidera à la naissance d'une fédération des Slaves. Ces affirmations paraissaient trop bien servir la politique de conquête de la Russie impériale pour ne pas soulever, en Allemagne surtout, protestations et critiques. De là naîtra l'accusation, si souvent lancée contre Herzen, d'être un agent de Nicolas. *La Voix du Peuple* a été suspendue trop tôt pour permettre à Herzen d'engager là-dessus un débat général. Lorsqu'il publiera le *Kolokol*, il aura surtout en vue son action en Russie. Il ne sentira plus le besoin, comme en 1849 et en 1850,

lorsqu'il présentait la Russie à l'Europe, de soutenir des controverses sur le sens de son histoire face à l'Europe. Nous avons sans doute été privés de brillants articles de polémique doctrinale qui auraient fait pendant à ceux de Proudhon contre Bastiat, Louis Blanc et Leroux. La « verve barbare » du Scythe s'y serait exercée d'aussi éblouissante façon que dans sa réponse à Donoso Cortès du lundi 18 mars 1850 (n° 167).

Donoso Cortès, marquis de Valdegamas, avait, dans un discours à l'ouverture des Cortès, fait le procès du socialisme. Il avait montré l'Europe, et la Russie même, infectées par ce fléau, menaçant le monde d'une ruine prochaine. Il concluait qu'il fallait le détruire par les armes, et l'empêcher de renaître par une restauration du catholicisme. Ce discours, dithyrambiquement loué par *Le Constitutionnel*, avait été répandu en France à des milliers d'exemplaires par le comité royaliste de la rue de Poitiers. Dans une note de l'édition russe de 1855 de *De l'autre rive* (1), Herzen nous apprend que la rédaction de *La Voix du Peuple* lui proposa d'écrire la réponse. Il accepta sur le champ. Le discours de Donoso Cortès lui fournissait une admirable occasion de proclamer sa foi dans la dissolution inéluctable du monde romano-germain, puisque les adversaires même du socialisme s'accordaient avec lui sur ce point, et de montrer l'alliance du catholicisme et de toutes les forces de la réaction pour étouffer l'évangile nouveau des masses opprimées. Comme *Le Constitutionnel* avait accompagné ses louanges d'une histoire de Julien l'Apostat, ce malencontreux souvenir du César impuissant contre le christianisme ramenait dans l'esprit de Herzen cette comparaison entre les origines du christianisme et celles du socialisme, qui depuis l'Université tenait aux fibres même de sa pensée. La défaite de Julien prédisait celle des persécuteurs du Nouveau Christianisme. « A quoi ont abouti toutes ces horreurs, s'écriait Herzen à la fin de sa

(1) Éd. Lemke, t. V, p. 499.

réponse, tout ce sang versé, tous ces égorgements, toutes ces persécutions ? A ce cri de désespoir que vous connaissez, du plus intelligent des réactionnaires, Julien l'Apostat : « Tu as vaincu, Galiléen ! »

L'article, passionné, ardent, fut loué par Proudhon (1). Celui-ci ne trouvait pas mauvais sans doute que les Français entendissent de la bouche d'un étranger la condamnation, qu'en passant Herzen portait contre eux : « Figurez-vous le chaos qui obscurcit la pensée contemporaine. Préjugés du monde romain, préjugés du Moyen Age, préjugés de l'Évangile, des Encyclopédistes, le Catholicisme et l'économie politique, Voltaire et Loyola, l'idéalisme dans les théories, le matérialisme dans la vie, une moralité abstraite de rhétorique, et une conduite qui n'a rien de commun avec elle... Cette confusion n'existe nulle part à un tel degré qu'en France. Les Français sont en général privés d'éducation philosophique... » Dans une note Herzen ajoutait : « Je ne connais qu'un seul écrivain français qui s'est émancipé des influences traditionnelles, qui a le courage d'une conséquence logique à toute épreuve et qui ne recule devant aucune conséquence s'imposant comme déduction, c'est Proudhon ! »

En rendant ainsi hommage à Proudhon, Herzen trouvait un excellent moyen d'exprimer à la fois son jugement défavorable contre la France et de faire entendre son prêche nihiliste. Son succès fut considérable. *La Patrie* demanda au Procureur de la République s'il ne poursuivrait pas un article où le soldat était mis sur le même plan que le bourreau. C'était la meilleure des réclames. Dès le lendemain de l'apparition de l'article sur Donoso Cortès, tous les exemplaires de *La Voix du Peuple* étaient épuisés jusqu'au dernier. Par là Herzen contribua grandement au succès du journal, mais contribua aussi à soulever contre lui les colères du pouvoir. La lettre à Mazzini fut

(1) Éd. Lemke, t. V, p. 499.

le dernier article publié par lui. Peu après, le 14 mai, *La Voix du Peuple* était interdite par le gouvernement, alors que Proudhon attendait à Doullens, où on l'avait transféré pour son article du 19 avril 1850, sa nouvelle comparution devant les assises de la Seine.

Ainsi s'achevait cette collaboration grâce à laquelle Herzen et Proudhon, tout en gardant leur indépendance personnelle, s'étaient mutuellement aidés. Herzen, secondé par Charles Edmond, avait fait de *La Voix du Peuple* ce que désirait Proudhon : une tribune européenne du haut de laquelle leur critique commune contre l'idée d'autorité et contre la démocratie politique avait retenti jusqu'aux frontières de l'Empire russe. Proudhon avait donné à Herzen la possibilité de répandre ses idées sur l'avenir du socialisme, et d'appeler l'attention de l'Europe sur la nature de l'autocratie de Pétersbourg, sur les menaces révolutionnaires agitant sourdement l'édifice tsariste, et avant tout sur les institutions agraires de la Russie. Herzen avait eu raison de penser, en recevant les premières propositions de Charles Edmond, qu'une participation à un journal dirigé par Proudhon valait bien le sacrifice de 24.000 francs. Il n'avait pas perdu entièrement son argent. Il avait acquis aux côtés de Proudhon une notoriété européenne qui sera utile au succès du premier de ses livres : *De l'autre rive*. Il avait gagné une expérience du journalisme qu'il mettra à profit lorsqu'il éditera quelques années plus tard le *Kolokol*. Il avait par surcroît perdu ses préventions contre la personne de Proudhon. Une amitié vive était née entre eux dont nous allons voir les effets dans les années qui suivront.

CHAPITRE V.

LES RELATIONS DE PROUDHON ET DE HERZEN DEPUIS
LA SUSPENSION DE « LA VOIX DU PEUPLE » JUSQU'À
L'INSTALLATION DÉFINITIVE DE HERZEN À LONDRES,
EN SEPTEMBRE 1852. — L'AMITIÉ DANS LE MALHEUR.

Herzen, invité à quitter la France le 24 avril 1850, avait obtenu un délai pour achever de régler ses affaires. Le 22 juin il se mit en route pour gagner Nice. Avant son départ, il alla rendre une dernière visite à Proudhon : « La dernière fois que je le vis, ce fut à Sainte-Pélagie (1), écrit-il dans *Byloe i Dumy* ; on m'expulsait de France. Nous nous séparâmes dans le deuil. Nous n'avions pas l'ombre d'une espérance proche. Proudhon, concentré, se taisait. L'amertume bouillonnait en moi. Mille pensées se pressaient dans nos têtes, mais nous n'avions aucune envie de les dire » (2). Herzen ne revit Proudhon qu'au début d'octobre 1859, pendant un court séjour à Bruxelles, où Proudhon vivait en exil (3).

(1) Herzen se trompe. Proudhon avait été ramené de Doullens le 27 mai 1850 à la Conciergerie, où il resta jusqu'en septembre 1851, avant d'être transféré de nouveau à Sainte-Pélagie.

(2) Éd. Lemke, t. XIII, p. 457.

(3) « Depuis cette époque (juin 1850), écrit Herzen dans *Byloe i Dumy* en 1859, je ne le revis plus. En 1851, lorsque par la grâce de Léon Fauché je vins à Paris pour quelques jours, il avait été envoyé dans quelque prison centrale. Une année après, j'étais de passage à Paris en secret.

L'amitié nouée entre eux en 1850 n'en reste pas moins vive malgré leur éloignement. La communauté des idées s'est enrichie d'une communauté de cœur. Les malheurs qui assaillent Herzen, la mort de sa mère et de son fils Kolja, qui avaient péri en mer au large des îles d'Hyères dans la nuit du 15 au 16 novembre 1851, le drame de sa vie domestique, la mort de sa femme le 2 mai 1852, touchent vivement Proudhon, et donnent à ses lettres un particulier caractère d'intimité. Une tendre délicatesse pénètre la rudesse affectueuse de ses consolations d'homme, qui, toujours, a demandé au travail et à l'action l'oubli de ses misères personnelles. Nous allons écouter les confidences de deux âmes échangeant leurs mutuelles douleurs, de deux esprits qui s'efforcent de trouver des raisons d'espérer ou de moins désespérer.

Pendant près d'une année après leurs adieux de juin 1850, Herzen et Proudhon restent sans s'écrire. La première lettre de Herzen à Proudhon est du 23 mars 1851. Ils poursuivent leur chemin chacun de leur côté. Proudhon ne s'abandonne pas longtemps au découragement. Il met sur pied un nouveau journal, *Le Peuple*, dans lequel, du 15 juin au 15 octobre 1850, il continue sa défense de la Constitution contre les usurpations du Prince Président. *Le Peuple* disparu à son tour, il ne perd pas l'espoir de le ressusciter. Ce farouche travailleur est incapable de rester en repos. Il forme le projet d'une *Histoire de la démocratie moderne*. Dans cette vie de fièvre, le souvenir de l'exilé de Nice s'estompe, mais ne s'affaiblit pas. Proudhon compte toujours Herzen parmi ses fidèles : il songera tout de suite à lui pour l'aider à écrire cette *Histoire de la démocratie*.

Proudhon se soignait alors à Besançon » (éd. Lemke, t. XIII, p. 458). Herzen obtint, en mai 1851, du ministre de l'Intérieur l'autorisation de venir pour ses affaires à Paris, où il séjourna du 8 au 25 juin 1851. Proudhon était toujours à la Conciergerie. Herzen traversa Paris en gagnant Londres, en août 1852. Proudhon se reposait alors à Burgilleles-Marnay.

Pendant ce temps, à Nice, Herzen continue ses méditations désenchantées sur l'Europe. Il a quitté Paris dans l'état d'esprit où il était le jour où, recevant l'ordre d'expulsion, le 24 avril 1850, il écrivait à Johann Jacobi, réfugié prussien : « Je suis rompu, fatigué, dégoûté. On peut beaucoup travailler, mais il faut avoir devant soi un but, une espérance, il faut avoir une foi quelconque » (1). Il a trouvé cette foi en se persuadant de la mission socialiste de la Russie. Il travaille à l'affermir. En septembre 1850 il achève sa longue étude *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*, destinée à la revue allemande de Kolaček. Il nous l'apprend dans sa lettre du 13 septembre 1850 à Giuseppe Mazzini (2). Cette même lettre nous montre combien, à mesure qu'il se rapproche de la Russie, il se détourne de l'Europe. Mazzini lui avait demandé de faire partie d'un comité directeur qui unifierait l'action des émigrés de tous pays. Il refuse : « Ce n'est pas une organisation, c'est la confusion. Ni vous, ni l'histoire n'ont plus besoin d'eux. Tout ce qu'on peut faire pour eux c'est de les amnistier... Ce que je demande, ce que je prêche, c'est la rupture complète avec les révolutionnaires incomplets ; ils sentent la réaction à deux cents pas... Depuis l'âge de 13 ans jusqu'à 38, j'ai été au service d'une seule idée : guerre à toute autorité, à tout esclavage, au nom de l'indépendance absolue de l'individu. Je continuerai cette petite guerre de partisan, en véritable cosaque, *auf eigene Faust* comme disent les Allemands, attaché à la grande armée révolutionnaire, mais sans me mettre dans les cadres réguliers, jusqu'à ce qu'elle soit complètement réorganisée, c'est-à-dire révolutionnaire ». Herzen reste comme Proudhon dans son isolement hautain, préoccupé seulement du rôle de la Russie dans le déclin définitif de l'Europe.

Il est en outre affreusement angoissé par les traverses de son

(1) Éd. Lemke, t. VI, p. 134.

(2) *Ibid.*, t. VI, p. 141.

bonheur personnel. Dès 1849, il s'était aperçu que l'amitié de Herwegh pour sa femme prenait le caractère d'une amoureuse passion. Le soupçon lui vint que la sympathie de Natalie pour Herwegh pouvait être déjà un amour qui s'ignorait. Le 9 janvier 1850, il la pria de sonder son cœur, en lui offrant de partir aussitôt en Amérique avec son fils aîné Alexandre, afin de lui laisser sa liberté, si leur union lui paraissait présenter quelque fêlure. Natalie mit tout son effort à le détromper. Mais le doute était dans son âme. Herwegh se montrait chaque jour plus passionné, et la sympathie de Natalie pour lui demeurait aussi vive. Herzen crut jouer le rôle de Kruciferskij entre Ljubonka et Beltov dans son roman *A qui la faute ?* Herwegh harcelait le ménage de ses visites et de ses soupirs. Il vint le retrouver à Nice, le 22 août 1850, prenant de plus en plus la figure d'un Werther. Herzen sentit sa colère grandir. Il eut en janvier 1851 une scène violente avec Natalie à propos d'une aquarelle qu'elle désirait offrir à Herwegh pour le nouvel an. Herzen rompit avec Herwegh qui se retira à Gênes, accablant toujours de ses lettres Natalie ou Herzen lui-même. Quelque chose s'était brisé dans la vie intime du ménage.

Herzen conservait jalousement le secret de l'effondrement de son bonheur, chaque jour émiétté. Cet effort et son chagrin l'enfermaient encore davantage en lui-même. C'est sans doute cette raison qui l'éloigne de ses amis et lui fait négliger Proudhon. Mais en mars 1851 une occasion l'oblige à sortir de son silence. Marie, la fille de Charles Edmond, en nourrice chez des amis à Nanterre, était malade. Herzen désirait l'avoir auprès de lui, comme son père, réfugié aussi à Nice. Proudhon s'entremet pour qu'on la lui envoyât. Herzen le remercia par la lettre suivante, du 23 mars 1851 : « Il y a bien longtemps que je désire me rappeler à votre souvenir, mais il y a un tel *vacuum horrendum* dans mon âme, je suis tellement malade et, sinon découragé, au moins dégoûté de la vie, que je ne trouvais rien de digne de vous être communiqué. Notre temps appartient

en effet à ces époques écrasantes dont l'histoire ne dit rien, dans lesquelles il ne se passe rien, mais pendant lesquelles l'année se compose de 365 jours et le cœur de l'homme fait ses 60 pulsations par minute. Ce sont les époques des souffrances subjectives, dont le lyrisme s'évapore, sans même pouvoir attendre une mention sèche et honorable dans une chronique. Heureusement la bonne nouvelle sur la petite de notre ami Edmond nous a galvanisés pour quelque temps et j'en veux profiter pour vous serrer la main et vous remercier de notre part pour votre secours amical ! Car ma femme et moi, nous avons aussi nos droits sur la petite Marie... Vous changez bientôt de prison. Dieu veuille que la grande ne vous paraisse pas plus dégoûtante que la petite. Le Piémont est encore le meilleur coin de l'Europe. Peut-être aurons-nous le plaisir de vous voir ici. Je vous salue de tout mon cœur ».

L'affectueux congé que Herzen prend à la fin de sa lettre nous montre la qualité de ses sentiments à l'égard de Proudhon. Celui-ci, ignorant du drame qui détruisait la vie de son ami, ne pouvait attribuer qu'à un pessimisme, inspiré par les événements politiques, la lassitude accablée de Herzen. Nous ne connaissons pas sa réponse. Mais nous le verrons en cette fin de 1851, par l'intermédiaire de Charles Edmond, essayer de ramener Herzen à la confiance, en lui expliquant le sens révolutionnaire de la réaction impérialiste de Louis Napoléon. Peut-être a-t-il commencé dès juin à lui envoyer un réconfort de ce genre.

Cependant Herzen continue à se débattre contre sa torture intime. L'apaisement paraît descendre en lui pendant son voyage de juin 1851 à Paris, où, le 17, il fait chez Bernadtsky la connaissance de Michelet. Mais sur le chemin du retour, à Genève, le 28 juin, une conversation avec son ami Sazonov déchaîne en son âme une tempête nouvelle. Sazonov lui rapporte les bruits que Herwegh répand sur son compte. Natalie ne resterait auprès de son mari que par pitié ; lorsqu'il serait

calmé, elle rejoindrait Herwegh en Suisse. Cette calomnie fut pour Herzen un coup de poignard au cœur. Il n'y crut pas, mais elle soulevait à nouveau les doutes qui le harcelaient. La publicité donnée par Herwegh à son secret était une offense intolérable. Il écrivit à Natalie une lettre violente. Celle-ci accourut à sa rencontre à Turin. Le 9 juillet, au matin, ils se retrouvèrent, meurtris. Tout le passé monta comme un flot à leur cœur. « Ce furent, écrit Herzen, nos secondes fiançailles ». Ils revinrent à Nice jouir d'un bonheur si rudement reconquis.

Herzen se reprend alors au travail. Il écrit sa réponse à Michelet : *Le peuple russe et le socialisme*. Proudhon se rappelle à lui par ses dernières œuvres. Il vient de publier la 3^e édition de ses *Confessions d'un révolutionnaire*, et à la fin de juillet son *Idee générale de la révolution au XIX^e siècle*. Herzen lit ces deux livres aussitôt qu'ils paraissent. Car, dès le 9 août 1851, il les recommande à Čumikov, ce jeune professeur qui lui a écrit une lettre enthousiaste : « Avez-vous lu, lui dit-il, le dernier livre de Proudhon et ses *Confessions*, 3^e édition ? Il faut lui pardonner son ton injurieux contre Rousseau et contre la Révolution de 93 pour les mérites énormes de ses dernières études. C'est en partie l'irritation causée par la prison, en partie le côté sombre de cet énorme talent. Combien a-t-il laissé loin derrière lui tous les Français ! » (1) Ce jugement de Herzen est intéressant à relever. Il partage l'aversion de Proudhon pour les Jacobins de 48 qui se réclament de Rousseau et du Comité de Salut Public de Robespierre ; ce sont gens du passé ; leur conception s'arrête à l'État autoritaire, d'essence monarchique ; ils n'ont pas compris la marche de l'idée révolutionnaire ; ils ont été la cause des massacres de juin. Mais Rousseau et la république de 93 ont été nécessaires à leur heure pour détruire le monde féodal. Herzen ne méconnaît pas ces services. Proudhon, lui, paraît les oublier, en englobant dans

(1) Éd. Lemke, t. VI, p. 431.

sa colère les hommes de la première république et leurs épigones de 1848.

Pendant que Herzen s'applique ainsi à l'étude des nouvelles œuvres de Proudhon, celui-ci de son côté lit la brochure dont Herzen a préparé l'édition en français pendant son voyage à Paris : *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*. Il la juge un « excellent travail » dans sa lettre du 28 août 1851 à Charles Edmond (1). Il prie celui-ci de revenir à Paris et, « s'il est possible, de ramener leur ami Herzen ». Comme il est sur le point, lui dit-il, de passer un marché avec un éditeur parisien pour quatre volumes in-8 d'une *Histoire générale de la démocratie moderne*, il a besoin de retrouver au complet autour de lui tous ses collaborateurs de *La Voix du Peuple*. Il regarde toujours Herzen comme un des meilleurs parmi ceux-ci. Il est très frappé en novembre par sa réponse à Michelet : *Le peuple russe et le socialisme* parue dans l'*Avènement du Peuple*, du 19 novembre 1851. « Bonjour à M. Herzen, écrit-il à Charles Edmond le 25 novembre 1851. J'ai lu sa réponse à Michelet. C'est très bien. C'est mieux, c'est plus net, plus catégorique que tout ce qu'il avait fait jusqu'à présent. Nous autres Français, nous n'aimons que des choses précises et articulées. Il faut qu'on nous mette les points sur les *i* ; notre méthode de raisonner est, au rebours des Allemands, de procéder non par catégories, mais par faits. On connaît presque le peuple slave, on le sent, on le devine, après avoir lu ces quelques pages ».

Au moment où commençait leur collaboration à *La Voix du Peuple*, nous avons entendu Proudhon mettre Herzen en garde contre la « verve barbare » à laquelle l'avait habitué la philosophie allemande. Nous l'entendons ici préciser davantage l'influence qu'il attribue à cette philosophie sur l'esprit de son ami. Elle lui a façonné une manière abstraite de raisonner

(1) *Correspondance*, t. III, p. 89.

procédant par catégories logiques où les faits semblent s'évanouir derrière des concepts trop généraux. Herzen lui paraît taillé sur le même modèle que Karl Grün, Feuerbach, Arnold Ruge, Bakunin et autres nourrissons des universités allemandes. Proudhon déteste leur dialectique dépouillée de faits. Il refuse la préface écrite par Karl Grün pour les *Contradictions économiques*. « Je ne trouve pas, mande-t-il à ses éditeurs, les frères Garnier, qu'elle mérite la dépense du papier. C'est une dissertation de métaphysique allemande, excellente pour des Allemands, mais à peu près inintelligible pour des Français. Or je suis assez germanisé comme cela » (1). Il a trouvé de même Herzen trop germanisé jusqu'ici. De là sa surprise et son extrême plaisir en rencontrant dans la réponse à Michelet une manière plus concrète, un style plus nourri de faits qui donnent chair et vie au peuple russe.

Ce travail a donc fait sur lui une excellente impression. Aussi n'est-il pas douteux qu'il a été la source principale de ses idées sur le monde slave. Proudhon l'a jugé, avec Herzen, anarchiste par tempérament, fédéraliste par habitude, préparé par une histoire séculaire à un socialisme latent. Si le peuple russe possède ces qualités au plus haut degré parmi les Slaves, s'il est par ses institutions agraires et ses artels tout prêt à réaliser la révolution sociale, pourquoi ne pas le préférer à la Pologne aristocratique et catholique, pourquoi ne pas juger meilleur pour le paysan polonais de rester uni à son frère russe dans l'attente patiente de l'avenir, plutôt que de prendre les armes contre lui au profit d'une minorité qui lui imposera un gouvernement autoritaire et chauvin, hostile à tout fédéralisme slave ? Peut-être cette étude de Herzen a-t-elle déposé dans l'esprit de Proudhon une partie des raisons qui expliqueront plus tard son attitude dans la question polonaise.

Le jugement qu'il porte sur la *Réponse à Michelet* aurait,

(1) *Correspondance*, t. III, p. 27.

en d'autres temps, été infiniment sensible à Herzen. Mais il parvient à Charles Edmond au lendemain de l'affreux malheur qui a frappé Herzen et ses intimes. Dans la nuit du 15 au 16 novembre 1851, sa mère, son fils et le précepteur de celui-ci ont sombré avec le bateau les ramenant de Marseille à Nice. Nous connaissons l'état d'âme de Herzen par sa lettre du 30 novembre à Michelet : « Maintenant je reviens à la vie avec un fond de douleur sans bornes et une colère impuissante. Ce qui blesse le plus dans ces sinistres, c'est qu'il n'y a pas même de lutte possible ; on n'a pas la consolation de haïr son ennemi, de maudire, d'injurier son bourreau. Le monde physique, c'est un chaos à demi organisé, un désordre consolidé, un tâtonnement aveugle, ivre, stupide et inintelligent » (1). Proudhon n'apprend le deuil de Herzen que le 27 novembre 1851 et aussitôt il lui adresse une de ses lettres les plus émouvantes.

Il l'assure d'abord de son affection, de sa vive sympathie, de son affection inaltérable et de celle de tous leurs amis communs. Aussitôt une malédiction s'élève en son esprit contre l'impitoyable destin qui harcèle les hommes de pensée, les conduit de malheur en malheur, comme à la chaîne, vers la prison, vers l'exil, et les pourchasse encore jusque dans l'ultime retraite de leur cœur pour le briser. Il unit sa propre douleur à celle de Herzen, en songeant à son frère, jeune soldat qu'un capitaine voleur a poussé, il y a une vingtaine d'années, au suicide, à son père et à sa mère, morts avant l'heure, exténués par la vie, tués par les impôts et les poursuites judiciaires, par tout ce qu'on appelle le pouvoir. Il a eu lui aussi son héritage de misères « qui est entré dans son compte » lorsqu'il a commencé le combat révolutionnaire. « Le malheur qui vient de vous frapper fait revivre mes ressentiments, en ce moment, plus cuisants que jamais, et, pitoyable et inutile consolation, vous pouvez croire que ce nouveau grief ne sera pas oublié dans le

(1) Éd. Lemke, t. VI, p. 530.

répertoire de mes douleurs ». Le remède à tant de revers est de s'unir afin de faire grandir la révolte dans la jeune génération pour laquelle nous ne pouvons rien faire par l'amour ». Puis ce flot mêlé de souvenirs poignants et de colères s'apaise. Proudhon s'attendrit à l'idée de l'enfant mort en mer qui lui rappelle sa chère Catherine, et il écrit cette belle méditation sur l'amour paternel : « Je suis père comme vous, cher Herzen, je vais l'être bientôt pour la seconde fois. C'est ma femme elle-même qui allaite de son lait et élève sous mes yeux son enfant. Je sais ce qu'est cette paternité de tous les instants, paternité qui semble se multiplier elle-même par une émission continuelle du cœur. J'éprouve déjà après deux ans combien fortes sont ces chaînes qui nous rivent tout entiers, comme des esclaves, à ces petits êtres qui semblent résumer en eux le principe, la fin, la raison de toute notre existence. Vous pouvez juger si j'ai été sensible à votre épouvantable malheur ».

A la pensée d'une telle infortune il est soudain pénétré d'un remords infiniment délicat : « J'écrivais, il y a deux jours, à notre ami Charles Edmond et le priais de vous porter mes compliments. Je ne savais rien encore et me livrais en lui parlant de lui, de vous, à mon ironie habituelle. Aujourd'hui la douleur m'écrase : j'ai tant de larmes, tant de gouttes de sang à redemander à la tyrannie, que je désespère moi vivant, de faire apurer ce compte ». Proudhon a peur d'avoir blessé Herzen, et cela au moment où il porte aussi le deuil de Bakounin dont on a annoncé faussement la mort dans les geôles russes. Il ne voudrait pas être méconnu. Et une protestation ardente d'affection accompagne son excuse : « Oui, Herzen, Bakounin, Edmond, je vous aime ; vous êtes là sous ce sein qui pour tant d'autres semble être de marbre. C'est chez les Russes, les Cosaques, pardon ! que je retrouve l'âme, la résolution, l'énergie révolutionnaire. Nous, Français, ne sommes plus que des bavards et des tapageurs, lâches sous la force, impla-

cables demain, peut-être, quand nous serons redevenus maîtres de nous-mêmes et de nos ennemis ! »

Comme dernier réconfort, il lui montre les colères du peuple grandissant à travers le pays et menaçant le vieil édifice social. « Chers amis ! Hâtez-vous de pleurer vos malheurs domestiques car bientôt, si un effort suprême de la raison pacificatrice ne vous rend le calme, vous verrez des choses qui vous rendront le cœur de pierre pour toutes vos misères » (1).

(1) Ce passage était le seul authentique que nous possédions jusqu'ici de cette lettre de Proudhon, car il avait été reproduit, en français, dans la réponse de Herzen du 26 décembre 1851. Le reste de la lettre ne nous était connu que par la traduction russe donnée par Herzen dans le V^e fascicule de *L'Étoile polaire*. Éd. Lemke, t. VI, pp. 536-538). M^{lle} Natalie Herzen et M. Rodičev ont retrouvé à Lausanne le texte même de Proudhon. Le voici en son entier :

Sainte-Pélagie, 27 novembre 1851,

Cher et malheureux citoyen Herzen !

Nous avons appris ici, avec une désolation profonde, l'affreuse catastrophe qui vient de vous frapper encore dans l'exil et je suis chargé par tous nos amis de vous exprimer à cette occasion tous nos sentiments de vive sympathie, d'inaltérable affection.

Ce n'est donc pas assez de souffrir dans nos intelligences de penseurs, dans nos consciences d'hommes et de citoyens : il faut que le malheur nous poursuive dans nos amours de fils et de pères. Toutes les misères s'enchaînent dans cette vie, comme toutes les bonnes fortunes. Et quand on y regarde de près on finit par reconnaître que l'oppression, qui engendre la captivité et l'exil, amène aussi les ruines, les famines et les pestes. J'ai perdu, il y a 20 ans, un frère, jeune soldat, par la tyrannie d'un capitaine concussionnaire, qui voulait le forcer à devenir son complice dans ses pilleries et par ses vexations le poussa au suicide. J'ai perdu avant le temps mon père et ma mère, épuisés de force et de vie, après une carrière pleine d'amertumes, par suite des vexations des agents de la régie, de l'administration, de la justice, de tout ce qu'on appelle autorité. Quelle différence, je vous prie, entre le paysan russe qui voit son fils enlevé par la conscription, son travail décimé par le fisc, etc., etc., et qui succombe dans la douleur, et vous qui, soumis aux accidents d'une vie errante, perdez dans les flots une mère, un fils ?

Nous sommes tous au même degré comptables de la tyrannie. Né d'une famille de laboureurs, je compte, depuis un siècle, tant du côté paternel, que du côté maternel, je ne sais combien de membres de ma

Dans un post-scriptum Proudhon annonce à Herzen qu'au moment où il allait cacheter sa lettre Michelet est venu lui rendre visite : « Il connaissait déjà votre malheur, et nous avons gémé ensemble sur le sort de votre martyr. Nous avons parlé encore ensemble de la Russie, de la Pologne, des Jésuites, de la Révolution, etc., et de votre travail enfin. Tous les gens de cœur s'entendent d'un bout de l'Europe à l'autre : méfions-nous seulement des conciliabules et des faux prophètes ! »

famille ruinés, persécutés, tués, désolés par toutes ces servitudes anciennes et nouvelles. Croyez-vous que ces sourds ressentiments ne soient pour rien dans le combat que j'ai entrepris ? Ah ! le malheur qui vient de vous frapper les fait revivre en ce moment plus cuisants que jamais et, triste et inutile satisfaction !, vous pouvez croire que ce nouveau grief ne sera pas oublié dans le répertoire de mes douleurs.

Unissons-nous pour supporter nos maux, comme pour combattre nos ennemis ! Unissons-nous surtout pour multiplier sur la terre, par la parole, cette génération révoltée, à laquelle nous ne pouvons contribuer, par l'amour et la famille, que pour une si faible part !

Je suis père comme vous, cher Herzen, je vais l'être bientôt pour la seconde fois. C'est ma femme, elle-même, qui allaite de son lait et élève sous mes yeux ses enfants. Je sais ce qu'est cette paternité de tous les instants, paternité qui semble se multiplier elle-même par une émission continuelle du cœur. J'éprouve déjà après deux ans, combien fortes sont ces chaînes qui nous rivent tout entiers, comme des esclaves, à ces petits êtres, qui semblent résumer en eux le principe, la fin, la raison de toute notre existence. Vous pouvez juger si j'ai été sensible à votre épouvantable malheur. Je venais à peine de pleurer notre ami Bakounine, lentement assassiné dans le Schlussembourg, quand la nouvelle de la perte du bateau *La Ville de Grasse*, où vous aviez tant de personnes chères, est venue m'arracher des sanglots. Combien donc avons-nous encore à endurer ?

J'écrivais, il y a deux jours, à notre ami Charles Edmond et le priais de vous porter mes compliments. Je ne savais rien encore et me livrais, en lui parlant de lui, de vous, à mon ironie habituelle. Aujourd'hui la douleur m'écrase : j'ai tant de larmes, tant de gouttes de sang à redemander à la tyrannie, que je désespère, moi vivant, de faire apurer le compte. Je ne peux plus que dire avec le psalmiste : *Beatus qui retribuet tibi retributionem tuam, quam retribuisti nobis !*

Herzen, Bakounine, Edmond, je vous aime ! Vous êtes là, sous ce sein qui pour tant d'autres semble être de marbre ! C'est chez les Russes, les Cosaques, pardon !, que je retrouve l'âme, la résolution, l'énergie

Telle est cette lettre, jetée par Proudhon sur le papier, le 27 novembre 1851, au gré de tous les sentiments tumultueux que fait naître en lui la nouvelle du malheur de Herzen : colère contre le sort impitoyable, contre les forces d'oppression jetant les meilleurs dans l'exil, dans les prisons qui tuent, retour poignant sur lui-même et sur la destinée des siens, pitié ardente pour le père en deuil, élans d'affection, appel à la raison pacificatrice, appel aussi à la lutte vengeresse. Proudhon abandonne le ton de froide réserve, qu'il avait toujours montré à l'égard de Herzen, et son « éternelle ironie ». C'est l'homme lui-même qui se découvre, offrant en consolation à l'ami son cœur et sa propre misère, étalant son âme frissonnante où les sursauts de tendresse succèdent aux âpres accès de révolte.

révolutionnaires. Nous ne sommes plus, nous, Français, que des bavards et des tapageurs, lâches sous la force, implacables demain, peut-être, quand nous serons redevenus maîtres de nous-mêmes et de nos ennemis !

Dites, je vous prie, à Charles Edmond, que ni Girardin ni Michel de Bourges n'ont voulu se charger auprès du ministre Thorigny de solliciter son retour. Il n'y a pas de chances encore cette fois : tout se détraque, tout croule, tout tremble et se prépare à la guerre. Le flot est monté si haut déjà qu'il envahit les dernières retraites de la réaction. Les vengeances commencent dans les campagnes et débordent la répression. C'est un ennemi invincible qui met le feu aux granges, coupe les arbres, détruit le gibier, fait entendre des menaces horribles contre les riches et, déjà sous la baïonnette du fantassin et le sabre du dragon, fait savoir à ces hommes d'ordre les plus cruelles représailles. Chers amis, hâtez-vous de pleurer vos malheurs domestiques, car bientôt, si un effort suprême de raison pacificatrice ne vous rend le calme, vous verrez des choses qui vous rendront le cœur de pierre pour toutes vos misères. Je vous serre la main.

P. S. Au moment où j'allais fermer la lettre, j'ai reçu la visite de Michelet, l'historien. Il connaissait votre malheur et nous avons gémé ensemble sur le sort de votre martyr.

Nous avons parlé encore de la Russie, de la Pologne, des Jésuites, de la Révolution, etc., et de votre travail enfin. Tous les gens de cœur s'entendent d'un bout de l'Europe à l'autre : méfions-nous seulement des conciliabules et des faux prophètes.

Depuis quelque temps il en est deux surtout dont je m'éloigne de plus en plus et que je regarde comme deux fléaux. Ce ne sont ni des Français ni des Polonais, ni des Allemands, ni des Russes.

Les événements du 2 décembre, qui le « laissèrent pendant huit jours comme un condamné à mort », ne font pas oublier à Proudhon l'ami qui pleure à Nice en compagnie de Charles Edmond. Dans l'effondrement des derniers débris de la République, il sent le besoin de se rapprocher de tous les siens : « Je viens vous serrer la main à vous, à Herzen, écrit-il à Charles Edmond le 19 décembre 1851, resserrer encore s'il est possible les liens de notre communauté spirituelle, et me consoler, à cette époque de malheur des accidents trop prévus de la politique... Je ne crois qu'à l'étude et à l'amitié. Je vous embrasse ainsi que notre excellent et malheureux ami Herzen » (1).

Cette nouvelle marque d'affection semble tirer Herzen de son silence. Il commence à sortir avec lenteur de son accablement et à trouver la force de répondre aux chaleureuses sympathies qui l'ont entouré. Le 26 décembre 1851, il écrit à Proudhon : « Je vous remercie beaucoup pour votre excellente lettre du 27 novembre : elle m'a fait grand bien. Votre sympathie m'est chère, elle m'a rendu mes souffrances moins accablantes, plus humaines ». Ce remerciement si ému nous donne la mesure de la reconnaissance de Herzen. Il voudrait d'ailleurs la manifester à Proudhon par des actes, et à la fin de sa lettre il se met à son entier service. Les liens qui l'unissent à lui sont désormais ceux du cœur autant que de l'esprit. Il lui rendit à son tour, avec ses sentiments affectueux, l'admiration qu'il a toujours portée à « son œuvre immense ». Il le tient pour le prophète des temps nouveaux, dont les sinistres prédictions se sont accomplies. La même catastrophe qui l'a brisé vient d'achever la ruine du passé. Le monde a fait aussi naufrage au 2 décembre. Il est mort sous les coups du césarisme, comme il aurait succombé aux coups du communisme si le Prince Napoléon n'avait pris les devants. La conviction de Herzen

(1) *Correspondance*, t. III, p. 150.

est désormais achevée. Sa lettre, lourde de désespérance, est sa dernière oraison funèbre sur l'Europe. Il ne reste à l'homme libre qu'à se réfugier dans la solitude de sa conscience (1).

(1) Lettre de Herzen à Proudhon, du 26 décembre 1851 :

« Je vous remercie beaucoup pour votre excellente lettre du 27 novembre, elle m'a fait grand bien. Votre sympathie m'est chère, elle m'a rendu mes souffrances moins accablantes, plus humaines. Vous me dites : « Hâtez-vous de pleurer vos malheurs domestiques, car bientôt, si un effort suprême de raison pacificatrice ne vous rend le calme, vous verrez des choses qui vous rendront le cœur de pierre pour toutes vos misères ».

Ces paroles prophétiques se sont terriblement accomplies. Et la raison pacificatrice n'a pas fait de grands efforts. Je n'ai plus de larmes. Il me semble parfois que la catastrophe terrible qui m'a enlevé ma mère, mon enfant et un de mes amis est déjà très éloignée. Un monde entier a eu le temps de faire naufrage depuis ce sinistre. Triste sort de passer immédiatement de l'enterrement de ses proches à l'enterrement général, sans donner un peu de repos au cœur brisé.

La perte de ce monde a été prévue, mais le malheur frappe toujours comme quelque chose d'inattendu. Les déductions dialectiques ne consolent pas. Il y a plus de deux ans que vous avez dit : « Ce n'est pas Catilina qui est à nos portes, c'est la mort ! » Elle frappait alors, maintenant elle a ouvert les portes. Le règne de la révolution bourgeoise est passé, le règne du libéralisme frondeur, du républicanisme de rhétorique, des mots, des abstractions est terminé. La bourgeoisie a vendu la liberté, l'honneur, tout, pour garder son argent et ses monopoles : eh bien, il est juste que pour cette simonie elle soit punie par un esclavage sans bornes. On craignait l'excès de la liberté. On aura l'excès du despotisme. On craignait la barbarie d'en haut. On ne voulait rien céder au peuple. Eh bien, le peuple reste tranquille quand on fusille les républicains au nom de l'ordre. Y eut-il jamais au monde une idée plus pauvre, plus maigre que l'idée de l'ordre ? L'ordre et l'avarice au lieu du trône et de l'église. Mais le principe de la monarchie catholique était mille fois plus poétique, plus social. La manie de l'ordre et de l'accapariement, c'est la peste qui emporte ce monde ; il termine d'une manière ignoble, mais enfin cela le tuera aussi, comme le communisme l'aurait fait, et ses destinées s'accompliront. Mais il faut laisser aux morts enterrer les vivants.

Comme nous serons heureux de vous savoir hors de Paris et de la France. Paris est Jérusalem après Jésus ; gloire à son passé, mais c'est un passé. Il ne reste maintenant qu'un seul échantillon de la civilisation, c'est l'Angleterre. L'individu ne peut être libre que là. Hors de l'Angleterre, il n'y a que la Russie. La Russie jeune de Pétersbourg et la

Mais Proudhon ne saurait accepter cette sombre résignation. Aussi va-t-il se mettre contre elle en bataille par l'intermédiaire de Charles Edmond qui, toujours auprès de Herzen à Nice, partage son pessimisme. Il a rapidement surmonté la crise dans laquelle l'avait jeté le 2 décembre. Dès le 1^{er} janvier, il renie auprès des deux amis sa lettre du 19 décembre 1851, où, « crachant sur les dieux et sur les hommes », il disait ne croire désormais qu'à « l'étude et à l'amitié ». « Bonjour et bon an, ami Edmond, et vous excellent Herzen. Je vous vois tous d'ici en l'état où j'étais il y a quinze jours, quand je vous écrivais ma dernière. Je me reprocherais de vous laisser une seconde de plus dans ce désespoir honteux pour nos courages et pour nos philosophies. Le mal, la lâcheté, l'égoïsme, la sottise ont été grands sans doute, mais rien n'est encore perdu ». Il s'attache à démontrer à Charles Edmond la vérité de la doctrine nouvelle qu'il s'est formée. Deux voies s'ouvrent devant Louis Bonaparte : ou il exploitera et comprimera les masses en préparant une explosion nouvelle, ou il s'appuiera sur

vieille Russie en France. Entre les deux, comme un chiffon entre deux diamants, l'Allemagne lymphatique, transcendente et passive. Nous pouvons entrevoir le fil rouge du progrès à travers la barbarie qui a englouti le continent, mais il est impossible de traîner, sans y être forcés, une existence humaine au milieu de ce luxe de bassesse, au milieu de cette débauche d'arbitraire.

Votre œuvre a été immense. Vous avez tout fait pour montrer à la France le danger qui s'approchait. Vous avez indiqué les moyens de salut, les transitions. Le monde entier, depuis Moscou jusqu'à New-York vous, admirait. Eh bien franchement, la France vous a-t-elle compris ? Lorsque vous parliez de paix, elle comprenait guerre, lorsque vous parliez en pacificateur, elle prenait vos paroles pour un cri de haine. Maintenant, trop tard : la catastrophe est arrivée, les cosaques de Vincennes, les prêtres de l'ordre ont le dessus. Détournons-nous du spectacle affligeant d'un monde en démence et sachons nous émanciper, nous sauver si nous n'avons pu sauver le monde.

Je vous serre la main avec beaucoup de sympathie. Comptez sur moi, je serai très heureux de vous prouver par des actes toute l'amitié et le dévouement que je vous porte ». (Éd. Lemke, t. VI, pp. 533-534).

elles et il sera ainsi conduit à diminuer armée et fonctionnaires, à décentraliser et simplifier le gouvernement. Il peut devenir dans cette seconde hypothèse le serviteur de la Révolution (1).

Mais ni Charles Edmond ni Herzen ne sont convaincus qu'on puisse tirer du 2 décembre les gages et les moyens de la révolution sociale. Nous devinons leurs sentiments par la lettre du 10 janvier 1852 de Proudhon à Charles Edmond : « Je vous trouve encore, en lisant votre dernière, dans la situation d'esprit désespérée de l'homme qui s'écrie avec Horace : *Impavidum ferient ruinæ* ! Quant à moi, je n'en suis pas là. Je ne crois point, je vous l'ai dit, à la chute du ciel, parce qu'un monomane, servi par tous les vieux bonnets de la politique, nous tient en ce moment sous sa botte, parce que quelques aventuriers, des Grecs, des ruffians que la maladie du chef ne trompe pas, s'entendent, sous son nom historique et en flattant sa fantaisie, pour pressurer le pays et tirer à leur bénéfice les conséquences d'une si longue et si stupide réaction. Cette atroce comédie ne peut durer » (2).

Herzen et Charles Edmond tiennent le mal pour plus profond. Aussi ont-ils engagé Proudhon à venir en Sardaigne et lui ont-ils offert les moyens matériels nécessaires à son voyage. Mais Proudhon refuse. C'est à Paris qu'il doit demeurer pour écrire les deux ou trois ouvrages auxquels il songe : « Pour peu que je leur donne d'accentuation, d'actualité pratique, je défie tous les despotismes, jésuitismes, catholicismes, de durer 25 ans ». L'un de ces ouvrages meurtriers doit être une *Biographie universelle* en 50 volumes in-8 à 2 colonnes ; elle fournira du travail à plus de vingt personnes parmi lesquelles Proudhon espère bien compter Herzen et Charles Edmond. Il a d'autant plus besoin de leur concours qu'il veut ôter « à ses travaux leur cacaractère exclusivement français et leur en donner

(1) *Correspondance*, t. III, pp. 174-182.

(2) *Correspondance*, t. III, p. 183.

un d'universalité, comme il convient à toute science » (1). Il comprend bien que Herzen et Charles Edmond par leurs origines, leurs relations européennes, leurs connaissances des hommes et des choses de l'étranger, sont seuls, parmi ses amis, capables de faire de cette *Biographie universelle*, ce qu'ils auraient fait de *La Voix du Peuple*, une machine de guerre internationale contre le principe monarchique de l'État. Il ne saurait trouver de collaborateurs mieux pénétrés de ses idées pour l'aider à élever « un monument plus durable que l'Encyclopédie de Diderot ».

Mais Charles Edmond et Herzen ne cèdent pas. On devine ce qu'ils ont pu penser des thèses nouvelles et des propositions de Proudhon par la lettre de celui-ci à Charles Edmond le 24 janvier 1852 : « Je vous gronde de me prendre pour un de ces désespérés à courte vue qui disent à chaque reculade politique : « Tant mieux ! Plus il y aura de mal, plus tôt on en reviendra ! »... Vous répétez sottement les métaphores des rhéteurs, que la France est pourrie, gangrenée, que la vieille société est impuissante, que les générations sont déchues, abâtardies... » (2). Nous reconnaissons là les idées même de Herzen s'écriant dans la XIV^e des *Lettres de France et d'Italie*, le 31 décembre 1851 : « Vive la mort, mes amis ! » Proudhon d'ailleurs ne s'y est pas mépris. Il comprend bien que Charles Edmond est l'écho de leur ami. Aussi le prie-t-il à la fin de sa lettre de conseiller à Herzen plus de modération dans son prêche destructeur d'énergie : « Saluez notre cher Herzen. Tenez-lui compagnie, consolez-le ! Recommandez-lui de ne point se rendre complice de la contre-révolution en prêchant un *Consummatus est* ridicule. Car en vérité, je vous le dis, il n'y a rien de perdu » (3). Mais ces objurgations n'ont aucun

(1) *Correspondance*, t. III, p. 185.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 192.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 199.

effet. La doctrine de Herzen est trop solidement installée dans son esprit pour être ébranlée. De plus, les nouveaux revers qui l'écrasent ne laissent aucun accès auprès de lui à l'optimisme.

Sa femme, accablée par la douleur après le sinistre du 15 novembre, est tombée gravement malade d'une pleurésie, à la fin de décembre. Au début de janvier son état empire : « Je n'ai ni la force d'espérer, ni la force du désespoir », écrit Herzen à Michelet le 3 janvier 1852. Vers le 15 Natalie se sent mieux et revient peu à peu à la santé. Mais son âme reste malade. Herwegh jette à tous les échos ses calomnies et rouvre les blessures à peine fermées en provoquant Herzen en duel. Celui-ci refuse de se mesurer avec un lâche. Par l'intermédiaire d'Orsini il prend conseil de Mazzini qui lui suggère de porter l'affaire devant un tribunal d'honneur. Herzen en appelle à ses amis. Il trouve parmi eux la sympathie la plus chaleureuse. Ernest Haug, entre autres, ancien officier prussien qui combattit à Rome aux côtés de Mazzini, le touche vivement par son ardeur à prendre sa défense. Herzen lui adresse, dans une lettre capitale pour juger de l'attitude de Herwegh, la première confession qu'il ait faite à quiconque de son drame intérieur (1). Mais Natalie ne peut surmonter cette nouvelle infortune. Elle a une rechute qu'aggrave une grossesse. Le 30 avril elle accouche d'un fils, Vladimir. Le 2 mai la mère et l'enfant meurent. C'était le coup de grâce pour Herzen. Deux nouvelles tombes s'ouvraient à ses pieds.

L'amitié empressée de Charles Edmond lui fut précieuse en ces jours sombres. Celui-ci dut annoncer à Proudhon le malheur qui endeuillait une seconde fois leur ami. Et Proudhon dut sentir devant ce tragique destin les mêmes émotions et les mêmes révoltes qu'en novembre 1851, l'avant-veille de sa sortie de prison. Au spectacle des misères de Herzen, Charles Edmond est démonté, il a peur pour la santé de sa fille Marie

(1) Éd. Lemke, t. VI, pp. 24-32.

en nourrice à Nanterre. Proudhon le gourmande d'une façon paternelle et charmante : « Vous êtes un bon et brave cœur, mais une imagination toujours exaltée, toujours délirante et malheureuse. Ce n'est pas comme cela que je vous veux ! » Ce réconfort, doucement grondeur, s'adressait peut-être aussi à Herzen dans la pensée de Proudhon. Il n'est pas possible qu'il n'ait pas connu par Charles Edmond la mort de Natalie, et par conséquent qu'il n'ait pas pris sa large part au deuil de ses amis. Il n'y a jamais de lacunes dans ses affections.

D'autant plus qu'il répond aussitôt au premier appel de Herzen, lorsque celui-ci, en juillet, lui demande d'être juge au tribunal où il veut forcer Herwegh à comparaître. Ce haineux « Werther d'outre-tombe » continue ses infamies au point que Haug va le souffleter à Zurich. Il envoie un second cartel à Herzen qui, exaspéré, demande à ses amis au début de juillet de réunir ce tribunal d'honneur dont Mazzini lui avait donné l'idée. Le 25 juillet 1852, il écrit à Michelet de Lucerne (car il voyage pour échapper aux funèbres visions de Nice) une grande lettre (1), où il lui avoue noblement sa misère, et le prie de l'aider dans la cause sainte de son honneur. « J'imprimerai, lui dit-il, un appel aux frères de la démocratie (2), qu'ils me

(1) Éd. Lemke, t. VI, pp. 101-105.

(2) Herzen a bien écrit cet appel qu'il envoya imprimé à ses amis. Mais il ne le publia nulle part. En voici le texte, conservé dans les archives de la famille Herzen et publié par Lemke, t. VI, pp. 65-66 :

« Je vous prends pour juges.

J'ai refusé un duel.

Un duel avec le sieur Herwegh.

« Pourquoi ?

Je le dirai hautement. La trahison, l'hypocrisie, la lâcheté, l'exploitation sont des crimes. Les crimes doivent être punis ou expiés. Le duel n'est ni une expiation ni un châtement. Le duel est une réparation.

Pour condamner et flétrir des crimes qui par leur hauteur même échappent à la procédure de nos ennemis officiels, je me suis adressé au seul tribunal que je reconnaisse, à un jury de coreligionnaires, attendant de sa justice contre l'infâme, que je lui dénonçai, une sen-

soutiennent dans ma route ou qu'ils m'abandonnent à mon sort par leur silence ». « Dites votre opinion, ne m'épargnez pas, dites-la avec sincérité. J'attendrai avec impatience votre lettre. Proudhon et ses amis partagent ma manière de voir, ainsi qu'ils viennent de m'assurer. » Donc à cette date Herzen a déjà reçu l'approbation de Proudhon. La lettre que celui-ci écrivit est entre les mains de M^{me} Henneguy. Nous avons pu la lire. Elle est pleine de sympathie ardente, d'imprécations contre le voleur de bonheur, qu'il faut clouer au pilori de la justice révolutionnaire. Proudhon est aussitôt aux côtés de Herzen (1).

tence d'autant plus solennelle et d'autant plus terrible qu'elle aurait pour exécutrice la conscience de tous les hommes de bien.

Nos frères de la démocratie européenne répondant spontanément à mon appel, unanimes dans leur réprobation, se sont déclarés prêts à flétrir publiquement un homme qui a forfait à l'honneur.

Les choses en étaient là. Cependant quelques-uns de mes amis, exécuteurs fidèles des volontés dernières d'une sœur respectée, allaient confondre le misérable jusque dans son domicile. Après l'avoir moralement contraint au silence, ils lui lisaient la lettre que lui avait écrite sur son lit de douleur la femme dont il a creusé la tombe.

Cette lettre qu'il avait renvoyée à son auteur, en l'accompagnant d'un commentaire odieux, qu'il disait n'avoir pas voulu lire et qu'il avait ouvert et lu, elle contenait sa suprême condamnation.

Le coupable, frappé de stupeur en écoutant l'arrêt authentique, qui le condamnait sans appel, n'a retrouvé quelque semblant de courage que pour fuir et invoquer à grands cris le secours de la police.

Ernest Haug, alors transporté d'une juste indignation, a puni le lâche en lui imprimant sur le visage le cachet de son mépris.

Le sieur Herwegh n'a protesté contre la flétrissure, dont il garde l'empreinte, qu'en m'envoyant un second cartel.

Cette protestation était facile à prévoir. Quant à moi, loin qu'elle me fasse dévier de ma route, elle m'y maintient plus ferme que jamais. Que le verdict soit donc prononcé, et que pour la première fois justice soit faite sans procureur ni gendarme, au nom de la solidarité des peuples et de l'autonomie des individus !

(1) Herzen reçut de nombreuses lettres d'approbation citées par Lemke, t. VII, pp. 67-94. Cependant, on ne sait pour quelle raison, aucun tribunal ne se constitua. Herzen semble en avoir gardé quelque rancœur d'après sa lettre de Londres à Michelet du 13 octobre 1853 : « J'ai voulu

Il ne désespère pas d'ailleurs de l'amener à sa conception du rôle que Louis Napoléon peut jouer dans la Révolution ni de le fixer auprès de lui à Paris pour continuer le bon combat de *La Voix du Peuple*. Aussi lui envoie-t-il son dernier écrit, *La Révolution sociale démontrée par le coup d'État du 2 décembre*, en lui demandant son avis dans sa lettre du 7 août 1852. Il lui répète que, si l'on va à l'Empire, la Révolution marche tout de même en se servant de tous les mannequins rencontrés. « En fin de compte il restera ce que je vous ai toujours dit : le pêle-mêle des nations, l'abolition des états, la garantie ou mutualité économique, la liberté absolue des individus, un organisme invisible ralliant, animant la fourmilière humaine ». Par conséquent il faut se servir du mannequin poussé sur la scène par le 2 décembre. Son succès est dû au suffrage universel qui ne pouvait mener qu'au despotisme. Il serait donc absurde de vouloir rester en prison ou en exil pour ce suffrage universel, expression fausse d'une prétendue liberté, purement formelle : « D'où je conclus que pour les citoyens condamnés à l'impuissance, soldats tombés sur le champ de bataille et prisonniers de guerre, l'échange de leur destitution forcée contre une abstention volontaire peut être aussi honorable qu'utile ».

Comme il sollicite la liberté de ses amis Pilhes et Duchêne, il ajoutera à ces noms dans sa requête ceux de Herzen et de Charles Edmond. « L'interdiction de la France est inutile à votre gloire et à notre cause. Continuez vos voyages. Mais il faut que vous puissiez venir à Paris, car en fin de compte on n'est libre, on ne pense que là. Je vous serre la main bien affectueusement » (1). Quelques jours après, Proudhon, qui a

porter devant notre tribunal à nous ma propre douleur... Je n'ai réussi qu'à demi. Mes amis m'ont noblement soutenu de leur sympathie, mais ils sont trop faibles encore pour défendre les leurs. La foi dans la possibilité d'une pareille justice a été ma dernière illusion ». Éd. Lemke, t. VII, p. 329.

(1) *Correspondance*, t. IV, pp. 316-317.

appris le désir de Herzen d'aller en Angleterre, prie Darimon, le 19 août, de l'arrêter au passage et de lui montrer la nécessité de venir combattre à leurs côtés (1).

Herzen reste sourd à cette instantane prière. Il ne partage aucune des illusions de Proudhon sur l'utilité révolutionnaire de Louis Bonaparte, le « louche crétin », dans lequel, dès 1848, il devinait le futur assassin de la République et l'émule de Nicolas 1^{er}. Il a horreur de la France policière, militariste et monarchique jusqu'à la moelle : « Elle est devenue, écrit-il de Londres à Arnold Ruge le 20 septembre 1852, une caverne de brigands et un peuple de laquais. Heureux celui qui s'est sauvé avec les siens » (2). L'Angleterre seule lui paraît le dernier refuge où l'homme libre garde encore, au moins pour un temps, la possibilité de penser et d'écrire à sa guise. D'ailleurs il ne croit plus à l'avenir de l'Europe, encore moins à celui de la France. La lutte, à laquelle le convie Proudhon, est désormais vaine : on ne saurait réparer l'édifice croulant d'une civilisation morte. De plus un seul désir l'anime : défendre le souvenir de sa femme contre les infamies d'Herwegh et imprimer une indélébile flétrissure au front de ce traître. Il ne songe pas à autre chose dans les premiers mois de son séjour à Londres, où il a débarqué le 25 août. Le 18 octobre 1852, il demande à son ami Müller-Strübing (3) de présenter à George Sand le mémoire qu'il est en train d'écrire : « L'affaire n'est pas à juger, le tribunal n'est pas à former. L'affaire est jugée, un tribunal formel est impossible, un tribunal moral a prononcé son arrêt. La réprobation générale qui a enveloppé cet homme en est la preuve... Dévoiler cet homme devant ceux que j'estime est

(1) *Correspondance*, t. IV, p. 320.

(2) Éd. Lemke, t. VII, p. 142.

(3) Müller-Strübing (Hermann), archéologue, helléniste et révolutionnaire allemand, réfugié à Londres. Il était très lié avec Herzen (cf. Éd. Lemke, t. V, p. 250, t. VII, p. 145, 150, 219, 313).

pour moi un besoin de cœur, un acte de haute moralité » (1).

Toutes ces raisons expliquent que Herzen n'ait pas entendu les invites de Proudhon. Dans sa longue lettre du 6 septembre 1852 (2), qui répond à celle écrite par Proudhon en juillet, il n'y fait pas la moindre allusion, par délicatesse sans doute, pour ne pas chagriner un ami cher, mais surtout aussi parce qu'il est incapable de penser à autre chose qu'à sa vengeance contre Herwegh, « cette âme crapuleuse où la mort même n'a rien éveillé d'humain ». Il étale devant Proudhon toute sa souffrance intime depuis 1849, le martyre de sa femme et le sien, son cœur saignant et ulcéré. C'est une confession poignante : « Par un hasard étrange je termine cette lettre le 7 septembre. C'était le jour de fête de la pauvre martyre. C'est la première fois que je passe ce jour sans elle. Cette lettre est ma messe de mort. Quand viendra-t-il le jour, le seul que j'attends, où je pourrai solennellement m'approcher de la tombe en disant : — J'ai écrasé le serpent, et ajouter mon *nunc dimittis*, car au fond la vie est dégoûtante et insupportable. » Dans cet abîme de misère humaine, où est tombé Herzen avec pour seule raison de vivre la soif de la vengeance, ont sombré pour un instant philosophie, politique, doctrines. Tout cela semble avoir été balayé par la tempête. Il ne reste qu'une pauvre âme à nu qui s'abandonne et se donne avec effusion à celui dont les rudes mains se sont aussitôt tendues largement secourables. Au premier mot, la reconnaissance monte comme un flot aux lèvres de Herzen dans cette appellation « Cher et vénérable ami », ou *vénérable* ajoute à la formule courante un frémissement plus personnel d'amitié : « Le sentiment, avec lequel j'ai lu et relu votre lettre, était beaucoup plus profond et plus chaleureux que le sentiment de la reconnaissance la plus sincère. J'étais ému, j'étais touché, j'étais fier d'avoir été si parfaitement compris

(1) Ed. Lemke, t. VII, p. 145.

(2) *Ibid.*, t. III, pp. 127-133.

par vous. Je me sentais immensément fort, appuyé de cette manière et par une main qui était la vôtre... » La confession terminée, un nouvel élan d'affection emporte Herzen vers Proudhon : « Merci encore une fois, merci pour votre admirable lettre, reconnaissance, amitié et sympathie éternelle. Je vous serre la main de tout mon cœur » (1).

Herzen annonçait à Proudhon une seconde lettre où il lui communiquerait « les moyens les plus efficaces pour atteindre le but qu'il s'est proposé ». Le 18 octobre 1852, Proudhon écrit à Charles Edmond : « J'ai reçu il y a environ un mois une longue lettre de Herzen avec l'annonce d'une deuxième de même importance. Je l'attends encore ». Herzen ne l'écrivit pas, ayant renoncé à son mémoire contre Herwegh pour des raisons que nous connaissons mal, peut-être pour demander l'apaisement au silence et à l'oubli.

Nous retiendrons surtout de la réponse de Herzen cette protestation d'inaltérable amitié. La divergence des idées, que le temps accentuera, les années, l'éloignement pourront en affaiblir l'écho chez Herzen. Celui-ci cependant gardera toujours à Proudhon un sentiment de profond attachement. Lorsqu'en 1859 il portera de vives critiques contre le livre *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, il le fera avec cette sorte d'amertume irritée que donnent les déceptions venant de ceux qu'on aime. Proudhon, de son côté, aussi entier que Herzen dans ses convictions, pourra lui montrer quelque froideur et lui manifester moins d'intérêt ; il n'en gardera pas moins un souvenir très vif de son ancien collaborateur à *La Voix du Peuple*. Dans cette période de deux ans, les infortunes accumulées de Herzen ont empêché chaque fois les discussions de naître entre eux sur le destin de l'Europe, le sens des événements qui ont préparé et suivi le 2 décembre. Elles ont ainsi retardé une séparation intellectuelle qui était latente dans les

(1) Éd. Lemke, t. VII, pp. 127-133.

conclusions différentes tirées de leur négation commune de l'État autoritaire. Par là ces infortunes ont maintenu leurs relations sur le terrain de la vie personnelle. C'est ce qui donne à ces deux années un caractère particulier, Proudhon offrant à son ami toute la richesse de sa rude sensibilité, Herzen trouvant dans ce don le meilleur réconfort ; l'un plus maître de lui et tirant plus rapidement d'un revers une raison de vivre et de lutter, l'autre plus impressionnable et moins résistant, s'enfermant davantage dans sa douleur, s'attardant meurtri dans un âpre désir de vengeance.

CHAPITRE VI.

LES RELATIONS S'ESPACENT, MAIS L'AMITIÉ DURE
(NOVEMBRE 1852 — JUIN 1858).

La date de juin 1858 limite exactement cette longue période des relations entre Herzen et Proudhon que nous allons maintenant étudier. En effet, au début de juin 1858, Herzen achève de lire le troisième volume de *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*. Il éprouve à cette lecture une véritable douleur. Il croit voir Proudhon renier ses principes et restaurer dans sa conception de la famille l'idée romaine d'autorité qu'il avait poursuivie sans trêve jusque là de ses plus violentes critiques. Herzen appelle sans ménagement ce livre « le testament d'un vieillard ». C'est bien entre eux une véritable rupture intellectuelle qui annonce une nouvelle étape de leur amitié.

Pendant les années 1853 et 1854 ils ne gardent entre eux aucun contact. Dans une lettre du 27 décembre 1853 Herzen demande à Reichel l'adresse de Proudhon ou celle de Darimon (1). C'est la seule mention de Proudhon que nous trouvons à cette époque dans sa correspondance. Il est tout entier absorbé par la fondation de sa typographie russe, qu'il inaugure le 1^{er} mai 1853, par la confection et l'introduction en Russie de ses appels à l'armée et au peuple, pour ébranler le tsarisme et libérer la Pologne à la faveur de la guerre étrangère.

(1) Éd. Lemke, t. VII, p. 405.

Proudhon, de son côté, suit avec attention les événements qui dressent contre la Russie la coalition anglo-française et qui doivent conduire à son sens non pas à l'abaissement de la Russie, mais à la consolidation du régime militaire en Europe. Il semble qu'il aurait dû éprouver le désir d'échanger ses vues avec Herzen, comme il le fait avec Charles Edmond. Peut-être ses graves préoccupations personnelles et ses travaux ne lui en ont-ils pas laissé le loisir. Son existence est extrêmement pénible et besogneuse. La prison a ébranlé sa santé. En août 1854 le choléra le frappe ainsi que sa famille. « Je portais le choléra morbus dans les entrailles, écrit-il à Bergmann le 1^{er} septembre 1854 ; trop de secousses, trop de chagrins m'avaient travaillé depuis un an pour qu'il n'y eût pas un éclat... Depuis trois semaines, j'ai été frappé par l'épidémie et la mort m'a visité : j'ai perdu une de mes filles âgée de plus de 3 ans » (1).

Herzen n'en a sûrement rien su. Il ne serait pas resté silencieux. Il aurait aussitôt uni son deuil à celui de Proudhon, comme celui-ci l'avait fait pour lui-même en décembre 1851. En ces dures années Proudhon s'est farouchement enfermé dans le cercle étroit de ses intimes. Le projet d'une *Revue du peuple*, qu'il avait formé à sa sortie de prison, n'a pu se réaliser à cause de l'hostilité du gouvernement. Il est à bout de ressources, et l'hostilité générale lui pèse. Avant sa maladie en 1854, il écrit sur commande des Garnier, pour 1.500 francs, son *Manuel du spéculateur à la bourse*, et à peine guéri il s'attelle à un nouvel opuscule : *Des réformes à opérer dans l'administration des chemins de fer*. Cette vie de labeur et de traverses lui a fait un moment oublier l'exilé de Londres. Mais il est toujours prêt à répondre au premier appel, de même que Herzen songe aussitôt à lui, lorsque son attention se détourne un moment de la Russie vers l'Europe.

(1) *Correspondance*, t. VI, p. 62.

La mort de Nicolas I^{er}, le 2 mars 1855, a soulevé chez Herzen les plus belles espérances. Le sang versé à Sébastopol lui paraît faire germer en Russie une ère nouvelle. Il sent croître dans toutes les classes un désir de réformes, auquel ne saurait résister aucune force de réaction. Le moujik, qui est allé se battre en Crimée, ne voudra plus, au retour, se soumettre au servage ni à un despotisme dégradant. Le nouveau tsar l'a compris, et les meilleures intentions l'animent. L'opinion européenne, déchaînée par la presse contre la Russie pour les besoins de la guerre, s'apaise. Une sympathie admirative se fait jour à l'égard de ce peuple résigné et stoïque. On commence à le distinguer de ses mauvais bergers et de ses tyrans. Les conjonctures sont donc favorables. Il faut en profiter pour pousser la Russie en avant et l'empêcher de retomber dans le passé. Aussi Herzen forme-t-il le projet de sa revue *L'Étoile polaire* qui, en rappelant l'*Almanach* de Rylêev et les martyrs du 14-26 décembre 1825, réveillera en Russie le goût de la liberté, tuera le servage et montrera au peuple russe le vrai chemin du socialisme, auquel le prédestinent ses aptitudes et ses institutions agraires. Elle sera la conscience du présent, le guide de l'avenir et l'organe libre de tous ceux qui voudront éviter la censure.

Le 6 avril 1855, Herzen en a déjà écrit le prospectus et arrêté le plan. Chaque numéro contiendra un article général sur la philosophie de la Révolution et le socialisme, un article historique ou statistique sur la Russie ou le monde slave, le compte rendu de quelque ouvrage remarquable et un article littéraire. Une chronique commentera les principaux événements de Russie et publiera les lettres reçues. Doctrine et politique, telle sera la double matière de *L'Étoile polaire*. C'est, appliqué à une revue, le plan même de *La Voix du peuple*.

Pour donner à *L'Étoile polaire* plus de poids et d'éclat, Herzen songe à la mettre sous l'égide des plus grands noms de l'Europe. Il nous en dit lui-même les raisons dans sa réponse,

publiée dans le second numéro, à un anonyme qui lui avait adressé de Russie quelques critiques. « Je ne saurais vous accorder qu'il soit indifférent aux Russes que les hommes d'avant-garde de la pensée, de la poésie, de la révolution européennes, malgré leurs fréquentes divisions, aient salué d'une voix unanime et chaleureuse la première revue russe, imprimée sans aucune censure, en Europe. D'abord cela montre combien ces hommes sont loin de l'Europe officielle et bourgeoise, qui, au nom de la civilisation, regarde avec un grincement de dents tout ce qui est russe, prête à faire obstacle à tout succès, à arrêter chez nous tout développement, comme les chevaliers teutoniques arrêtaient les médecins se rendant en Russie au temps des pestes. En second lieu ce même fait montre que *L'Étoile polaire*, elle aussi, est également loin de l'Europe gouvernementale et de la Russie officielle. Non, vous n'avez pas voulu comprendre ni la poésie ni le sens de noms comme ceux de Proudhon, de Mazzini, de Hugo, de Louis Blanc, de Michelet, de Lelewel, qui sont venus offrir leur caution à une œuvre russe libre » (1).

Proudhon est en tête de cette liste de répondants. Il est pour Herzen la meilleure garantie, parmi tous les grands proscrits dont celui-ci se recommande, que sa revue n'est à la solde d'aucun gouvernement russe ou européen. Herzen entretenait en mars 1855 une correspondance suivie avec Michelet. C'est à lui qu'il s'adressa le premier, le 31 mars, pour solliciter son appui. Il semble avoir d'abord essayé auprès de lui quel serait l'effet de sa proposition. Il lui envoya le prospectus de la revue le 30 mai. Le 1^{er} juillet, Michelet répondit par une lettre enthousiaste : « Je rencontre l'espérance (2) », lui écrit Herzen en le remerciant. Sûr du succès, il répéta sa requête auprès de Proudhon, de Mazzini, de Hugo, de Louis Blanc,

(1) Éd. Lemke, t. VIII, pp. 293-294.

(2) *Ibid.*, t. VIII, p. 189.

de Lelewel. Sa lettre à Proudhon est du 14 juillet et la réponse de Proudhon du 23. Comme les réponses de Mazzini et de Hugo sont l'une du 22 et l'autre du 25, celle de Lelewel du début d'août (nous ne connaissons pas celle de Louis Blanc), il est probable que Herzen leur écrivit à peu près en même temps. L'accueil de tous fut aussi chaleureux que celui de Michelet.

La longue lettre de Proudhon est pleine d'intérêt à la fois pour l'étude de ses sentiments à l'égard de Herzen, et pour celle de ses idées. Il explique d'abord à Herzen pourquoi, empêché par ses travaux, il a tardé quelques jours à le remercier d'avoir songé à sa collaboration. Nous voyons tout de suite combien les deux années précédentes ont porté peu d'atteinte à une amitié qui croit devoir se défendre de ne pas s'être immédiatement offerte à la première sollicitation. « Sans nous parler, sans nous écrire, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous sommes l'un à l'autre des collaborateurs. Je ne saurais quant à présent vous faire un article, mais ce qui est impraticable aujourd'hui peut se réaliser demain, et, dans tous les cas, mort ou vif, je suis, je reste un des rédacteurs honoraires de *L'Étoile polaire* ».

On ne saurait trouver excuse plus délicate que celle que Proudhon donne de son silence depuis 1852 et de sa carence momentanée. Leur collaboration n'a pas besoin de s'affirmer extérieurement. Elle est intime. Elle est tout naturellement imposée par l'unité de leurs idées, de la cause qu'ils défendent, de leurs espérances. Rien ne pouvait être plus sensible à Herzen que d'être ainsi regardé par Proudhon comme un autre lui-même. Mais, si leur combat est commun, Proudhon croit meilleur de livrer le sien d'abord contre les gouvernés plutôt que, comme Herzen, contre les gouvernants. « Connaissez-vous rien qui ressemble davantage à un tyran qu'un tribun du peuple ? Et plus d'une fois l'intolérance des martyrs ne vous a-t-elle pas paru aussi odieuse que la rage des persécuteurs ?

Le véritable ami de la Révolution ne sait bien souvent de quel côté diriger ses coups, sur la coalition des oppresseurs ou sur la mauvaise conscience des opprimés ? » On sent dans ces lignes frémir l'éternelle colère de Proudhon contre les démocrates partisans d'un régime autoritaire, qui l'accusent sans trêve de faire le jeu de l'Empire comme il a fait en 1848 celui de la réaction, en divisant les forces de l'opposition. « Croyez-vous, demande-t-il, que l'autocratie russe ne soit qu'un produit de la force brutale et des intrigues dynastiques ? N'a-t-elle pas ses bases cachées, ses racines secrètes dans le cœur de la nation russe ? » La question est jetée en passant, mais elle semble vouloir mettre Herzen en garde contre la doctrine qu'il soutient depuis sa lettre à Herwegh sur la nature du tsarisme, son isolement en terre russe, son manque de racines dans le peuple, doctrine qui peut l'entraîner à prêcher la révolte sans profit pour le socialisme. Il faut appuyer « l'œuvre émancipatrice d'où qu'elle vienne et de quelque manière qu'elle se produise ».

Or justement, « comme si le tsar lui-même voulait accomplir la prédiction du prospectus » de Herzen, les journaux annoncent qu'Alexandre va rendre à la Pologne son autonomie. Dès lors la guerre d'Orient change de caractère. Ce ne sont plus deux despotismes qui se heurtent, c'est l'impérialisme napoléonien, soutenu par l'aristocratie anglaise et le pape, qui dans le tsar veut attaquer la Révolution. Les espérances que Herzen lui-même fonde sur les intentions d'Alexandre s'ajoutent aux nouvelles apportées dans les journaux pour laisser croire à Proudhon que « le tsar appelle à lui la Révolution... » En Russie va renaître la liberté chassée d'Europe, « tuée par l'égoïsme bourgeois et la bêtise jacobinique ». L'imagination de Proudhon, comme toujours, l'emporte bien au-delà du réel. C'est le plus grand défaut de cet âpre dialecticien. Il attribue à ses syllogismes une telle force qu'il les croit toujours à la veille de leur victoire. Lorsqu'il formait le projet d'un *Biographie*

universelle et d'un traité de science économique, en 1852, il voyait déjà croûler sous les coups de ses livres, en vingt-cinq ans, tous les despotismes et toutes les religions. De même maintenant il voit déjà la Russie, sous la conduite de son tsar, marcher à la Révolution et prendre en mains « le sceptre du progrès ».

Dès lors les martyrs, les opprimés, les coreligionnaires dangereux contre lesquels s'élève Proudhon, ne seraient-ils pas ceux qui souhaitent l'écrasement de la Russie au nom de la restauration de la Pologne et du principe des nationalités, « cette blagologie révolutionnaire », comme il le disait à Charles Edmond le 9 juillet 1854 (1) ? L'autonomie reçue des mains du tsar ne sera-t-elle pas plus favorable au peuple polonais et à la Révolution, qu'une liberté conquise par les armes pour le plus grand profit de l'aristocratie polonaise, alliée à toutes les aristocraties d'Europe, et de démagogues partisans d'une République monarchique ? Telles sont les questions qui semblent prêtes à sortir de la plume de Proudhon. A travers cette lettre erre son inquiétude de voir Herzen mettre sa revue au service d'idées faussement démocratiques, par haine du tsarisme et par une fausse conception de sa nature. Il a appris, au moins par le prospectus de *L'Étoile polaire*, que sa typographie est unie à celle de Czerniecki, imprimeur du Comité central de l'émigration polonaise à Londres. Son inquiétude est donc naturelle. C'est elle qui explique le conseil par lequel il termine, conseil si nouveau dans sa bouche à l'égard d'un homme dont il connaît l'extrême personnalité : « Adieu, cher ami, conservez intacte et pure votre belle et généreuse individualité. C'est le seul vœu que je croie devoir faire pour vous : c'est le gage de votre succès. Je vous serre la main ».

Ce vœu porte tout le sens de la lettre. Herzen l'a compris, au moins en partie. Aussi assurera-t-il d'abord Proudhon de

(1) *Correspondance*, t. VI, p. 39.

son indépendance, avant d'opposer discrètement ses thèses aux visions russes de son ami. Il est si touché du ton si affectueusement amical de cette réponse que la formule de septembre 1852 se présente aussitôt à son esprit en s'adressant à Proudhon : « Cher et vénérable ami ». Il exprime son regret que le sort ne lui ait pas permis d'habiter auprès de lui ; car il croit le comprendre mieux que personne et il le tient pour le seul penseur « autonome » de la Révolution. « La plupart des autres ont un corps d'idées donné, fait, absolu. Ils sont comme les prêtres protestants auxquels on permet la discussion jusqu'à la douane théologique ; arrivés là, ils sont condamnés à ruminer : variations à l'infini sur de vieux thèmes avec des arabesques et de la rhétorique. Cela vous suffit pour voir que j'ai très bien saisi la seconde partie de la lettre, et aussi j'existe presque dans un isolement complet ». Peut-être Herzen, quoiqu'il en dise, n'a-t-il pas saisi complètement cette seconde partie. Il croit toujours que la libération de la Pologne sera le signal de la liberté russe, que sa restauration comme nationalité indépendante est le seul gage de son union future avec la Russie par un lien fédéral, et que le tsar ne saurait jamais consentir à cette restauration. Comme il n'a pas suivi la pensée de Proudhon et qu'il ne sait pas le peu de crédit accordé par lui au principe des nationalités, il a seulement vu dans sa lettre une mise en garde contre la démocratie européenne en général, contre les protestants de la politique s'arrêtant devant le dogme de l'État, comme les protestants en religion s'arrêtent devant le dogme de Dieu. Il n'a vu dans la lettre de Proudhon aucune allusion voilée au programme polonais de cette démocratie. Aussi peut-il en toute sincérité l'assurer qu'il est aussi éloigné de la rhétorique jacobine que des rhéteurs en exil.

« Quant à la Russie et au monde slave, dit-il ensuite, je ne pense pas que je les regarde d'un point de vue idéaliste ou *exaltado*. Nous verrions volontiers dans ce réalisme, qu'il s'attribue, une très discrète et très amicale critique de l'en-

thousiasme de Proudhon. Il lui expose ses thèses : 1^o La commune rurale avec son partage de la terre, et l'artel avec son partage du gain d'après le consentement de tous, prouvent chez les peuples slaves l'existence d'éléments socialistes ; 2^o Le tsarisme, qui n'a jamais pu anéantir ces éléments, est très fort, mais reste malgré sa force une construction artificielle ; après avoir créé l'unité russe, son rôle est terminé ; 3^o Cependant le communisme patriarcal des Russes ne pourra se développer en un socialisme raisonné que sous l'effet des idées socialistes d'Occident. D'un autre côté il ne saurait y avoir de liberté en Occident tant que le tsar tiendra enrôlé le peuple russe. Ce qu'on peut seulement dire c'est que depuis la mort de Nicolas tout est ébranlé.

Cette troisième thèse en somme contredit entièrement celle de Proudhon. Le succès de la Révolution postule la disparition du régime militaire de Pétersbourg, que Proudhon a l'illusion de juger disposé à servir les révolutionnaires. Mais Herzen n'insiste pas sur ce désaccord. Il lui suffit de préciser sa position. Il ne veut ni mêler à ses remerciements une controverse en règle, ni risquer d'éloigner une amitié qui lui est nécessaire dans son isolement.

« Adieu, cher ami. Ne m'oubliez pas. Savoir que vous m'aimez un peu me consolera d'être détesté par beaucoup sans en savoir la cause. Dans tous les cas vous n'oublierez pas que vous avez en moi non seulement un admirateur mais un ami » (1).

(1) Lettre de Herzen à Proudhon, juillet 1855, Richmond.

« Cher et vénérable ami, Dieu sait ce que j'aurais donné pour vous serrer la main après la lecture de votre lettre. C'est un malheur que le sort ne m'a jamais permis de séjourner un peu plus longuement dans la même ville avec vous. J'ai la vanité de penser qu'il y a même parmi des amis peu de personnes qui vous comprennent mieux et avec plus de sympathie dialectique que moi. Vous seul, (je l'ai tant de fois dit aux autres qu'il est impossible de ne pas le dire à vous), vous seul vous êtes le penseur autonome de la Révolution. La plupart des autres

Si Proudhon avait pu avoir quelques doutes sur ces sentiments, exprimés avec une si affectueuse grâce, la traduction

ont un corps d'idées, donné, fait, absolu. Ils sont comme les prêtres protestants auxquels on permet la discussion jusqu'à la douane théologique. Arrivés là, ils sont condamnés à ruminer : variations à l'infini sur de vieux thèmes avec des arabesques et de la rhétorique. Cela vous suffit pour voir que j'ai très bien saisi la seconde partie de la lettre, et aussi j'existe presque dans un isolement complet.

Je vous remercie de tout mon cœur pour l'assistance que vous voulez nous donner dans l'affaire de la revue. Votre nom est déjà une grande chose pour le succès ; on a un culte pour vous au Nord. Mais permettez-moi d'insister sur l'article ; vous avez tout le temps jusqu'au 1^{er} décembre. Donnez-moi l'autorisation de vous le rappeler deux ou trois fois.

Quant à la Russie et au monde slave, je ne pense pas que je les regarde d'un point de vue idéaliste ou *exaltado*. Voici mes thèses : 1^o La commune rurale basée sur le partage continu de la terre parmi les cultivateurs ; l'association des ouvriers basée sur le partage du gain, non égalitaire, mais d'après le consentement de tous, — me permettent de conclure qu'il y a des éléments socialistes dans la substance même des peuples slaves ; 2^o L'État, avant Pierre I^{er} et après, n'a jamais pu anéantir ces éléments. L'État est devenu très fort, très centralisateur ; il est avec Pierre l'artificiel (ce qu'on fera maintenant avec le retour au nationalisme, je n'en sais rien !), l'État a soudé le tout, et Nicolas, le dernier autocrate illimité, ne savait plus que faire ni où aller ; 3^o Je pense que sans la participation des idées socialistes de l'Occident les peuples slaves n'auront jamais assez d'élan pour passer du communisme patriarcal au socialisme raisonné. La Russie, moins altière que la Savoie, ne fera pas « *da se* ». Elle a besoin de la solidarité des peuples de l'Europe, de leur aide ; mais d'un autre côté je suis convaincu que la liberté libre ne viendra pas en Occident jusqu'à ce que la Russie restera enrôlée comme un soldat aux gages de l'empereur de Pétersbourg.

Après la mort de Nicolas tout est déjà ébranlé. Alexandre balance entre Nesselrode et Ermoloff, entre son frère Constantin et la nuée de parenté tudesque. Il est bon, il est faible, il pleure avec les officiers, il s'embrasse avec les soldats, il a permis (cela équivaut à une Charte en Russie) aux soldats de déboutonner le collet et à tout le monde de fumer dans la rue. Et l'Ukraine se lève et les serfs disent : Nous voulons aller à Sébastopol, mais pas de corvée. Peut-on punir pour cela en temps de guerre ?

Adieu, cher ami, ne m'oubliez pas ! Savoir que vous m'aimez un peu me consolera d'être détesté par beaucoup sans en savoir la cause.

Dans tous les cas vous n'oublierez pas que vous avez en moi non seulement un admirateur, mais un ami » (éd. Lemke, t. VIII, pp. 195-197).

du premier numéro de *L'Étoile polaire*, paru le 5 août 1855, l'aurait détrompé. Il y règne en maître, si l'on peut dire. La traduction de sa lettre du 23 juillet n'y est pas seulement imprimée avec les réponses de Michelet, de Victor Hugo et de Mazzini, son nom passe et repasse devant les yeux du lecteur. Sa pensée est présente dans tous les articles importants. Dans l'adresse aux lecteurs, intitulée *Aux nôtres*, Herzen rappelle que Proudhon est avec Hugo, Michelet, Mazzini et Louis Blanc, un lutteur infatigable de la pensée et de l'action, un apôtre de l'indépendance et du nouvel ordre social. Le compte-rendu de *La Renaissance* de Michelet est suspendu à son éloge. Herzen remarque en son préambule que l'Allemagne s'est tue, étouffée par l'inquisition laïque et religieuse. Les naturalistes seuls peuvent y parler. Heureusement que leurs découvertes servent la Révolution, car le dernier mot des travaux de Moleschott est le socialisme, comme le dernier mot de la physiologie de Vogt est la négation de l'âme. La France ne reste pas en arrière. Dans une conversation avec Thomas Carlyle, celui-ci avait dit à Herzen que la censure napoléonienne était venue à son heure, car la France n'avait rien à dire sauf des bavardages. Herzen proteste : « Carlyle a oublié que justement après 1848 Proudhon imprimait ses articles retentissants et ses livres de génie, dans lesquels se précise de plus en plus une conception sociale qui commence une nouvelle époque révolutionnaire ». *La Renaissance* de Michelet est une seconde preuve que la pensée française n'est pas desséchée. Herzen passe à l'examen de ce livre après l'avoir introduit ainsi sous l'égide de Proudhon. Au cours de son étude il revient encore à celui-ci pour rappeler avec quelle explosion de colère ses articles étaient reçus : « Quel gigantesque talent il fallait avoir, pour soutenir ces assauts de tous côtés ! »

C'est encore Proudhon qui préside au grand article de doctrine : *Qu'est-ce que l'État ?*, écrit par Engelson, ami de Herzen : « Qu'est-ce que l'État ? demande-t-on ; je répondrai une

société secrète, un complot. — Comment ! mais c'est une plaisanterie, une parodie de la définition proudhonienne de la propriété ! s'écriera le lecteur. Ce n'est ni une plaisanterie, ni une parodie de cette définition, mais seulement son corollaire. Proudhon a dit : La propriété, c'est le vol. Je dis, moi : L'État est un complot des possédants contre les non-possédants ». Tel est le dialogue violent par lequel débute l'article d'Engelson, en se réclamant de Proudhon. L'auteur prouve sa définition par l'histoire. L'État a pour but de conserver l'ordre établi, et cet ordre naît de la guerre, de la conquête. La propriété et l'État sont d'autant mieux organisés, que la conquête a été plus violente et plus entière. Dans les pays au contraire comme la Russie, où les envahisseurs n'ont pas pris pied, les institutions ont gardé un caractère patriarcal. Tout ce qui se rapporte aux relations de l'individu et de l'État et à la propriété y est resté imprécis, incertain. Nous retrouvons l'idée de Herzen que la Russie doit à son histoire un tempérament anarchique, démontrée par cette autre idée, (tour à tour accaparée à leur usage par les Slavophiles et les Occidentaux), que la civilisation de l'Europe est sortie d'une conquête, ignorée de la Russie. Ces déductions sont fort éloignées de la pensée de Proudhon. Néanmoins l'auteur dans leur exposé ne manque jamais une occasion de les rattacher à lui. C'est ainsi que par deux fois dans ses notes il s'appuie sur des citations de Proudhon (1).

La place accordée à Proudhon dans le premier numéro de *L'Étoile polaire*, comme dans cet article liminaire, préface de la doctrine sociale de la revue, explique pourquoi Herzen a pu apparaître à ses lecteurs, amis ou adversaires, comme un simple disciple de celui auquel l'Europe entière attribuait la paternité de l'anarchie. C'est ce qu'aussitôt lui reproche un libéral russe, sans doute Kavelin : « Nous sommes prêts à nous ranger autour de n'importe quel gouvernement libéral

(1) *Étoile polaire*, I, pp. 57-55.

et à le soutenir de toutes nos forces, car nous sommes entièrement convaincus que c'est par le gouvernement seul qu'on peut agir chez nous et arriver à quelques résultats. Et vous nous prêchez la destruction de toute espèce de gouvernement et vous donnez l'anarchie proudhonienne comme idéal à l'espèce humaine ! » (1)

Cependant dans ce numéro même de *L'Étoile polaire* se marquent toujours les traits qui distinguent l'anarchisme de Herzen de celui de Proudhon. Il contient un article intitulé : *Il n'y a pas de socialisme sans la république*. Le titre seul suffit à nous prouver combien, depuis septembre 1848, Herzen a peu varié dans sa conception d'un self-gouvernement, réalisé par un fédéralisme politique, ne pouvant sortir que d'un régime républicain. Il n'est pas arrivé à l'idée proudhonienne que la disparition de l'État postule d'abord une organisation économique, basée sur le contrat et indifférente à toute forme politique.

Dans les numéros 2, 3 et 4 de *L'Étoile polaire*, parus en 1856, 1857 et 1858, nous ne rencontrons plus Proudhon. Les questions purement russes absorbent l'attention de Herzen. La Revue est tout entière occupée par les œuvres interdites de Puškin, de Rylêev, de Lermontov, par *Byloe i Dumy* et la propagande en faveur de la libération des paysans avec la terre. Herzen n'y donne ni la traduction de l'*Histoire de la révolution française* de Louis Blanc, ni l'article de Saffi sur les républiques italiennes, ni celui de Teleki sur les événements de Hongrie, qu'il annonçait (2). En 1857 la préparation du *Kolokol*, exclusivement consacré à la Russie et à la Pologne, le détournent encore davantage des affaires et de ses amitiés d'Europe. Il n'entretient aucune correspondance avec Proudhon depuis sa lettre de juillet 1855.

(1) Éd. Lemke, t. VIII, p. 323.

(2) *Ibid.*, t. VIII, p. 225.

Celui-ci continue à se débattre contre la maladie, « les entraves mises sur sa plume », les besoins matériels qui lui imposent un labeur écrasant. Il perd en 1856 sa fille Charlotte et en éprouve une vive douleur. Sa mauvaise santé diminue sa capacité de travail. Toutes ses libertés sont prises par son livre *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise*. Aussi n'a-t-il pas eu le temps d'écrire pour *L'Étoile polaire* l'article promis en juillet 1855. Il aurait pu faire à Herzen la confidence qu'il fera à Charles Edmond, le 20 septembre 1859 : « Après mes travaux il ne me reste plus ni loisirs ni force... J'ai par le monde une demi-douzaine d'amis d'élite à qui je suis même obligé et ce sont justement ceux que je néglige. C'est ainsi que les amis pâtissent des injures de la pauvreté et de l'importunité » (1).

Herzen est un de ces amis d'élite ; Proudhon reste près de lui par la pensée et par le cœur, même si les circonstances le forcent à le négliger. Herzen nourrit de même à son égard son affectueuse admiration de toujours. Son labeur de journaliste et d'éditeur lui a laissé échapper le *Manuel du spéculateur à la bourse*, paru en 1853. Il ne le lit qu'en mai 1857. Aussitôt il écrit le 25 à Michelet, auprès duquel Turgenev lui a demandé un mot d'introduction : « Avez-vous parcouru l'ouvrage de Proudhon ? Quel lutteur ! C'est le *Carmen horrendum* en 3 0/0, 5 0/0, 10 0/0. Il fait de la poésie avec l'agio et l'escompte ». Cette œuvre nouvelle le frappe si vivement qu'en novembre 1857, dans sa revue des livres étrangers du n° 6 du *Kolokol*, non seulement il la recommande à ses lecteurs, mais encore « prie instamment ceux-ci de l'étudier ». Il l'appelle l'événement le plus remarquable des deux dernières années, « une vivisection » d'un organisme malade, dont le scalpel n'a jamais aussi profondément débridé les plaies : « Comme Proudhon n'a pas le droit de parler, il s'exprime en chiffres, par additions et soustractions ; il tient le livre des recettes et des dépenses

(1) *Correspondance*, t. IX, p. 202.

d'une société qui va à la banqueroute. Son manuel est un *De profundis* arithmétique, en même temps qu'un cri d'alarme jeté du haut de la Bourse». Le sort de ce *Manuel*, interdit à sa quatrième édition, aussi bien que les accusations d'immoralité portées sans trêve contre son auteur, donnent à Herzen une nouvelle preuve que la France est seulement capable d'entendre des lieux communs sur la fraternité des peuples et la république universelle ou des flatteries sur sa supériorité de grande nation (1).

C'est toujours Proudhon qui se présente à son esprit lorsqu'il veut définir la France. Dans sa lettre, du 25 décembre 1857 (2), à la traductrice du roman de Grigorovič : *Les pêcheurs*, il oppose à la vanité des Français, à leur éternel contentement d'eux-mêmes, les qualités distinctives de l'esprit russe, son ironique audace à découvrir ses défauts et à les confesser, sa hardiesse dans l'introspection et son humilité dans l'aveu. Proudhon seul, après Montaigne, lui paraît avoir eu en France au plus haut degré ce scepticisme guérisseur de l'orgueil. De là les haines dressées contre lui. Il est le seul Français d'esprit libre, comme il est le philosophe du socialisme.

« La Révolution est Française ! » écrit-il le 20 mars 1858 dans sa brochure : *La France ou l'Angleterre ?* où il conseille à la Russie de préférer l'alliance de l'Angleterre à celle de Napoléon. « Le socialisme, dernier mot de la Révolution et son idéal, a été élaboré par les penseurs français, au milieu des souffrances du prolétariat français... C'est en France que le

(1) Éd. Lemke, t. IX, p. 68. « La France est si persuadée de sa primauté que, comme le Dalai-Lama, elle ne croit même pas nécessaire de la prouver. Mais il est curieux de voir les prétentions de l'Allemagne (juste en ce moment !) à une suprématie historique universelle. Son nationalisme exclusif, enrobé dans un cosmopolitisme de rhétorique, sa haine jalouse de vieille femme à l'égard de la Russie, son envie rancunière contre la France en même temps que sa haute opinion d'elle-même atteignent au plus haut comique. »

(2) Éd. Lemke, t. IX, p. 94.

socialisme, de passion qu'il était du temps de Gracchus Babeuf, se fit religion avec Saint-Simon, doctrine avec Fourier, philosophie avec Proudhon » (1).

Ainsi donc Herzen voit toujours dans Proudhon le penseur de génie, qui a ouvert l'ère philosophique du socialisme, dernière et nécessaire étape vers les réalisations définitives. Non seulement l'éloignement et les silences de six années n'ont porté aucune atteinte à l'amitié qu'il professe pour sa personne, mais encore il a trouvé dans le *Manuel du spéculateur* une nouvelle preuve de la puissante originalité d'un esprit dont la richesse semble grandir à chaque œuvre. C'est justement ce qui va rendre sa surprise plus douloureuse, lorsque dans *De la justice dans la Révolution et dans l'Église* il croira découvrir le stigmate de la décrépitude. Il consacrera alors à Proudhon dans *Byloe i Dumy* une de ces longues études que l'on écrit d'ordinaire à l'adresse de ceux qui s'en vont. Ce sera comme une méditation sur une tombe.

(1) Éd. Lemke, t. IX, p. 190. Cette affirmation valut à Herzen la réponse suivante de Louis Blanc, le 21 avril 1858 : « Quant à votre opinion que la philosophie du socialisme s'est incarnée dans Proudhon, en toute conscience je ne puis l'accepter. Pour être entièrement franc, je dirai même que je ne la comprends pas. Mais vive la liberté de pensée ! » Éd. Lemke, t. IX, p. 221.

CHAPITRE VII.

PROUDHON JUGÉ PAR HERZEN

(*L'Étoile polaire*, n^o 5, juin 1859).

C'est en mai 1858 que Herzen entend parler d'un nouveau livre de Proudhon, qui vaut à son auteur de nouvelles poursuites judiciaires. Dans une lettre du 14 mai, il s'en informe auprès de Reichel (1). Celui-ci a dû lui faire tenir aussitôt *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, puisqu'au début de juin Herzen en achève la lecture. Il écrit, en français, le 4 juin, à Malvida de Meysenbug : « Je lis maintenant le troisième volume de Proudhon. L'homme qui a pu écrire un volume (200 pages et plus) d'ignominie catholico-romaine contre la femme, n'est pas un homme libre ; c'est surprenant » (2). Cette première surprise s'achève en un véritable chagrin, dont, le 9 juin, Herzen fait la confidence à Malvida de Meysenbug : « Il y a longtemps que je n'ai été accablé d'une aussi profonde douleur, par le livre de Proudhon. Le monde romain s'en va. C'est une pierre tumulaire. Proudhon se fait statue lui-même, comme la femme de Loth. Après avoir tout compris, il aboutit à l'holocauste de l'homme à la famille et après, après cela, ce sera le triomphe de la justice. Le troisième volume, à

(1) Éd. Lemke, t. IX, p. 233.

(2) *Ibid.*, t. IX, p. 251.

l'exception du chapitre sur le Progrès, est triste, triste, triste. C'est un-vieillard qui dicte son testament » (1).

Herzen est si affecté qu'il suit avec passion les polémiques déchaînées en France et en Allemagne par le livre de Proudhon. Il lit dans la *Deutsche Zeitung* un article de Siegfried Becher, qu'il trouve particulièrement violent. Il attend avec impatience le livre annoncé de Michelet sur *L'amour*. Il écrit à celui-ci, le 24 novembre 1858, en lui envoyant les portraits de Čadaev, d'Ogarev et le sien : « Le sujet de votre nouveau livre m'intéresse d'autant plus que je voudrais voir la différence entre votre concept de l'amour et celui de Proudhon dans son dernier ouvrage. Je vous avoue que je ne suis nullement l'admirateur de cette famille romaine, condamnée aux travaux forcés à perpétuité, sans indépendance, avec un *pater familias* à la manière de l'empereur Nicolas » (2).

Depuis la première lecture, en mai, de *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, le jugement de Herzen est resté aussi hostile. Cette œuvre lui paraît sonner le glas de Proudhon comme penseur et comme socialiste. Elle ne saurait être à ses yeux que « le testament d'un vieillard », sur lequel le temps est venu de porter un jugement dernier. Aussi Herzen publie-t-il dans le 5^e numéro de *L'Étoile polaire*, paru en juin 1859, le chapitre XLI de *Byloe i Dumy*, entièrement consacré à Proudhon. C'est bien une manière d'oraison funèbre nous présentant en un dyptique le véritable Proudhon, la meilleure tête révolutionnaire de l'Europe, et un Proudhon repent, que la décrépitude de l'âge conduit au reniement de tout son passé.

Nous donnerons en appendice la traduction de ce chapitre, car il est d'une importance capitale pour l'histoire de Proudhon en Russie comme pour celle de ses relations avec Herzen. Il a incontestablement présidé à la fortune de Proudhon parmi

(1) Éd. Lemke, t. IX, p. 253.

(2) *Ibid.*, t. IX, p. 393.

les Russes, grâce à l'immense publicité que lui donnait *L'Étoile polaire*, répandue jusqu'au fond de la Sibérie. D'autre part, en nous exposant les raisons qui ont attiré Herzen vers Proudhon ou l'ont détourné de lui, il nous permet de préciser davantage ce qui les rapproche et ce qui les sépare, par conséquent de mieux pénétrer la pensée de Herzen lui-même.

Les parties dont ce chapitre se compose ont été écrites à deux époques assez éloignées l'une de l'autre : une année et demie les sépare, nous dit Herzen. Celle qui étudie le Proudhon d'avant *De la justice* date au plus tôt de mai-juin 1857, puisque Herzen y parle du *Manuel de spéculateur*, lu par lui pour la première fois en mai 1857. Herzen dans le récit de sa vie, publié chapitre par chapitre dans *L'Étoile polaire*, était arrivé à l'époque de la Révolution de 1848 et de sa collaboration avec Proudhon. Il était amené ainsi à définir le rôle de Proudhon dans cette Révolution et dans le socialisme français. La forte impression produite sur lui par le *Manuel du spéculateur* le poussa sans doute à écrire cette définition avant l'heure de sa publication, commandée par la succession même des événements contés dans *Byloe i Dumy*. Le livre *De la justice* venait lui rappeler qu'il était désormais nécessaire de la compléter. Le bruit soulevé par lui, comme autrefois par le premier *Mémoire sur la propriété*, faisait de Proudhon l'homme du jour. Le moment était particulièrement favorable pour parler de lui. De plus son cas paraissait à Herzen apporter une éclatante illustration à sa thèse sur l'impuissance de l'Europe à parvenir au socialisme, puisque le premier de ses penseurs, Proudhon lui-même, finissait par plier sous le fardeau de l'héritage romain. Toutes ces raisons ramenaient Herzen à l'étude commencée en 1857. Il l'acheva vers septembre-octobre.

Il était alors sous le coup des sentiments exprimés à Malvida de Meysenbug et à Michelet. Aussi les retrouverons-nous dans toute leur violence première, sans qu'ils aient retenti sur le jugement antérieur depuis longtemps arrêté. Par suite

aucun des traits du nouveau Proudhon que Herzen croit voir dans *De la justice* n'a servi à définir par antithèse les traits de celui qu'il regardait comme le vrai Proudhon. Nous avons ainsi non pas une image composite, où nous pourrions mal distinguer les touches des différentes époques, mais deux images successives, dont la seconde tire tout son sens de son opposition à la première.

Nous laisserons de côté dans le chapitre XLI de *Byloe i Dumy* le récit que fait Herzen de ses pourparlers avec Proudhon au moment de la fondation de *La Voix du Peuple*, puisqu'il a été la matière de notre étude précédente sur leur collaboration. Nous en retiendrons seulement ce que Herzen dit de l'homme. Il s'élève contre les accusations de rudesse brutale portées si souvent contre lui par ses adversaires. Cette rudesse était celle du lutteur attaqué de toutes parts que la colère égalait à Luther ou à Cromwell. Mais à l'égard de ceux qui le comprenaient et qu'il aimait, Proudhon manifestait toujours des sentiments affectueux et délicats. Herzen se flatte d'avoir été de cette compagnie choisie et d'avoir senti le prix de cette forte amitié. Il en donne comme preuve cette phrase écrite par Proudhon dans sa lettre du 27 novembre 1851 : « Je vous aime ; vous êtes là sous ce sein qui pour tant d'autres semble être de marbre. » Cet hommage de Herzen devait être rappelé. C'est en 1858 une note particulièrement rare sur Proudhon. Elle reste assez rare encore. Le polémiste a trop fait oublier l'homme dont la correspondance révèle la sensibilité ardente et souvent attendrie. Herzen a peut-être été le premier à dire ces hautes qualités de cœur inconnues ou méconnues.

Nous avons vu qu'en lisant *De la création de l'ordre dans l'humanité* Herzen avait trouvé dans Proudhon un hégélien de méthode et d'esprit. La fréquentation des œuvres postérieures n'a pas seulement confirmé ce premier jugement. Elle l'a encore renforcé. Proudhon reste pour Herzen le Hegel du socialisme. Il a fait descendre dans la réalité sociale et dans

la bataille journalière des partis la logique du Maître qui se mouvait seulement dans l'abstrait. Grâce à lui la dialectique de l'idée est devenue la dialectique du concret. Il a montré que la loi de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse, animant le devenir de l'esprit, animait aussi le devenir de la vie collective. Il a enrichi et complété la méthode dialectique par la méthode sérielle qui fait de chaque phénomène social non seulement le produit d'une contradiction interne, mais encore la partie intégrante d'un tout organique dont il tire sa plénitude réelle. Il a transformé le socialisme mystique et transcendantal en une philosophie de l'immanence d'abord, une physiologie ensuite de l'être collectif. Il l'a constitué en une science de la spontanéité sociale, où l'observation patiente des phénomènes et de leurs séries est à chaque instant revisée et dirigée par la raison. « Par là, dit Herzen, les œuvres de Proudhon constituent une révolution dans l'histoire non seulement du socialisme, mais aussi de la logique française ».

Cette logique, purement formelle et basée sur le syllogisme, paraît à Herzen incapable de se libérer, dans ses conclusions, d'un certain nombre d'axiomes devenus la substance même de l'esprit français, l'idée par exemple d'un ordre extérieur nécessaire, perpétuant l'idée romaine de la cité supérieure aux individus. Pour Herzen l'esprit français est dans sa moelle, malgré les apparences, religieux, c'est-à-dire dualiste, ballotté par conséquent entre l'idéalisme et le matérialisme en philosophie, entre la monarchie et le communisme en politique. Son athéisme, tout en surface, se réduit à quelques plaisanteries voltairiennes et ne dépasse pas le déisme, ce régime constitutionnel du divin, comme l'appelle Herzen. Proudhon est le seul Français qui soit parvenu à la synthèse des contraires par la dialectique et qui, par conséquent, ait su se libérer de tous les préjugés accumulés par la tradition religieuse, philosophique ou historique. C'est pour cette raison qu'il n'est pas compris de ses compatriotes et que ceux-ci lui confèrent « un esprit allemand ».

Mais Herzen récusé ce jugement. Proudhon n'a emprunté à Hegel que ses procédés dialectiques, comme il a emprunté de même ceux des théologiens. Remarquons en passant la justesse de cette dernière observation. Herzen a fort bien vu ce que Proudhon devait à sa connaissance des controverses religieuses. « Mais, ajoute-t-il, ni la philosophie de Hegel, ni la théologie catholique ne lui ont donné ni sa substance ni son caractère ». Proudhon a façonné à sa manière les armes employées déjà par d'autres avant lui, de même qu'il s'est créé une langue originale appropriée à sa forte pensée. Proudhon reste pour Herzen éminemment français par son tempérament réaliste et sa vision pénétrante des choses, par son style serré, pressé, tout jaillissant d'images et de formules impérieuses qui semblent un appel à l'action.

Malgré cela Proudhon a été méconnu par ses compatriotes, disciples de Fourier et de Louis Blanc, aussi bien que par les démocrates et les conservateurs. C'est que les uns et les autres, uniquement guidés par leur logique formelle, exigent de tout homme qui pense un dogme bien arrêté, un système achevé prétendant apporter des solutions définitives. De là le caractère utopique du socialisme français jusqu'à Proudhon ; de là le phalanstère de Fourier, l'*Icarie* de Cabet, l'État organisateur du travail de Louis Blanc, constructions abstraites hors du réel. Car pour Herzen le socialisme n'est pas la recherche d'un plan idéal sur lequel on bâtirait une cité de rêve. Il est une science de la réalité sociale en perpétuel devenir, création journalière sortant d'une lutte toujours renouvelée entre l'être collectif et l'individu en quête de leur synthèse. Il a pour mission de substituer lentement la raison à l'instinct dans cette lutte confuse qui constitue le cours capricieux de l'histoire, domaine de la nécessité et de la liberté, sur lequel l'humanité cherche à tâtons sa route à travers la multitude des possibles. Son but est de faire passer la raison dans les faits qui sont, à chaque moment du devenir, la seule réalisation de la

raison encore incertaine. C'est de leur connaissance de plus en plus scientifique, de leur intégration dans des séries plus larges les saisissant davantage dans leur complexité, que peut sortir le meilleur choix parmi les routes ouvertes devant la liberté humaine. Le socialisme est donc une philosophie de l'histoire qui, sûre de ses principes, varie dans le choix des moyens suivant les conditions données par le présent, pour guider les peuples, chacun sur le chemin le plus approprié, dans la direction générale du progrès. Il est une négation du passé faisant obstacle à la marche en avant, une adaptation perpétuelle du présent à l'avenir qui veut naître. Sa définition est en contradiction avec l'idée même de système, stabilisation du devenir incoercible, substitution d'une hypothèse abstraite à la réalité. C'est à cette doctrine, étroitement apparentée à celle de Proudhon, qu'est suspendu le jugement de Herzen. Chez Proudhon il louera le négateur, l'homme dont la pensée tout en restant fidèle à elle-même se modèle sur la réalité journalière ; il blâmera au contraire ce qui lui paraîtra une simple vue de l'esprit prétendant régenter cette réalité.

Herzen en effet admire surtout la critique proudhonienne. Car il reconnaît son propre nihilisme philosophique dans l'incessant combat mené par Proudhon contre les théologies religieuses et politiques, contre la monarchie et la démocratie jacobine, contre l'économie politique et le communisme, contre tous les préjugés, toutes les conceptions traditionnelles entravant la libération de l'individu. Il pense avec lui que « la liberté, comme la raison, n'existe et ne se manifeste que par le dédain incessant de ses propres œuvres ». L'arme philosophique par excellence est l'ironie, « souveraine maîtresse et instrument irrésistible du progrès », si magnifiquement invoquée à la fin des *Confessions d'un révolutionnaire* (1). Herzen ne veut voir dans Proudhon que le démolisseur.

(1) *Confessions d'un révolutionnaire*, p. 293.

Aussi lui reproche-t-il, dans la formule servant d'exergue aux *Contradictions économiques*, d'avoir ajouté à *Destruam : Ædificabo*. Proudhon n'a pas été entièrement exempt de la tare commune aux Français qui veulent construire à tout prix, avant d'avoir fait place nette, et sur des fondations purement rationnelles. « L'idée de la Banque du Peuple était bonne en soi », dit Herzen. Cette affirmation entraîne avec elle sa critique. La Banque du Peuple n'était qu'une idée, un concept abstrait qui, n'ayant pas pénétré dans la conscience des masses, n'était pas devenu une force agissante. Elle n'était pas une institution déjà réalisée plus ou moins imparfaitement dans la pratique sociale, comme l'était en Russie le mir où, par une habitude séculaire, se résolvait l'antithèse de la propriété individuelle et collective, germe d'avenir qu'il s'agissait seulement de développer. Sans doute Herzen n'est pas économiste. Sans doute encore son éducation ne l'a pas préparé, dans une Russie vivant d'une économie agricole primitive, à comprendre le rôle et l'importance du capital. Mais son opinion sur la Banque du Peuple vient moins de son ignorance ou de son inexpérience des questions financières que de sa doctrine même. Vouloir créer de toutes pièces un organisme social nouveau, c'était pour lui retomber dans l'utopie du phalanstère, c'était non seulement bâtir dans l'irréel, mais prétendre fixer le flux des choses en l'enfermant dans un cadre trop étroit. Car le socialisme ne saurait se satisfaire de solutions partielles ni surtout de solutions exclusivement économiques. Il engage la vie intellectuelle et morale aussi bien que la vie matérielle, ce qui postule d'abord une rénovation des esprits. Aussi Herzen n'a-t-il pas vu dans les conceptions de Proudhon le rôle fondamental du crédit qui ne sert pas seulement à abattre la tyrannie du capital, mais qui surtout constitue la forme contractuelle la plus immédiatement nécessaire et la plus féconde, cellule productrice de tous les autres contrats devant former le tissu d'une société anarchique. Herzen reste

étranger à l'idée que l'organisation économique commande souverainement à toutes les manifestations de la vie collective et individuelle.

Mais, par contre, ce qu'il saisit bien et ce dont il fait un des plus grands mérites de Proudhon, c'est la nature intime de sa pensée, mouvante comme la réalité elle-même, brochant sur un thème unique des variations causées par celles que la vie improvise sans cesse sur le thème du passé dans le heurt de ses puissances créatrices, dont chaque événement nouveau permet de mieux évaluer la mesure et de mieux discipliner les heurts. « Il y a eu beaucoup de changements dans ses idées, dit-il, c'est précisément dans ces changements qu'éclate aux yeux l'unité interne qui les lie, depuis sa première dissertation sur un sujet d'école jusqu'au récent *carmen horrendum* de la dépravation boursière. »

Par là Herzen n'entend pas seulement que les idées, préformées dès le *Mémoire sur la propriété*, ont pris une valeur différente suivant les époques et le rythme des événements, la critique de l'État par exemple faisant passer au second plan celle de la propriété sous l'effet de la Révolution de 1848. Il veut dire surtout que les solutions mêmes, données par Proudhon aux problèmes abordés par sa dialectique, gardent toujours le caractère instable de la réalité du moment qu'elles réfléchissent. Herzen va tout de suite à la cause profonde de cette instabilité, sans s'arrêter à ses manifestations dans l'œuvre de Proudhon.

Il ne nous est pas difficile de préciser les variations auxquelles songe Herzen. Il possède trop bien l'œuvre entière de Proudhon pour ne pas avoir été frappé de la différence de ses conclusions sur la propriété dans le premier *Mémoire* et la huitième époque des *Contradictions économiques*. Proudhon s'était prononcé d'abord pour la possession remplaçant la propriété quiritaire, pour un système à mi-chemin entre la propriété et la communauté. Dans les *Contradictions économiques* ses préférences

tendent vers une sorte de bien familial, indivisible et héréditaire, obtenu par le rachat des fermages. C'est que, après avoir démontré les antinomies de la propriété en soi, il a cherché la série dont la propriété est un des termes, « dans laquelle celle-ci reprenant sa place, et par conséquent sa véritable forme, deviendra partie essentielle d'un tout harmonique et vrai, et perdant ses qualités négatives, revêtira les attributs positifs de l'égalité, de la mutualité, de la responsabilité et de l'ordre » (1). M. A. Berthod a parfaitement montré le rôle que jouait, dans la dégradation de l'idée de simple possession, le désir de Proudhon de sauvegarder la liberté et l'indépendance de l'individu face à l'État (2). Dans la série où Proudhon intègre la propriété, il insère le facteur État, qui change la valeur réciproque des termes. Nous ne savons si Herzen a exactement compris en 1859 que les idées de Proudhon sur la propriété étaient fonction de sa critique et de sa crainte de l'État autoritaire. Peut-être a-t-il déjà attribué, comme il le fera plus tard en 1865, les variations de Proudhon à une connaissance plus profonde de la réalité française, le paysan étant par nature anticommuniste et individualiste, et cette nature immuable imposant un système de tenure des terres où la propriété perdrait ses caractères négatifs grâce à la disparition de la plus-value, tout en restant individuelle et transmissible. Quelles que soient ses raisons, Herzen ne saurait voir dans l'évolution des idées de Proudhon sur la propriété qu'une adaptation meilleure de sa doctrine première à la vie concrète qui seule décide en maîtresse.

L'attitude prise par Proudhon en face des compagnies ouvrières venait encore confirmer l'opinion de Herzen. Proudhon avait âprement combattu en 1848 les associations de producteurs

(1) *Système des contradictions économiques*, t. II, p. 183, Paris, 1923, Rivière.

(2) A. Berthod, *P. J. Proudhon et la Propriété*, cf. en particulier ch. III, pp. 93-107 (Paris, Giard et Brière, 1910).

proposées par Louis Blanc et la Commission du Luxembourg. Ces polémiques, fort connues de Herzen, l'avaient mis en opposition avec presque tous les socialistes. Il préférait la petite industrie à domicile à l'atelier collectif, où l'ouvrier risquait de perdre sa personnalité et son initiative. Mais le développement des Sociétés anonymes et des Compagnies de chemin de fer lui démontrait la puissance de l'association. Il ne fallait pas en priver les travailleurs. Ceux-ci devaient à leur tour conquérir cet instrument de libération contre la tyrannie du capital. Aussi, dès 1851, dans la sixième étude de l'*Idée générale de la révolution*, comme plus tard dans le *Manuel du spéculateur* et dans son étude sur les *Réformes à opérer dans l'administration des chemins de fer*, recommandait-il la formation de compagnies ouvrières. Mais celles-ci devaient avoir pour but, non pas d'enrégimenter les travailleurs, mais de leur laisser le maximum d'indépendance au moyen de contrats de membre à membre ou de groupe à groupe au sein de l'association, tout en les faisant profiter de la force collective produite par leur union. Proudhon avait donc assoupli sa doctrine au contact des faits sans en changer l'esprit.

Sur ce point particulier, comme dans la question capitale de la propriété, Herzen nous paraît avoir raison. Quoi qu'on en pense, son jugement a le particulier mérite de devancer de fort loin les études contemporaines recherchant derrière la pensée proudhonienne, si riche, si complexe, et rendue si contradictoire par son mouvement dialectique même, les tendances profondes qui l'animent. Il trouve l'unité de cette pensée dans la conception fondamentale d'un Univers où la matière et l'esprit, comme la société et l'individu, liés par une indissoluble caution mutuelle, cherchent dans une réciprocité d'action et de réaction à résoudre leur antinomie par le triomphe de la raison immanente aux choses. A chaque moment de cet éternel devenir, le concret est tout ce que la raison a pu réaliser et n'est en même temps qu'une réalisation passagère. Par suite

la vie est une lutte incessante entre la raison réalisée et la raison qui veut se réaliser davantage. La philosophie de l'histoire nous montre le sens de cette lutte, et le socialisme cherche à en gagner l'enjeu par l'accommodation du présent à la meilleure synthèse de demain. Le socialisme se définit donc comme la science des forces qui s'entrechoquent confusément avec des fortunes diverses dans le dynamisme de la vie. Comme ces forces varient suivant les circonstances, les équations qui les mesurent varient de même. L'instabilité est la qualité même du concret : c'est pour cela qu'elle est la caractéristique d'une pensée comme celle de Proudhon, qui s'efforce de le réfléchir dans sa réalité changeante, tout en gardant l'unité que lui donne la connaissance des lois immuables présidant à la complexité des phénomènes. Proudhon est un et multiple, comme le sont les choses mêmes.

Il a, certes, pu se tromper dans la mesure des forces en présence. Car les chances d'erreur sont d'autant plus grandes qu'on étudie l'amplitude de ces forces sur un espace plus limité. C'est ce qui arrive dans la bataille politique, où les nécessités de l'action réclament des solutions immédiates et bornent le champ de la vision. Or Proudhon s'est passionnément jeté dans les luttes journalières après la Révolution de 1848. Il a pu commettre des erreurs de calcul. Mais ce sont erreurs de diplomatie révolutionnaire, et non contre-sens de doctrine.

« Où et dans quel cas, dit Herzen, Proudhon a-t-il trahi ses principes organiques ? m'est-il arrivé de demander. On m'a chaque fois répondu en me citant ses fautes politiques ». Il ajoute que la plupart de ces fautes sont venues de ce que Proudhon a cru à ses principes plus qu'à son parti. Herzen ne nous dit pas quelle faute il jugeait avoir été commise par Proudhon dans son action révolutionnaire. Peut-être lui reproche-t-il, avec les émigrés français de Londres, d'avoir ruiné en 1848 par ses attaques le parti démocratique en faisant le jeu des

conservateurs, et d'avoir aidé ainsi à l'élection de Louis Napoléon, au lieu de laisser de côté les questions doctrinales afin de former un bloc contre la réaction. Ce reproche est tout à fait vraisemblable, puisque pour Herzen la république politique était la condition nécessaire de toute réforme sociale. Mais sans aucun doute Herzen n'accusait pas Proudhon, comme les démocrates, d'avoir pactisé avec Napoléon au lendemain du coup d'État, en se flattant de le mettre au service de la Révolution. Il ne pouvait voir une trahison dans ce ralliement passager, puisque lui-même, après avoir combattu le tsarisme de toutes ses forces, avait fait une trêve avec Alexandre II dans l'espoir de réaliser par lui la première réforme sociale nécessaire à la Russie : la libération des paysans avec la terre.

Il y a en effet une analogie frappante entre l'attitude de Proudhon à l'égard de Napoléon III et celle de Herzen à l'égard de Alexandre II. Elle s'explique par leur idée commune que, le présent commandant l'avenir, il faut tirer profit des forces dont l'expérience a démontré la solidité, au lieu de s'obstiner vainement à les combattre. De même que la conciliation hégélienne de la thèse et de l'antithèse dans une synthèse, conservant les éléments durables de l'une et de l'autre, conduit logiquement au réformisme social, de même en politique la conciliation du réel et du rationnel conduit à l'opportunisme. Proudhon et Herzen en sont la preuve.

De là les mêmes attaques subies par Herzen de la part des révolutionnaires russes, l'accusant à son tour d'abandonner leur cause. Peut-être faut-il voir une défense déguisée contre elles dans ce que Herzen dit de l'indifférence de Proudhon à l'égard des formes politiques, qui lui rendait faciles les concessions. Comme son indifférence à lui est aussi grande pour les questions religieuses, elle risque de l'entraîner de même à toutes sortes d'abandons ou de fautes que ne commettrait pas le premier bachelier venu ès-théologie. Cette confession préventive pourrait bien être, sous le couvert de la seule religion,

une réponse de Herzen à ceux qui lui reprochent d'accepter trop facilement la tyrannie de Pétersbourg. On devine d'ailleurs dans tout ce portait de Proudhon un désir vaguement saisissable d'apologie personnelle contre les accusations de dillettantisme révolutionnaire dont il est l'objet, puisqu'en somme Herzen s'attache surtout à démontrer l'unité profonde de la pensée de Proudhon derrière ses contradictions apparentes, et cela par les raisons philosophiques qui constituent l'unité de la sienne propre.

Quoi qu'il en soit, Herzen ne reconnaît pas à Proudhon un tempérament politique. Il trouve que sa place n'était ni dans l'Assemblée Constituante ni dans la bataille des partis. Sa force résidait dans sa critique de l'ordre existant. Proudhon reste avant tout pour lui le dialecticien du socialisme. Herzen a accordé aussi peu d'importance à son action révolutionnaire qu'à ses idées financières. Il n'a vu surtout en lui que le philosophe et il lui a prêté, sous la forme d'une doctrine arrêtée en ses contours, son propre hégélianisme. Il a forcé un peu les traits pour accentuer la ressemblance réelle de leurs deux images. Ses relations avec Proudhon ont été trop peu suivies, depuis son installation à Londres, pour qu'il sache que Proudhon dès 1854, comme il nous l'apprend lui-même dans la *Théorie de la propriété* (1), se détache de la dialectique hégélienne : « Vers 1854 je m'aperçus que la dialectique de Hegel... était fautive en un point ... l'antinomie ne se résout pas... seulement elle peut être balancée soit par l'équilibration des contraires, soit par opposition à d'autres antinomies ». A l'époque où Herzen écrit ce chapitre XLI de *Byloe i Dumy*, la notion d'équilibre s'est déjà substituée à celle de synthèse dans l'esprit de Proudhon. Herzen n'en a rien su. C'est ce qui l'amènera à mal comprendre les conceptions nouvelles de Proudhon sur la

(1) *Théorie de la propriété*, 2^e éd., p. 286. Cf. A. Berthod, *P. J. Proudhon et la propriété*, op. cit., p. 46.

propriété, entraînant celles sur la famille et sur la femme, dans lesquelles il croira voir un reniement de la dialectique même, la vertu éminente de Proudhon.

Cette vertu, cependant, pense Herzen, a trouvé de tout temps sa limite chez Proudhon dans la question de la femme et de son rôle social. Sur ce point Herzen le juge franchement réactionnaire. Pour lui Proudhon est resté le paysan qui regarde la femme comme toujours soumise à l'autorité du *paterfamilias* et condamnée aux travaux du ménage. Herzen songe à la fameuse formule des *Contradictions économiques* : Ménagère ou courtisane. Il l'a gardée dans l'esprit, sans avoir recherché les raisons qui la dictent à Proudhon. Celui-ci expliquait déjà dans les *Contradictions économiques* que le mariage, dans sa dualité indissoluble, était l'incarnation du dualisme économique, exprimé par les termes généraux de production et de consommation : « C'est dans cette vue qu'ont été réglées les aptitudes des sexes, le travail pour l'un, la dépense pour l'autre (1)... Comment rendre raison de cette duplicité de l'être humain, image de la dualité économique, véritable superfection hors du mariage et de la famille ? » (2)

C'était le germe de la conception de l'Androgyne que Proudhon développera dans son livre *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*. Mais Herzen, préoccupé surtout de la critique de l'État, n'a pas porté son examen sur ces idées à peine esquissées. Aussi, lorsqu'il les trouve développées et codifiées dans le livre *De la justice*, éprouve-t-il la douloureuse surprise dont il fait part à Malvida de Meysenbug et à Michelet. Ce qu'il estimait une simple incompréhension de l'homme, ignorant de l'amour, deviendra pour lui une incompréhension du philosophe.

(1) *Système des contradictions économiques* (nouvelle édition), *op. cit.*, p. 197.

(2) *Ibid.*, p. 199.

Il n'avait jamais lu condamnation semblable à celle que prononçait Proudhon contre la femme dans la onzième étude de son livre : « La prépondérance, acquise au sexe fort, lui est acquise dans la proportion de 3 contre 2, ce qui veut dire que l'homme sera le maître et que la femme obéira » (1). A la lecture de cette phrase devaient se lever dans le souvenir de Herzen toutes les figures des femmes vendues comme des choses, frappées ou humiliées, qu'il avait rencontrées en Russie, même dans sa propre maison et dans le domaine de son père à Vasil'evskoe, victimes résignées du servage ou de la famille patriarcale.

La servitude que Proudhon imposait à la femme n'était pas une soumission passagère, correspondant à un état de fait donné, et servant de degré vers une forme supérieure, mais une nécessité imposée par l'incapacité physique et intellectuelle de la femme, infirme par complexion. L'infirmité de son corps entraînait celle de son esprit. « Car, disait Proudhon, l'intelligence et le cœur ont un sexe... A la commandite des idées la femme n'apporte rien du sien, pas plus qu'à la génération » (2). Il le prouvait par la statistique des brevets délivrés par le gouvernement du 1^{er} juillet 1791 au 1^{er} octobre 1856 : sur les 54.107 brevets, 5 ou 6 seulement avaient été pris par des femmes pour articles de modes et de nouveautés : « La femme n'a pas même inventé son fuseau et sa quenouille ». Son infirmité morale n'était pas moins patente pour Proudhon.

Chacune de ces affirmations soulevait sans aucun doute chez Herzen une violente protestation. Proudhon lui paraissait faire insulte aux femmes délicieuses qui avaient passé dans sa vie, sa mère si tendre et si noble dans son humilité, Natalie dont l'esprit était aussi riche que le cœur, les compagnes de

(1) *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, Œuvres complètes, t. XXIV, p. 133.

(2) *Op. cit.*, p. 149.

ses amis de Moscou, si cultivées, mêlées si étroitement à leur commune vie intellectuelle. Proudhon commettait à ses yeux plus qu'une injustice, un véritable sacrilège.

Il reprenait ses violentes diatribes contre George Sand, dont Herzen admirait si fort l'œuvre libératrice. Herzen aurait, certes, pris avec moins d'ardeur la défense de *La Nouvelle-Héloïse* de Rousseau dont Proudhon disait : « S'il a relevé l'amour et le mariage, il en a aussi préparé la dissolution. De la publication de ce roman date pour notre pays l'amollissement des âmes par l'amour, amollissement que devait suivre de près une froide et sombre impudicité ». Herzen n'a jamais goûté *La Nouvelle Héloïse* (1), à laquelle il ne donnait aucune importance dans l'œuvre de Rousseau. Mais il ne pouvait admettre que George Sand ait eu l'action néfaste attribuée par Proudhon à cette « bacchante révoltée ». « L'égalité des sexes avec ses conséquences inévitables, liberté d'amour, condamnation du mariage, contemption de la femme, jalousie et haine secrètes de l'homme, et, pour couronner le système, une luxure inextinguible, telle est invariablement la philosophie de la femme émancipée ; philosophie qui se déroule avec autant de franchise que d'éloquence dans les œuvres de M^{me} Sand » (2). Ce jugement rappelait à Herzen celui que portaient contre George Sand à Moscou tous les défenseurs de la tyrannie dans la famille et dans l'État, au nom de l'ordre, de la tradition et de la morale. Il croyait entendre les pires adversaires du progrès et de la liberté parmi les courtisans du tsar.

D'autant plus que Proudhon, poussant jusqu'au bout sa logique, opposait le caractère passager de l'amour à la nature indissoluble du mariage, et déclarait le mariage contradictoire avec l'amour. « Le mariage, disait-il, est la subordination de l'amour à la Justice, qui peut aller jusqu'à la négation même

(1) Cf. notre livre, *Alexandre Ivanovič Herzen*, p. 72.

(2) *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, op. cit., p. 197.

de l'amour, ce que ne comprend plus, ce que repousse de tout son sens dépravé la femme libre. »

Herzen, pour qui l'amour était « la fleur luxueuse de la vie », la synthèse supérieure élevant l'individu au-dessus de l'égoïsme naturel, ne pouvait admettre de le voir banni du mariage, dont il était pour lui l'unique raison. Proudhon enfermait son couple androgyne dans une sombre géhenne sans issue. Et cela au nom de la Justice, entité nouvelle créée par la fantaisie de Proudhon !

Herzen ne se demandait pas si cette Justice n'était pas pour Proudhon autre chose qu'une impulsion intérieure « tendant à nous faire sentir notre dignité en autrui et réciproquement la dignité d'autrui en nous », faculté qui, pour s'exercer d'abord, devenir consciente ensuite, avait besoin de se constituer un organisme, le couple matrimonial. La conception de l'Androgyne, empruntée à Platon, sortait tout droit cependant d'une des idées maîtresses de Proudhon comme de Herzen : que toute notion, pour pénétrer dans la vie, avait besoin de devenir sentiment, volonté, force agissante, en un mot une fonction. Pour prendre corps dans la réalité, la Justice, équilibre des forces et harmonie des groupes, devait de même se trouver un organe : « la dualité sexuelle était sa condition physiologique, fonctionnelle » (1).

Mais Herzen, dans son irritation grandissante, ne retenait des déductions de Proudhon que des phrases comme celle-ci : « Au-dessus des trois règnes de la nature s'élève un quatrième règne, de l'esprit libre, règne de l'idéal et du droit, en d'autres termes le règne de l'humanité... Le mariage subordonne le plaisir à une fin supérieure qui est la Justice ». Herzen comprenait qu'au lieu de créer la Justice, l'Androgyne était créé par elle. Cette Justice était donc une entité qui remplaçait hors du monde le dieu déchu des théologies. Elle restaurait la fiction

(1) *Op. cit.*, p. 208

humanité, et substituait la transcendance à l'immanence. Au nom de cette déité abstraite, création d'un esprit retombé sous le joug de la métaphysique, le devenir humain s'emprisonnait dans des institutions immuables. La liberté, conquête journalière de la raison sur l'indiscipline universelle, se changeait en un esclavage illimité sous la tyrannie du *paterfamilias* romain.

Herzen avait toujours regardé la famille comme la cellule initiale de la société, dont la stabilité était assurée par la garantie du mariage. Il était aussi hostile au communisme des âmes et des corps qu'au communisme des biens. Mais l'institution du mariage, comme toutes les autres, devait évoluer vers une synthèse meilleure de la liberté des deux conjoints et de la nécessité sociale les soumettant l'un à l'autre. Le sens de cette évolution était la diagonale unissant les deux principes antagoniques qui se heurtent dans la vie conjugale : l'égoïsme réclamant la légitimité des passions, et l'altruisme, abandon de soi-même. Pour Herzen le remède aux malheurs engendrés par ce conflit consistait à sortir d'un égoïsme à deux et de préoccupations trop exclusivement limitées au cercle étroit de la famille, en participant chaque jour davantage à la vie de la cité, de la nation, de l'humanité. Le mariage tendait, du même mouvement que les autres formes sociales, à l'égalité dans une liberté organisée et acceptée.

Or Proudhon, avec sa famille indissoluble, où la femme devait vivre dans la servitude de l'homme, paraissait à Herzen nier ce mouvement. Il arrêta ainsi le devenir de l'histoire à la famille romaine, et rétablissait comme conséquence, avec la propriété quiritaire, l'État autoritaire chargé de la défendre. Il redressait les idoles qu'il avait voulu abattre. L'iconoclaste se faisait l'humble serviteur de ses victimes. Proudhon reprenait le froc métaphysique qu'il avait jeté, pour prêcher l'entité de la Justice. De même que Hegel avait fini par se rallier à la monarchie prussienne, Proudhon de même finissait dans le

conservatisme le plus arriéré. C'était le Hegel repentí de l'Université de Berlin, prouvant une fois de plus que l'esprit occidental est incapable de soulever la pierre tombale du passé.

Telle est la succession de surprises, de colères, d'indignations, entraînant une interprétation trop peu sereine et trop fragmentaire de la pensée de Proudhon, qui explique, dans le chapitre XLI de *Byloe i Dumy*, le portrait de Proudhon opposé en 1858 au Proudhon de 1857 : un dialecticien qui a fait faillite à lui-même. Dans une note, datée de 1866, Herzen déclare avoir changé en partie d'opinion sur le livre *De la justice*. Néanmoins le vrai Proudhon restera toujours pour lui le critique et le démolisseur dont l'œuvre, féconde pour le socialisme, s'arrête au *Manuel du spéculateur*.

APPENDICE

Chapitre XLI de *Byloe i Dumy* (Éd. Lemke, t. XIII, pp. 446-463) (1) : « ...La lecture de Proudhon, comme celle de Hegel, donne une manière particulière, elle aiguise les armes, elle donne non pas des résultats, mais des moyens. Proudhon est par excellence le dialecticien, le controversiste des questions sociales. Les Français cherchent chez lui un expérimentateur, et, comme ils n'y trouvent ni le devis d'un phalanstère, ni l'ordre policier d'une Icarie, ils haussent les épaules et jettent le livre de côté.

Proudhon, évidemment, a eu tort de mettre comme épigraphe à ses *Contradictions* : *Destruam et aedificabo*. Sa force n'est pas dans la création, mais dans la critique de ce qui existe. C'est la faute commise depuis des siècles par les démolisseurs d'un passé périmé ; l'homme répugne à seulement détruire ; lorsqu'il se met à briser, quelque dessin idéal de la construction future erre involontairement dans sa tête, quoique parfois ce soit la chanson du maçon démolissant un mur (2).

(1) Nous traduisons d'après le texte revu par Herzen lui-même dans sa réédition de *Byloe i Dumy* en 1867. Ce texte, comparé à celui de *L'Étoile polaire* en 1859, présente un très petit nombre de variantes, se rapportant surtout au style. Nous donnerons en note celles qui peuvent engager la pensée.

(2) Le texte de 1859 portait seulement : « C'est la chanson du maçon démolissant un mur. »

Dans la plupart des œuvres concernant les questions sociales, l'important ce n'est pas le but idéal qui presque toujours ou bien est inaccessible dans le présent, ou se ramènera à quelque solution unilatérale, mais c'est ce que la recherche de ce but posera chaque fois comme question. Le socialisme ne touche pas seulement aux solutions données au jour le jour par la vie pratique et religieuse antérieure, mais aussi aux conceptions élaborées par une science unilatérale ; il ne touche pas seulement aux déductions juridiques fondées sur la législation traditionnelle, mais encore aux déductions de l'économie politique. Il se rencontre avec la réalité quotidienne et rationalisée de l'époque des garanties et de l'économie bourgeoise, comme avec son milieu immédiat : sa situation en face de lui est celle qu'a eue l'économie politique en face de l'État féodal théorique.

C'est dans cette négation, dans cette volatilisation d'un ordre social ancien que réside la force terrible de Proudhon : il est, comme Hegel, le poète de la dialectique, mais il y a entre eux cette différence que l'un se tient sur la hauteur sereine du mouvement scientifique, et que l'autre se jette dans le tumulte des agitations populaires, dans la lutte corps à corps des partis.

Proudhon inaugure une nouvelle série de penseurs français. Ses œuvres constituent une révolution dans l'histoire non seulement du socialisme, mais aussi dans la logique française. Dans sa vigueur dialectique il est plus fort et plus libre que les Français du plus grand talent. Des hommes probes et intelligents, comme Pierre Leroux et Considérant, ne comprennent ni son point de départ ni sa méthode. Ils ont pris l'habitude de jouer avec des idées apprêtées d'avance, d'aller, vêtus d'une façon connue, sur un chemin battu et vers un but connu. Proudhon force souvent hors de toute route frayée, sans crainte de fouler quelque chose sur son passage, sans regret d'écraser ce qui se rencontrera ni d'aller trop loin. Il ne possède ni cette sentimentalité ni cette pudeur révolutionnaire de rhétorique qui, chez les Français, remplace le piétisme protestant. Voilà pourquoi il reste isolé parmi les siens, inspirant par sa force plus de craintes que de convictions.

On dit que Proudhon a l'esprit allemand. Ce n'est pas juste. Son esprit au contraire est tout à fait français. Il possède ce génie inné de la race gallo-franque, qui apparaît chez Rabelais, chez Montaigne, chez Voltaire et Diderot, même chez Pascal. Il s'est seulement approprié la méthode dialectique de Hegel, de même qu'il s'est approprié tous les procédés de la controverse catholique. Mais ni la philosophie hégélienne, ni la théologie catholique ne lui ont donné le contenu de sa pensée ni son caractère : ce sont pour lui des instruments avec lesquels il met son sujet à la question ; mais ces instruments il les a adaptés et affûtés à sa manière, comme il a adapté la langue française à sa forte et énergique pensée. De tels hommes sont trop solides sur leurs jambes, pour se courber devant quiconque, pour se laisser entraver.

« Votre système me plaît tout à fait ! » dit à Proudhon un touriste anglais. — « Mais je n'ai aucun système ! » répondit Proudhon avec humeur. Et il avait raison.

C'est justement ce qui dérouta ses compatriotes, habitués à la moralité à la fin de la fable, aux formules systématiques, aux tables des matières, aux recettes abstraites obligatoires.

Proudhon, assis au chevet du malade, dit qu'il est très mal pour telle et telle raison. On ne saurait venir en aide au mourant en bâtissant une théorie idéale sur la façon dont il pourrait rester bien portant s'il n'était pas malade, ou en lui proposant des remèdes, excellents en soi, mais qu'il ne peut prendre ou qu'il n'a pas.

Les symptômes extérieurs et les phénomènes du monde financier lui servent, comme les dents des animaux servaient à Cuvier, de degrés pour descendre dans les profondeurs secrètes de la vie sociale. C'est d'après eux qu'il étudie les forces entraînant le corps malade vers sa dissolution. Si, après chaque observation, il proclame une nouvelle victoire de la mort, est-ce sa faute ? Ici il n'y a pas de parents qu'on redoute d'effrayer : c'est nous-mêmes qui mourons de cette mort. La foule crie avec indignation : « Des recettes ! des remèdes ! ou taisez la maladie ! » Mais pourquoi donc se taire ? Les gouvernements absolus, seuls, interdisent de parler des mauvaises récoltes, des épidémies et du nombre des tués à la guerre. Le remède, évidemment, n'est pas facile à trouver. N'est-ce rien que les expériences faites en France depuis l'époque des saignées sans mesure de 1793 ? On a traité la France par des victoires, par l'exercice à haute dose, en la poussant en Egypte, en Russie ; on l'a traitée par le parlementarisme et l'agiotage, par une petite république et Napoléon le petit. S'en est-elle trouvé mieux ? Proudhon lui-même allait commencer à mettre à l'épreuve sa pathologie. Mais il subit l'insuccès de la Banque du Peuple, bien que son idée prise en elle-même fût juste. Par malheur il ne croit pas aux grands mots creux, sans cela il aurait ajouté partout : « Ligue des Peuples ! Ligue des Peuples ! République universelle ! Fraternité universelle ! Grande Armée de la Démocratie ! » Il n'emploie pas cette phraséologie, il n'épargne pas les Vieux-Croyants de la révolution. Aussi les Français le jugent-ils un égoïste, un individualiste. C'est tout juste s'ils ne le déclarent pas renégat et traître.

Je possède dans ma mémoire les œuvres de Proudhon, depuis ses considérations sur la propriété, jusqu'au *Manuel du spéculateur*. Il y a eu beaucoup de changements dans ses idées, certes, mais aurait-il pu vivre vraiment une époque comme la nôtre en sifflant le même « duetto à molle » à la manière de Platon Mikhajlovič (1) dans *Le malheur d'avoir*

(1) Personnage de la comédie de Griboëdov, *Gore ot uma* (Le malheur d'avoir de l'esprit). Cet ancien officier charme les loisirs de sa retraite en répétant depuis 5 ans sur sa flûte le même duo en *la mineur* (Acte II, sc. V).

de l'esprit ? C'est précisément dans ces changements qu'éclate aux yeux l'unité interne qui les lie, depuis la thèse écrite sur un sujet d'école donné par l'Académie de Besançon, jusqu'à ce dernier *Carmen horrendum* de la dépravation boursière. C'est le même ordre d'idées qui, en se développant, en variant d'aspects, en reflétant les événements, passe à travers les *Contradictions* de l'économie politique comme à travers ses *Confessions* et son *Journal*.

Le croupissement de la pensée est propre à la religion et au doctrinarisme, qui postulent une étroitesse obstinée, un esprit muré, vivant dans l'isolement ou dans un cercle étroit qui nie tout ce que la vie apporte de nouveau, ou tout au moins ne s'en occupe pas. La vérité réelle doit être sous l'influence des événements, les refléter en restant fidèle à elle-même, sinon elle ne serait pas une vérité vivante, mais une vérité éternelle se reposant des tempêtes de ce monde dans le silence mort d'une stagnation sainte.

« Où et dans quel cas Proudhon a-t-il trahi les principes organiques de sa doctrine ? » m'est-il arrivé de demander. On m'a chaque fois répondu : par ses fautes politiques, ses erreurs de diplomatie révolutionnaire. Pour ses fautes politiques, il est évidemment, en sa qualité de journaliste, tenu de répondre, mais là aussi il n'est pas coupable devant lui-même. Au contraire, une partie de ses fautes est venue de ce qu'il a cru plus à ses principes qu'au parti auquel il appartenait contre son gré, sans avoir avec lui rien de commun ; il ne lui était uni que par la haine contre un même ennemi.

L'action politique ne constituait ni la force ni le fondement de cette pensée qu'il revêtait de pied en cap de l'armure de sa dialectique. Tout au contraire on peut voir partout clairement que la politique, dans le sens du vieux libéralisme et de la république constitutionnelle, passe chez lui au second plan comme quelque chose d'à demi périmé, de passé. Dans les questions politiques il est indifférent, prêt à faire des concessions, parce qu'il n'accorde pas une importance particulière aux formes, qui à son avis ne sont pas essentielles. C'est l'attitude adoptée dans la question religieuse par tous ceux qui ont abandonné le point de vue chrétien. Je puis reconnaître pour ma part que la religion constitutionnelle du protestantisme est un peu (1) plus libre que l'autocratie catholique ; mais prendre à cœur la question de la confession et de l'Église, cela je ne le puis. En conséquence je ferai vraisemblablement quantité de fautes et de concessions qu'évitera le premier venu, le plus vulgaire des bacheliers en théologie ou des papes de campagne.

Sans aucun doute la place de Proudhon n'était pas à l'Assemblée Nationale, telle qu'elle était composée, et sa personnalité se perdait dans ce repaire de la bourgeoisie. Proudhon, dans ses *Confessions d'un révolutionnaire*, dit qu'il ne sut pas se retrouver dans l'Assemblée. Mais

(1) L'édition de 1859 ne portait pas « un peu ».

que pouvait y faire un homme qui dit de la constitution de Marrast, ce fruit acide du travail de sept mois de sept cents têtes : « Je vote contre votre Constitution non seulement parce qu'elle est mauvaise, mais encore parce qu'elle est une Constitution ! »

La lie parlementaire répondait à un de ses discours : « Le discours au *Moniteur*, l'orateur à l'asile d'aliénés ! » Je ne pense pas que dans la mémoire des hommes il reste beaucoup d'anecdotes semblables, depuis l'époque où un évêque d'Alexandrie amenait avec lui dans les conciles œcuméniques quelques novices armés de gourdins au nom de la Vierge, jusqu'à celle où les sénateurs de Washington se démontraient mutuellement à coups de bâton l'utilité de l'esclavage.

Mais, même dans cette Assemblée, Proudhon réussit à se dresser de toute sa taille et à laisser au milieu des échanges d'invectives une trace lumineuse.

Thiers, en repoussant le projet financier de Proudhon, fit quelque allusion à la dépravation morale des gens qui répandaient de tels enseignements. Proudhon monta à la tribune et, avec son allure menaçante et voûtée d'homme trapu des champs, dit au petit vieux souriant : « Parlez de finances, mais ne parlez pas de moralité ! Je pourrais prendre cela pour une attaque personnelle, je vous l'ai déjà dit au Comité. Si vous continuez, je ne vous provoquerai pas, moi, en duel (Thiers sourit). Non, je me soucie peu de votre mort, elle ne prouverait rien. Je vous propose un autre combat. Ici, du haut de cette tribune, je raconterai toute ma vie, fait par fait, et chacun pourra me rappeler ce qu'il m'arriverait d'oublier ou d'omettre. Après cela, que mon adversaire raconte sa vie ! (1) » Tous les regards se tournèrent vers Thiers ; plus de sourires, et pas de réponse.

La chambre hostile se tut. Proudhon, regardant avec mépris les défenseurs de la religion et de la famille, descendit de la tribune. Voilà où est sa force. Dans ses paroles on entend la voix âpre du monde nouveau qui approche avec sa justice et ses châtements.

Depuis la Révolution de février Proudhon prédisait ce à quoi la France est arrivée. Il répétait sur tous les tons : « Prenez-garde, ne plaisantez pas, ce n'est pas Catilina qui est à vos portes, mais la mort ! » Les Français haussaient les épaules. Les mâchoires dénudées, la faulx, la clepsydre, tout l'attirail enfin de la mort, personne ne le voyait. « Quelle mort donc ? C'était l'éclipse d'une minute, la sieste d'un grand peuple ! » A la fin beaucoup s'aperçurent que la situation était mauvaise. Proudhon était moins abattu que les autres, il était moins effrayé, parce qu'il avait prévu. C'est alors qu'on l'accusa non seulement d'être insensible, mais encore d'attirer le malheur. On dit que l'empereur

(1) Herzen cite de mémoire la riposte de Proudhon à Thiers dans la séance du lundi 31 juillet 1848. Cf. le texte exact d'après *Le Moniteur* du 1^{er} août, au chapitre III du présent livre, p. 62.

de Chine traîne chaque année par sa natte l'astronome de sa cour, lorsque celui-ci lui rapporte que les jours commencent à décroître.

Le génie de Proudhon est réellement antipathique aux rhéteurs français. Sa langue les offense. La Révolution a développé son puritanisme étroit, privé de toute tolérance, ses clichés obligatoires ; et les patriotes repoussent ce qui n'est pas écrit dans les formes, tout comme les juges russes. Leur critique s'arrête devant leurs livres symboliques, dans le genre du *Contrat social*, de la *Déclaration des droits de l'homme*. Hommes de foi, ils ont la haine de l'analyse et du doute ; hommes de conspirations, ils font tout de compagnie, et de tout font un intérêt de parti. Un esprit indépendant leur est odieux, comme un rebelle. Même dans le passé, ils n'aiment pas les idées indépendantes. Louis Blanc s'emporte presque, dans l'*Histoire de la Révolution française*, contre le génie excentrique de Montaigne. Ce sentiment gaulois, qui cherche à fondre l'individu dans le troupeau, est la source de leur passion pour le nivellement, pour l'unité de l'alignement militaire, pour la centralisation, c'est-à-dire pour le despotisme.

La raillerie des choses saintes chez le Français, et l'âpreté de ses jugements sont plutôt polissonnerie, espièglerie, plaisir de taquiner que besoin d'analyse, que scepticisme inné. Le Français possède une foule de petits préjugés, de bribes de religion : il les défend avec la fougue de Don Quichotte, avec l'obstination d'un hérétique. Voilà pourquoi les Français ne peuvent pardonner ni à Montaigne ni à Proudhon leur libertinage d'esprit, leur irrévérence à l'égard des idoles adorées par tous. Ils ressemblent à la censure de Pétersbourg qui permet de plaisanter sur un conseiller titulaire, mais défend de toucher au conseiller secret (1). En 1850, E. de Girardin exprima dans *La Presse* l'idée hardie et nouvelle que les fondements du droit ne sont pas éternels, mais vont changeant avec le mouvement historique. Quel vacarme souleva cet article ! Invectives, cris, accusations d'immoralité durèrent, avec l'aide de *La Gazette de France*, pendant des mois.

J'ai beaucoup entendu parler de la rudesse de Proudhon, de son intolérance, mais je n'ai jamais rien éprouvé de semblable à mon égard. Ce que les gens sensibles appellent chez lui rudesse, c'est l'élasticité des muscles du lutteur ; son front plissé découvrait seulement le puissant effort de la pensée ; dans la colère Proudhon rappelait Luther irrité, ou Cromwell, bafouant le Parlement Croupion. Il savait que je le comprenais, comme il savait aussi combien peu de gens le comprenaient, et il prisait cela. Il savait qu'on le tenait pour un homme peu expansif.

(1) Le conseiller secret occupe le troisième degré du *tchin*, et le conseiller titulaire le neuvième.

Lorsqu'il eut appris par Michelet le malheur qui avait frappé ma mère et Kolja, il m'écrivit de Sainte Pélagie entre autres choses : « Est-il possible que le destin doive nous achever encore de ce côté ? Je ne puis revenir à moi de cet affreux malheur. Je vous aime, vous êtes là sous ce sein qui pour tant d'autres semble être de marbre. »

Il y a chez Proudhon un coin qui présente une cassure irréparable. Là s'arrête sa personnalité, et, comme il arrive toujours, il est, au-delà de cette limite, conservateur et homme de tradition. Je parle de son opinion sur la vie familiale et la signification de la femme en général. « Comme il est heureux, notre ami N., disait Proudhon en plaisantant. Sa femme n'est pas assez sotte pour ne pas savoir préparer un bon pot-au-feu, ni assez intelligente pour discuter de ses articles. C'est tout ce qu'il faut pour le bonheur domestique ! »

Dans cette plaisanterie, Proudhon a donné en riant la raison sérieuse de son opinion sur la femme. Ses conceptions des relations familiales sont grossières et réactionnaires, mais en elles s'exprime non pas l'élément bourgeois du citadin, mais plutôt le sentiment têtu du *paterfamilias* paysan, qui regarde orgueilleusement la femme comme une ouvrière soumise à son pouvoir, et lui-même comme le maître souverain de la maison.

Un an et demi environ après que cela avait été écrit, Proudhon publia son grand ouvrage *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*.

Ce livre, pour lequel la France le condamna sauvagement de nouveau à trois ans de prison, je l'ai lu avec attention. J'ai fermé le tome III, accablé de sombres pensées.

Lourde, lourde époque. Son souffle dissolvant fait perdre l'esprit aux plus vigoureux...

Et ce « brillant lutteur », lui non plus, n'a pas tenu jusqu'au bout. Il a fléchi ! Dans son dernier travail je vois la même dialectique puissante, aussi largement brandie, mais elle le mène désormais à des résultats imaginés d'avance ; elle n'est plus libre maintenant dans son dernier mot. Vers la fin du livre j'ai suivi Proudhon comme Kant suit le roi Lear, attendant de le voir revenir à la raison ; mais il divaguait de plus en plus. C'étaient les mêmes accès de violence, les mêmes paroles frénétiques que chez Lear. De même que chez Lear se révélait en tout le roi, *every inch a king*, de même chez Proudhon se révélait en tout le talent, mais un talent « fêlé ». Et il fuit avec le cadavre, non plus de sa fille, mais de sa mère qu'il croit vivante ! (1)

Le pensée romane, religieuse dans la négation même, superstitieuse

(1) Note de Herzen : « J'ai en partie changé d'opinion sur cet ouvrage » (1866)

dans le doute, rejetant une autorité au nom d'une autre, s'est rarement enfoncée plus loin, plus profondément *in medias res* de la réalité ; et rarement elle a rejeté toute entrave avec une dialectique aussi hardie et aussi sûre que dans ce livre. Elle s'y est détachée non seulement du grossier dualisme de la religion, mais encore du dualisme astucieux de la philosophie ; elle s'est délivrée des fantômes non seulement du ciel mais encore de la terre ; elle a passé par-dessus l'apothéose sentimentale de l'humanité, par-dessus le fatalisme du progrès. Elle ne dit plus ces litanies immuables sur la fraternité, la démocratie et le progrès, qui fatiguent si pitoyablement au milieu des discordes et des violences. Proudhon a sacrifié à la compréhension de la Révolution les idoles et la langue de celle-ci. Il a porté la moralité sur son unique terrain réel, la poitrine de l'homme ne reconnaissant que la raison et d'autre idole « que lui-même ».

Et après tout cela le grand iconoclaste a eu peur de la personne humaine libérée, car, après l'avoir délivrée abstraitement, il est retombé dans la métaphysique. Il a attribué à cette personne une liberté imaginaire, il n'a pas pu en venir à bout, et il l'a immolée au dieu sans humanité, au dieu glacé de la Justice, au dieu de l'équilibre, du silence, de l'immobilité, au dieu des brahmanes qui cherchent à perdre toute individualité, à se dissoudre, à s'endormir dans le monde infini du néant.

Sur un autel vide, il a dressé des balances. Elles seront les nouvelles Fourches Caudines de l'humanité.

La Justice, vers laquelle il aspire, n'est même pas l'artistique harmonie de la République platonicienne, ni le bel équilibre des passions et des sacrifices. Le tribun gaulois n'emprunte rien à « la Grèce archaïque et frivole ». Il foule stoïquement aux pieds les sentiments personnels, et ne cherche pas à les accorder avec la liturgie de la famille et de la communauté. La personne « libre » est chez lui une sentinelle, un ouvrier dont le service est sans terme. Elle porte sa tâche et monte sa garde jusqu'à la relève de la mort. Elle doit étouffer en elle tout ce qui est passion individuelle, tout ce qui est extérieur au devoir parce qu'elle n'est pas elle, et que son sens, sa substance sont en dehors d'elle. Elle est l'organe de la Justice. Elle est prédestinée, comme la Vierge Marie, à engendrer dans la douleur l'Idée et à la mettre au monde pour le salut de l'État.

La famille, première cellule de la société, première crèche de la justice, est condamnée à un éternel travail sans issue. Elle doit servir d'autel pour la purification de tout ce qui est personnel. C'est en elle que toutes les passions doivent être détruites. La dure famille romaine, dans l'atelier contemporain, tel est l'idéal de Proudhon. Le christianisme a trop amolli la vie familiale : il a préféré Marie à Marthe, la visionnaire à la ménagère ; il a pardonné à la pécheresse et a tendu la main à celle qui se repentait parce qu'elle avait beaucoup aimé. Mais dans la famille proudhonienne il faut justement aimer peu. Et ce n'est

pas tout. Le christianisme a placé la personne bien au-dessus de la famille. Il a dit au fils : « Abandonne père et mère, et suis-moi ! », à ce fils qu'il convient, au nom de l'incarnation de la Justice, de r'iver de nouveau au carcan de la puissance paternelle absolue, à ce fils qui ne peut avoir de volonté devant son père, et pas même surtout dans le choix de sa femme. L'esclavage doit le tremper, afin qu'il devienne à son tour le tyran de ses enfants, nés sans amour, par devoir pour la prolongation de la famille. Dans cette famille le mariage sera indissoluble, mais en revanche froid comme glace ; le mariage est précisément une victoire sur l'amour. Moins il y aura d'amour entre la femme-cuisinière et le mari-travailleur, mieux cela vaudra. Et ces vieux épouvantails usés, sortis de l'hégélianisme de droite, il m'a fallu les voir encore une fois sous la plume de Proudhon !

Le sentiment a été pros crit, tout s'est glacé, les couleurs se sont évanouies. Il n'est resté que le travail épuisant, abrutissant, sans issue du prolétaire contemporain, le travail dont au moins était libérée l'aristocratique famille de la Rome antique fondée sur l'esclavage. La poésie de l'Eglise, le délire de la foi, l'espérance du Paradis ont disparu. On n'écrira même plus de vers à cette époque, suivant la conviction de Proudhon, parce que le travail « s'accroîtra ». Pour la liberté de la personne, pour l'autonomie de l'action, pour l'indépendance on peut sacrifier les chansons dont nous berce la religion ; mais tout sacrifier pour l'incarnation de l'idée de la Justice, quelle absurdité !

L'homme est condamné au travail. Il doit peiner jusqu'à ce que son bras tombe. Le fils alors retirera des doigts glacés du père le rabot ou le marteau, et il continuera l'éternel travail. Mais si, parmi les fils, il s'en trouve un plus intelligent qui pose la hache et demande : « Mais pourquoi donc nous épuisons-nous ? » — « Pour le triomphe de la Justice », lui répondra Proudhon. — « Et qui m'a chargé de faire triompher la Justice ? » dira le nouveau Caïn. — « Comment ? qui ? N'est-ce pas ta mission ? Ta vie tout entière n'est-elle pas une incarnation de la Justice ? » — « Mais qui donc enfin a fixé ce but ? » ripostera Caïn. « Tout cela est trop vieilli. Dieu n'est plus, mais ses commandements sont restés. La Justice n'est pas ma mission. Travailler n'est pas devoir, mais nécessité. Pour moi la famille n'est pas une prison à vie, mais un milieu pour ma vie, pour mon développement. Vous voulez me tenir en esclavage, mais moi je m'insurge contre vous, contre votre immuabilité, comme vous-même vous vous êtes révolté toute votre vie contre le Capital, les baïonnettes, l'Eglise, comme tous les révolutionnaires français se sont révoltés contre la tradition féodale et catholique ! Ou bien pensez-vous qu'après la prise de la Bastille, après la Terreur, après guerres et famines, après le roi bourgeois et la république bourgeoise, je croirai que Roméo n'avait pas le droit d'aimer Juliette parce que de vieux imbéciles, Montecchi et Capulets, perpétuaient leur querelle séculaire ? Pensez-vous que moi-même je ne

puis ni à trente ni à quarante ans choisir femme sans la permission de mon père ? qu'il faut châtier, déshonorer la femme adultère ? Mais pour qui me prenez-vous, avec votre Justice ? »

Mais nous à notre tour, avec notre dialectique, nous ajouterions, pour venir à la rescousse de Caïn, que le concept entier de finalité chez Proudhon est parfaitement inconséquent. Téléologie, c'est encore théologie, c'est la République de Février, c'est-à-dire la monarchie de Juillet sans Louis-Philippe. Quelle différence y a-t-il entre une finalité précisée et la Providence ? (1)

Proudhon, après avoir libéré jusqu'à l'extrême la personne, a eu peur en regardant ses contemporains, et pour que ces forçats, *ticket of leave*, ne fassent pas de malheur, il les attrape au piège de la famille romaine.

Dans les portes ouvertes de l'atrium restauré, sans Lares ni Pénates, on voit désormais non plus l'« Anarchie », ni l'anéantissement du pouvoir de l'État, mais une hiérarchie rigoureuse, accompagnée de la centralisation, de l'immixtion du pouvoir dans les affaires domestiques, de l'héritage et dont on privera le bénéficiaire par punition. Par les fentes tous les vieux péchés romains épient de leurs yeux morts de statues.

La famille antique entraîne naturellement après elle la patrie antique avec son patriotisme ombrageux, cette vertu féroce qui a versé dix fois plus de sang que tous les vices ensemble.

L'homme rivé à la famille redevient serf de la terre. Ses mouvements sont limités, il a pris racine dans son champ. C'est là seulement qu'il est ce qu'il est. « Un Français vivant en Russie, dit Proudhon, est russe et non français ». « Il n'y a plus ni colonies, ni comptoirs à l'étranger ; chacun chez soi ! »

« La Hollande ne périra pas, disait Guillaume d'Orange à une heure terrible. Elle montera sur ses bateaux et partira quelque part en Asie ; et ici nous crèverons nos digues ». Voilà les peuples qui sont libres.

Tels sont aussi les Anglais. Dès qu'on commence à les opprimer, ils vont par-delà l'Océan fonder une jeune et plus libre Angleterre. On ne saurait cependant dire des Anglais qu'ils n'aiment pas leur patrie ou qu'ils n'ont pas le sentiment de la nationalité. En se dispersant de tous côtés sur les mers, l'Angleterre a peuplé la moitié du monde, au moment où la France, pauvre de sève, perdait une partie de ses colonies sans savoir que faire des autres. Elles ne lui sont pas nécessaires. La France est satisfaite d'elle-même, elle s'agrippe de plus en plus à son centre et celui-ci à son maître. Quelle indépendance peut-il y avoir dans cette nation ?

(1) Note de Herzen : « Proudhon lui-même a dit : « Rien ne ressemble plus à la préméditation que la logique des faits ».

Mais d'autre part, comment abandonner la France, la belle France ? « N'est-elle pas maintenant même la nation la plus libre du monde ? Sa langue n'est-elle pas la meilleure ? sa littérature la plus belle ? Son vers syllabique n'est-il pas plus harmonieux que l'hexamètre grec ? » En outre son génie universel s'approprie la pensée et les créations de tous les temps et de tous les pays. « Shakespeare et Kant, Goethe et Hegel, ne sont-ils pas devenus nôtres en France ? » Il y a plus : Proudhon a oublié qu'elle les a amendés et habillés, comme les pomeščiki habillent les moujiks, lorsqu'ils les prennent comme domestiques en leur demeure.

Proudhon conclut son livre par une prière catholique, fondée sur le socialisme. Il n'a eu qu'à tondre quelques phrases d'église, à les coiffer du bonnet phrygien en place de cucule, pour que la prière des évêques byzantins convînt parfaitement à l'évêque du socialisme !

Quel chaos ! (1) Proudhon, en se libérant de tout, sauf de la raison, a voulu rester non seulement un mari dans le genre de Barbe Bleue, mais encore un nationaliste français, avec son chauvinisme littéraire et sa puissance paternelle illimitée. Aussi derrière la pensée vigoureuse, pleine de force de l'homme libre, on entend la voix d'un féroce vieillard dictant son testament et désireux de conserver à ses enfants la demeure branlante qu'il a sapée toute sa vie.

Le monde roman n'aime pas la liberté, il aime seulement la pour-suivre. Pour se libérer il trouve quelquefois la force nécessaire ; pour être libre, jamais. N'est-il pas affligeant de voir des hommes comme Auguste Comte, comme Proudhon, arriver comme conclusion dernière, l'un à une hiérarchie de mandarins, l'autre à une famille de forçats et à l'apothéose de l'inhumain : *Pereat mundus, fiat justitia !* »

(1) Après « Quel chaos » Herzen a supprimé la phrase suivante du texte de 1859 : « Malheur à ceux qui s'arrêtent ! La logique les châtie sans pitié ! »

CHAPITRE VIII.

LES DERNIÈRES ANNÉES

(NOVEMBRE 1852 - JUIN 1858).

La condamnation prononcée par Herzen contre le livre *De la justice dans la Révolution et dans l'Église* semble l'avoir entièrement détourné un moment de Proudhon. Pendant les derniers mois de 1858 et la plus grande partie de l'année 1859, il n'entretient avec lui aucune relation. Le nom de Proudhon est absent de son œuvre et de sa correspondance. Mais l'amitié qu'il lui porte est toujours prête à se réveiller. Aussi ne manque-t-il pas d'aller le voir à Bruxelles, pendant le court séjour qu'il fait dans cette ville du 1^{er} au 5 octobre 1859. Dans une lettre du 5 novembre 1859 il parle de cette visite à Michelet : « J'ai vu le saint vieillard Lelewel (1) et Proudhon. Ce dernier n'a rien perdu ni de sa vigueur ni de son énergie ; il m'a paru tout jeune » (2). Herzen croyait trouver un Proudhon décrépiti, rejeté désormais par la fatigue de l'âge parmi les invalides de la Révolution. Il éprouve un étonnement joyeux à le voir dans l'exil aussi vigoureux de corps et d'esprit, aussi combattif qu'au temps de *La Voix du Peuple*, dans la cellule de Sainte

(1) Sur la vie et les travaux de Joachim Lelewel (1786-1861) cf. l'article de S. P. Koczorovski dans la *Revue des études historiques*, juillet-septembre 1927, pp. 257-275.

(2) Éd. Lemke, t. X, p. 146.

Pélagie. Cette lettre à Michelet contenait le seul renseignement que nous possédions jusqu'ici sur cette entrevue de Bruxelles en octobre 1859. Mais grâce à l'infatigable complaisance de Mme Henneguy, qui a bien voulu compulser une nouvelle fois pour nous les cahiers inédits de son père, nous connaissons les propos échangés par Herzen et Proudhon. Celui-ci les rapporte dans une note à la date du 4 octobre (1). C'est donc seulement à la veille de son départ de Bruxelles, où il était depuis le 1^{er}, que Herzen est allé lui rendre visite. Avant 1858

(1) 4 octobre 1859. Visite de Herzen. Il songe à quitter Londres et à venir s'établir à Bruxelles. Le mouvement selon lui est parfaitement en Russie, et désormais irrésistible. Alexandre II ne songe plus qu'à une chose : donner son nom à l'émancipation. Herzen est convaincu que si, par trahison de la noblesse, Alexandre venait à périr, toute la noblesse serait massacrée.

L'Empereur ferait-il la guerre aux Italiens pour maintenir le Pape ? Les Anglais s'opposeraient-ils à son influence en Italie ? Principe de brouille : les deux Empereurs contre les Italiens et contre les Anglais.

Si Napoléon III ne fait pas la guerre à l'Angleterre, la république sociale leur fera visite. Il faut, comme dit Herzen, que le foyer de l'usure anglaise soit dispersé. Il faut que Malthus soit vaincu. Je ne comprends pas la politique des Débats prenant, après la paix de Villafranca, parti contre l'Angleterre ; c'est l'os des os et la chair de la chair de l'Orléanisme.

Enfin c'est très satisfaisant à voir :

L'Orléanisme prêt à se brouiller avec l'Angleterre.

L'Angleterre se brouillant avec l'Autriche.

L'Empereur des Français se retournant contre les Italiens qu'il a émancipés, et tendant la main à François-Joseph.

La Prusse se séparant de l'Autriche et divisant la confédération germanique.

La Russie tendant la main à Bonaparte et haïssant l'Autriche.

Napoléon III faisant en Angleterre l'œuvre de la Sociale et réduisant à l'expression la plus simple :

Napoléon, Alexandre, François-Joseph et le Pape, alliés par le despotisme et le droit divin ;

L'Angleterre, la Prusse, l'Italie, alliés par le protestantisme et la Constitutionnelle ;

Les deux unis contre la Révolution sociale ;

Les peuples divisés d'avec leur gouvernement.

il aurait sans doute couru plus vite chez Proudhon. Les souvenirs d'autrefois l'attachent toujours à lui, mais son amitié est moins empressée.

Avec un tact parfait Herzen évite d'avoir avec Proudhon sur son dernier livre une controverse qui aurait pu devenir orageuse. Il ne sait peut-être pas combien Proudhon a été irrité par les attaques dirigées de toutes parts contre sa doctrine sur la femme, le mariage et l'amour (1). Mais il sait combien son tempérament autoritaire supporte mal la contradiction. Il n'a sans doute voulu ni faire de peine à l'exilé, qu'accablent toutes les duretés de l'existence, ni risquer une discussion qui aurait peut-être porté quelque atteinte à leurs sentiments mutuels. Leur conversation ne roule que sur la Russie et la situation de l'Europe à la veille du congrès de Zurich, réuni pour entériner les conditions de l'armistice de Villafranca.

Herzen expose à Proudhon les résultats de la lutte engagée en Russie autour de la question de l'émancipation des serfs. Proudhon est vivement intéressé par elle, comme par toutes les questions étrangères. L'exil a élargi son horizon. Il sent le besoin d'étendre son regard au-delà des frontières de France : « J'observe, j'étudie la Belgique, écrit-il à Neveu le 16 jan-

(1) Cf. *Correspondance*, t. IX (lettre du 11 mars 1859 à Boutteville), p. 29 : « P. Leroux publie une revue bi-mensuelle dans laquelle mon nom revient fréquemment. Vous pensez bien que ce n'est pas avec éloges. Le bonhomme prétend que ce que j'enseigne sous le nom de Justice, c'est le despotisme. Il ne me pardonne pas mes plaisanteries sur la triade, le circulus et mes anathèmes à l'amour... Avez-vous lu le livre de Michelet sur l'amour, celui de M^{me} Juliette la Messine contre moi, celui de Louis Jourdan sur la Femme et l'amour ? C'est toute une levée de boucliers contre mon livre où, sans réprouver l'amour, j'ai osé dire qu'il devait être subordonné à la Justice. Ceci est un symptôme du temps. La faible moralité de la nation se révèle dans ces écrits dont les auteurs semblent protester contre la religion du droit, au nom de la concupiscentie idolâtrique et charnelle. Ces jours derniers, je lisais dans *La Presse* des feuilletons de Pelletan et d'Alphonse Karr, pleins de protestations en faveur de l'amour. »

vier 1859. Je veux tâcher de donner pour l'avenir à ce que je publierai un caractère plus universel, moins restreint dans les questions et les formes de mon pays ». La Russie doit particulièrement attirer son attention par un projet de réforme qui entraîne un remembrement de la propriété. Herzen est fort optimiste à ce moment. L'émancipation lui paraît certaine. Alexandre est déterminé à la réaliser avec l'appui du peuple entier, tout prêt à massacrer la noblesse si, pour faire obstacle au mouvement, celle-ci osait attenter à la vie de l'Empereur. Ces affirmations viennent encore renforcer chez Proudhon l'idée dont les études et les conversations de Herzen ont depuis longtemps mis le germe dans son esprit, que la Russie est le théâtre d'un grand mouvement social, d'où, sans vaine perturbation politique, la véritable révolution peut sortir, atteignant aux sources mêmes de la vie économique. Herzen consolide les préférences de Proudhon pour la Russie de l'émancipation, au détriment d'une Pologne aspirant au seul rétablissement de l'indépendance politique.

Mais la question polonaise ne s'est pas encore posée avec l'acuité que lui donneront les manifestations du 8 avril 1861 et leur répression sanglante. Les esprits sont tout entiers occupés par les affaires d'Italie et le congrès de Zurich qui va s'ouvrir. Les démocrates d'Europe partagent les déceptions et les colères des Italiens, arrêtés à Villafranca dans leur marche victorieuse vers l'unité de la Péninsule. A leurs yeux, Napoléon a trahi ses promesses en acceptant, au lieu d'une Italie réunie sous la royauté piémontaise, une fédération de royaumes et de duchés. Les conservateurs au contraire se félicitent de voir le Pape garder sa souveraineté temporelle, le roi des Deux Siciles ramené à Naples, l'Autriche installée de nouveau en maîtresse dans la Lombardie. Les deux partis s'affrontent avec violence. On comprend qu'au milieu de cette agitation Herzen et Proudhon aient été amenés à faire de ce débat international le thème de leur entretien.

Ici encore, Herzen manifeste une grande prudence et se garde de faire appel aux principes. Il aurait été là-dessus en désaccord complet avec Proudhon. Au moment où éclatait la guerre d'Italie, il écrivait dans le *Kolokol* : « Nous ne sommes pas joyeux de cette guerre. Nous sommes hostiles à toute espèce de meurtre en gros et en détail, ceux pour lesquels on pend, ceux pour lesquels on distribue des croix. Tout sang versé soulève notre pitié, car le sang coule plus joyeusement dans les veines que sur l'herbe et le sable. Nous avons surtout pitié du sang autrichien : il va couler pour une cause injuste, et de plus, sous la menace du bâton. Les peuples civilisés sont encore des sauvages, et ils restent encore tout près de l'époque de Sésostris, s'ils ne peuvent régler leurs affaires qu'à coups de massues et de frondes. Mais fidèles à notre réalisme, nous prenons la guerre pour un fait ».

De ce fait, devant la réalité duquel il fallait s'incliner, Herzen cherchait le meilleur bénéfice à tirer. Cette guerre pouvait être le douloureux prélude d'une ère nouvelle pour l'Europe, si elle amenait la ruine de l'Autriche, « cette bastille des peuples », comme il l'appelait, « cette damnation éternelle », comme l'appelait Karl Vogt dans sa lettre au *Kolokol* du 3 avril 1859. Car la monarchie danubienne, en tenant sous son joug la majorité des peuples slaves, empêchait ceux-ci de former une fédération, gage de la fédération de l'Europe (1). Herzen garde toujours contre l'Autriche la haine qu'il manifestait déjà contre elle dans *La Voix du Peuple*, en compagnie de Charles Edmond Chojecki.

S'il avait exposé ces idées à Proudhon, il se serait heurté à de vives résistances de sa part. A cette époque Proudhon a presque achevé sa nouvelle étude sur *La guerre et la paix*, qu'il annonce le 5 mai 1859 à Chaudey : « C'est une espèce d'étude historique sur la manière dont la civilisation, débutant par la

(1) Éd. Lemke, t. X, pp. 1-10.

guerre, tend à une pacification universelle » (1). Le 5 juin, il écrit au même Chaudey : « Sur la guerre et la paix, je n'ai trouvé de principes ni chez Grotius, ni dans notre tradition révolutionnaire. Alors je me suis recueilli. J'ai lu des journaux, des brochures, de l'histoire, etc... J'ai repris mes formules, mes séries, mes antinomies, et je suis arrivé à quelque chose » (2). L'idée tout hégélienne de la guerre créatrice du droit, avant que les conflits du travail aient remplacé les conflits des armées pour départager les peuples et réaliser ce qui a la meilleure chance de vivre, cette idée est donc entièrement arrêtée dans l'esprit de Proudhon, avant sa rencontre avec Herzen. Il aurait taxé celui-ci de vain sentimentalisme, s'il l'avait entendu condamner la guerre au nom seulement des douleurs qu'elle cause. Il aurait de même protesté de toutes ses forces contre le projet de détruire cette Autriche, création de la guerre et de l'histoire, destinée à développer en un fédéralisme volontaire le fédéralisme imposé par la force à ses peuples divers. L'Autriche, pour lui, marquait un stade de civilisation plus avancé que la division de ses peuples en nationalités indépendantes, plus portées à se séparer qu'à s'unir. Elle était un degré supérieur vers le règne des contrats. Elle devait donc durer au même titre que tous les États sortis des traités de 1815, dont, en 1863, Proudhon allait entreprendre la justification, comme un progrès sur le morcellement antérieur de l'Europe.

Sur toutes ces questions Proudhon et Herzen sont aussi divisés que sur celles de la femme et du mariage. Mais à Bruxelles ils ne poussent pas leur entretien à fond. Ils se préoccupent seulement des conséquences européennes de l'armistice de Villafranca. Et sur ce terrain ils s'entendent. Napoléon III, devenu le défenseur du Pape, a désormais contre lui le Piémont

(1) *Correspondance*, t. IX, p. 84.

(2) *Ibid.*, t. IX, p. 94.

et l'Italie, l'Angleterre, jalouse de son influence au-delà des Alpes, et la Prusse, rivale de l'Autriche. Il est donc amené à tendre la main à François-Joseph et à Alexandre, qui ne saurait se désintéresser de la défense du principe dynastique en Europe. De ce renversement des alliances sort un groupement nouveau des États : d'un côté, la coalition des empereurs, du Pape et du droit divin ; de l'autre, celle des monarchies constitutionnelles et protestantes. Mais ces adversaires d'un moment restent toujours disposés à faire cause commune contre la Révolution sociale : les peuples ont contre eux leurs gouvernements. Telle est l'équation des forces qui paraît résulter pour Proudhon et Herzen des événements d'Italie. Ils jugent en somme la situation fort satisfaisante, car une guerre peut affaiblir les gouvernements au profit de leurs peuples et ruiner l'idée monarchique aussi bien que l'idée constitutionnelle, en déclenchant la Révolution sociale en Angleterre, « ce foyer de l'usure » dont Herzen souhaite la destruction.

L'identité de leurs conclusions sur les conséquences internationales de la volte-face de Napoléon III en Italie leur cache encore le désaccord de leurs principes. Aucun nuage ne s'élève entre eux et ne vient mettre sa tache sur les souvenirs des luttes et des douleurs subies en commun et que leur rencontre réveille. Herzen revient à Londres, heureux sans doute de s'être trompé en jugeant trop prématurément Proudhon perdu pour le socialisme. Proudhon, de son côté, continue à le tenir, comme autrefois, pour l'ami le plus capable de comprendre sa pensée. Cette entrevue, en somme, a resserré un moment une amitié qui commençait à se fissurer par l'éloignement et la divergence de plus en plus accusée des doctrines. Ils vont recommencer à échanger des lettres, et former de nouveau le projet d'une collaboration, afin de reprendre vigoureusement le combat révolutionnaire à travers l'Europe.

C'est ainsi qu'au début de 1860, aussitôt parue la traduction faite par Delaveau de la première partie de *Byloe i Dumy* sous

le titre *Le Monde russe et la révolution*, Herzen en fait remettre un exemplaire à Proudhon par un jeune Russe qu'il lui recommande (1). Nous ne possédons pas la lettre accompagnant l'envoi, mais nous pouvons facilement en rétablir la teneur d'après la réponse de Proudhon du 15 mars 1860 (2).

Après avoir présenté en quelques mots à Proudhon les souvenirs, traduits par Delaveau, dont il lui fait hommage, il l'entretient de la situation en Russie. Il est moins optimiste qu'en novembre 1859. Les nobles relèvent la tête et font obstacle à l'œuvre d'émancipation. A l'égard des Universités le gouvernement reprend la politique de Nicolas : on brime les étudiants pour des questions d'uniforme et on les soumet à une discipline de caserne. Un comte Strogonov ose demander que les paysans réfractaires aux ordres de leurs seigneurs soient traduits devant les conseils de guerre et condamnés aux verges. Tels sont les faits contre lesquels le *Kolokol* s'élève à cette époque. Dans son article liminaire pour le nouvel an, au début de janvier 1860, Herzen reproche au tsar son indécision, sa faiblesse, ses actes rétrogrades : « Alexandre veut sûrement le bien, et il le redoute » (3). Aussi manifeste-t-il à Proudhon ses craintes de voir la Russie reculer lentement vers la sombre époque de Nicolas. Ces nouvelles surprennent et affligent Proudhon. Mais, avant de s'en informer davantage auprès de Herzen, il le remercie d'abord de son livre dont il dit connaître

(1) Il aurait été intéressant de savoir qui était ce jeune russe, messenger de Herzen, car Proudhon a dû l'interroger sur la Russie. Nous n'avons pu l'établir. Peut-être est-ce un des deux visiteurs dont Herzen parle à son fils dans sa lettre du 9 janvier 1860 : « Nous avons eu la visite d'un étudiant russe qui travaille à Würzburg chez Kelleker (professeur de physiologie). Il arrivait d'une expédition scientifique dans la Caspienne. Il s'est rencontré chez nous avec ce même officier du génie qui dirigeait les travaux pour l'artillerie lors de la prise de Chamyl et qui prit part à la bataille », Éd. Lemke, t. X, p. 197.

(2) *Correspondance*, t. IX, pp. 347-350.

(3) Éd. Lemke, t. X, p. 186.

déjà une partie, sans pouvoir préciser d'où lui vient cette connaissance. C'est qu'il a sans doute lu, dans les numéros du 15 juillet et du 1^{er} septembre 1854 de la *Revue des Deux Mondes*, les articles où Delaveau étudiait la vie et l'œuvre de Herzen. Malgré cette impression de déjà vu, il prend le plus vif intérêt au récit des prisons et des exils de son ami : « Vous étiez prédestiné à devenir l'un des hommes les plus importants de la Russie », lui dit-il. Il le tient, comme Herzen le juge lui-même, pour la meilleure tête révolutionnaire de son pays et de l'Europe. Aussi, comme autrefois au temps de ses malheurs de Nice, le met-il en garde contre toute lassitude : « Courage donc, pieux révolutionnaire, ne ralentissez-point votre travail ! Le temps est plus que jamais à l'orage ! »

Ce que Herzen lui dit de la Russie lui paraît justement un des signes précurseurs de la tempête. « Je vois avec tristesse la reculade de votre Alexandre. Est-ce un changement de politique ou seulement de front ? La Russie avec son jeune empereur recommencerait-elle la période de notre imprudent et malheureux Louis XVI ? » Cette tristesse éprouvée par Proudhon nous montre combien étaient vives les espérances qu'il avait déjà fondées sur la Russie et sur Alexandre pour donner à l'Europe l'exemple d'une révolution sociale accomplie sans secousse politique. Les hésitations du tsar le font songer à Louis XVI. Derrière ce souvenir on sent poindre la crainte de bouleversements qui amèneraient un 89 russe, d'où ne sortirait qu'un changement de régime sans profit pour la réalisation de la Justice. Aussi revient-il aux conclusions de son entretien avec Herzen à Bruxelles. Les gouvernements sont tous en état de trahison à l'égard de leurs peuples. « Tôt ou tard, après s'être longtemps chamaillés, nous les verrons s'unir contre la Révolution qui arrive sur eux à grands pas ». Pour hâter cette venue, il est donc nécessaire que tous les hommes de pensée s'unissent. Proudhon songe à une fédération de l'élite révolutionnaire en Europe, à une Internationale de l'idée et de la

plume, qui réveillerait « les sentiments impérissables du droit et de la liberté ». Il fait part à Herzen de son projet de rééditer en livraisons, plus accessibles au grand public qu'un gros livre, ses études sur *La justice dans la Révolution et dans l'Église*. Chacune de celles-ci serait accompagnée de notes, d'éclaircissements et de commentaires sur les événements contemporains. Ce serait une revue européenne à l'usage des peuples, une manière de manuel de philosophie révolutionnaire. Comme il connaît l'extrême indépendance de Herzen et son aversion pour toute espèce de comité et d'école, il l'assure que chacun de ses collaborateurs gardera son entière indépendance. Il lui demande quelques articles pour « embellir » ses études. Et ce terme, qui implique un rare éloge, manifeste la haute estime dans laquelle il tient son talent. Il le prie de publier dans son *Kolokol* quelques extraits de lui, pendant qu'à son tour il publiera « dans son tocsin » des citations du *Kolokol*. « Ce serait, lui dit-il, un commencement d'union entre la France et la Russie, deux pays après tout faits pour s'entendre ».

Ce dernier argument a dû paraître fort peu décisif à Herzen qui, depuis la Révolution de 48, n'a nullement changé d'opinion sur la France et son impuissance congénitale à échapper au césarisme ou au communisme. Il a dû être de même médiocrement attiré par le projet d'une revue dont la matière principale serait constituée par la réédition en livraisons de ce livre *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, que déparaient si étrangement à ses yeux les conclusions réactionnaires du troisième volume. Cependant il promet à Proudhon sa collaboration dans sa réponse du 23 mars 1860 (1). Cette promesse

(1) Lettre du 23 mars 1860 de Herzen à Proudhon (Éd. Lemke, t. X, p. 265-266) : « Cher Monsieur Proudhon, je viens de recevoir votre lettre et je me mets de suite à vous répondre. Je vous remercie franchement pour l'invitation que vous me faites de contribuer par quelque travail à la Revue.

Il faut pourtant vous dire que moi et mon ami Ogarev nous sommes extrêmement occupés (nous avons *La Cloche*, *l'Étoile polaire* et *La Voix*

lui est dictée à la fois par l'amitié et l'intérêt. Il a gardé le vif souvenir de l'accueil que Proudhon, en 1855, avait réservé à sa

de la Russie... tout cela doit être corrigé par nous deux, et quant à *La Cloche* et *L'Étoile* les articles de fond sont écrits par nous. Mais voilà ce que je vous propose : une traduction (arrangée pour le public français) d'une série de lettres sur la *La Russie et la Pologne*. Ces lettres seront des réponses à trois ou quatre articles publiés par des Polonais à Paris. Il faut vous dire la pensée de ces lettres. Pour moi la Pologne représente la « vieille civilisation » dans le monde slave, et cela dans toute sa beauté tragique, avec tous les avantages du malheur, avec de grands souvenirs, avec des aspirations de liberté, de catholicisme (éclairé !), d'aristocratie (radicale !) : tout cela est beau, mais tout cela n'est pas viable. « Nous », les Russes, nous haïssons notre double passé : la tradition moscovite et la « statistique » de Pétersbourg, nous sommes les « gueux » du genre humain, notre race est mêlée avec des Tartares, des Finnois, des peuples touraniens. La civilisation occidentale nous devient haïssable dès qu'elle hésite à franchir le ruisseau pour entrer dans le socialisme. Le peuple, le moujik, le dissident, l'homme des champs n'a rien de commun avec Pétersbourg. Notre aristocratie ce sont des « Tartares promus au rang d'Allemands ». Le peuple apporte en place du « droit au travail », le droit gratuit à la terre, l'organisation communale, le partage de la terre, la possession en commun et les associations ouvrières.

Si cela vous va, je me mettrai à l'œuvre pour traduire. Mais depuis que je suis à Londres, j'ai oublié le français, il faut corriger le style, l'orthographe.

Je parlerai de la *Revue* dans *La Cloche*, On vous aime, on vous admire en Russie. Vos ennemis en Russie, ce sont les économistes, les hommes du laisser-faire absolu, les libéraux de la nuance Lamartine. Odilon Barrot, mais c'est un énorme plaisir d'être haï par ces crétins.

Avez-vous un prospectus de la *Revue* ? Je l'insérerais dans *La Cloche*. Si vous mentionnez les noms des collaborateurs, mettez aussi le mien. Ogarev (il s'occupe plus spécialement de l'organisation communale, économique et administrative en Russie), qui est un des hommes les plus éminents, veut aussi vous envoyer quelque chose et, avant, vous écrire.

Je vous serre la main avec amitié, sympathie et estime.

Alex. HERZEN.

Notre Louis XVI d'Alexandre, nous boudant, est un de nos lecteurs constants. Il y a un mois, il a écrit sur le rapport du Ministre de l'Intérieur : « Il y a plus de deux semaines que j'ai lu cela dans *La Cloche* ». Il devient fou maintenant : il y a des arrestations et un procès politique, le premier de ce genre.

proposition de collaborer à *L'Étoile polaire*. Sa réponse manifeste le même empressement que celle de Proudhon à cette époque. Elle contient la même seule réserve : peut-être la lourdeur de ses travaux personnels empêchera-t-elle sa collaboration d'être active. Mais en tous cas il le prie, comme l'avait fait Proudhon, d'inscrire son nom et celui d'Ogarev parmi les rédacteurs de la nouvelle Revue. Herzen paie largement la dette de reconnaissance contractée au moment où il organisait la publication de *L'Étoile polaire*.

D'autre part, s'il ne sent plus aussi vivement qu'autrefois le besoin d'initier l'Occident à la réalité russe, il a du moins intérêt à porter à la connaissance de l'opinion publique européenne, dans une revue française que la notoriété de Proudhon aidera à répandre, un débat qui, tout en concernant au premier chef la Russie, dépasse cependant ses frontières et engage l'avenir de l'Europe même. C'est le débat sur les destinées de la Pologne, qui le met en ce moment aux prises avec l'émigration polonaise de Paris. En mars-avril 1859, dans les numéros 32, 33 et 34 du *Kolokol*, Herzen avait exprimé longuement son opinion sur les relations futures entre la Russie et la Pologne. Celle-ci avait le droit d'exiger sa pleine indépendance. Mais son intérêt propre et celui de la civilisation même lui commandaient de s'unir à la Russie dans une fédération, où entreraient l'Ukraine, les Slaves d'Autriche et ceux des Balkans. Car la Russie non seulement constituait un état puissant capable de résister aux menaces du monde germanique, mais encore portait dans ses mœurs et ses arts les germes d'un avenir meilleur. Grâce à elle les Slaves seraient les pionniers de l'Europe sur le chemin du fédéralisme et du socialisme. Mais, dans ce programme, Polonais et Allemands voyaient de même un panslavisme déguisé, mis au service des ambitions du tsarisme. Une revue polonaise publiée à Paris, *Przegląd rzeczy polskich*, dans ses numéros du 14 décembre 1859 et du 28 janvier 1860, avait pris Herzen à partie. Celui-ci avait

jugé nécessaire de répondre par deux lettres intitulées *Russie et Pologne*, qui parurent dans les numéros 66 et 67 du *Kolokol*, les 15 mars et 1^{er} avril 1860, et en français dans les numéros 6 et 8 de *La Cloche* de Bruxelles, les 1^{er} décembre 1862 et 1^{er} janvier 1863 (1). Ce sont ces lettres, auxquelles il attache une extrême importance, qu'il propose aussitôt à Proudhon, en lui en indiquant le sens général : « La Pologne catholique et radicale n'est pas plus viable que la civilisation occidentale ; la Russie paysanne, proclamant le droit à la terre, est seule l'avenir ».

Ce sera l'argumentation de Proudhon dans ses prochains réquisitoires contre la Pologne. Aussi ne pouvons-nous pas ne pas estimer que cette lettre a eu grande influence sur le développement de sa pensée. Herzen lui avait déjà appris ce que la Révolution sociale pouvait attendre de la Russie. Il lui affirmait maintenant que la civilisation polonaise, tout aristocratique et catholique, n'était plus viable. Il venait justifier les méfiances que Proudhon, avec un certain nombre de démocrates français, semble avoir nourries contre les grands seigneurs de l'émigration polonaise (2). Herzen l'aidait à tirer d'une réalité ainsi

(1) Ce journal, réplique française du *Kolokol*, dirigé par L. Fontaine et commandité par Herzen, parut à peu près régulièrement tous les quinze jours depuis le 20 septembre 1862 jusqu'au 1^{er} octobre 1865, date du 63^e numéro. Un 64^e numéro, sans date, annonça l'interruption du journal. Il traduisait les articles les plus importants du *Kolokol*. Son étroite parenté avec celui-ci était manifestée par son double titre : *Kolokol* en caractères russes, puis au dessous *La Cloche*. On le trouvait à Paris dans les librairies suivantes : 1^o Amyot, 8, rue de la Paix ; 2^o Maisonneuve, 15, Quai Voltaire ; 3^o Pagnerre, 18, rue de Seine.

(2) Ces méfiances s'étaient manifestées en France de bonne heure. Ainsi le 2 décembre 1842 *La Réforme* (7^e année, n^o 332), en rendant compte de la célébration du 12^e anniversaire de la Révolution polonaise par la Société littéraire de Paris, présidée par le prince Adam Czartoryski, écrivait en parlant du discours prononcé par le prince à la mémoire des héros tombés : « Il est à regretter que, par un oubli sans doute involontaire, Czartoryski se soit presque exclusivement attaché à faire ressortir dans ses éloges les noms appartenant à de grandes familles

interprétée la conclusion logique qui restera la sienne : la restauration d'une Pologne indépendante est un recul vers un passé désuet ; mieux vaut pour elle participer à la lente libération de la Russie, et marcher à la suite de celle-ci vers de profondes réformes sociales, qui seules comptent. Ce raisonnement dirigera toutes les recherches auxquelles Proudhon va se livrer sur l'histoire de la Pologne, afin de le fonder en fait après l'avoir fondé en droit sur une critique du principe des nationalités, débris à ses yeux de l'idéologie jacobine, mise à profit par une noblesse polonaise responsable du juste malheur de sa patrie. La doctrine de Proudhon est déjà constituée dans ses principes et dans ses conclusions : elle doit beaucoup aux leçons de Herzen. Voilà pourquoi Proudhon ne comprendra plus son ami lorsqu'il le verra lutter, avec la démocratie européenne, pour l'indépendance de la Pologne, et soutenir par son action l'insurrection de 1863. Il ne saura rien des efforts de Herzen pour amener les insurgés à proclamer le droit des paysans à la terre et transformer ainsi le mouvement en un soulèvement de tout un peuple non pas seulement au nom des libertés politiques, mais aussi au nom de la Révolution sociale. A son tour il accusera Herzen d'aider à la restauration d'un ordre social qu'il avait jugé lui-même disparu sans retour, et de faire ainsi le jeu de la seule aristocratie polonaise. Il le taxera d'illogisme et d'esprit réactionnaire, comme Herzen avait taxé de même son livre *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*. Nous assisterons à un changement complet de leur position respective vis-à-vis l'un de l'autre, et, pendant que Herzen sera abandonné par les libéraux russes, Proudhon au contraire gagnera en faveur auprès d'eux. Par un singulier paradoxe Proudhon s'éloignera de

polonaises... Mais à côté de ces noms on était étonné de ne pas en entendre prononcer de plus modestes mais tout aussi glorieux... Un second discours fort remarqué a été prononcé par M. Hoffman... Le journal des *Débats* n'en fait pas même mention. Aurait-on trouvé peu convenable le nom d'un écrivain du peuple ? »

Herzen pour se rapprocher des adversaires de celui-ci et même tomber dans les mains d'un agent du gouvernement russe, le baron Firks, connu sous le pseudonyme de Schedo-Ferroti.

Mais ce conflit n'éclatera entre les deux amis que plus tard, en avril 1861, lorsque les événements de Varsovie, au lendemain de l'acte d'émancipation des serfs, les amèneront à préciser l'un devant l'autre leurs divergences. Pour le moment ils restent encore unis dans leur projet de collaboration. Pour des raisons qui nous échappent, ce projet ne se réalisa pas. Nous ne savons pas ce que Proudhon répondit à la proposition de Herzen au sujet des articles sur la Russie et la Pologne (1).

D'ailleurs il semble avoir assez rapidement abandonné l'idée d'une revue groupant, sans distinction de parti, les révolutionnaires les plus en vue de l'Europe. Il est saisi par d'autres préoccupations. Il refond en cette fin d'année 1860 son travail sur *La guerre et la paix*, et écrit son *Traité de l'impôt*. A partir de 1861, la bataille ardente livrée autour de la Pologne va prendre à ses yeux un tel caractère de gravité (2) qu'il s'y donnera tout entier et qu'il suspendra même à la question polonaise la révision de ses idées sur la fédération et la propriété (3).

Cependant Herzen n'a pas entièrement manqué à sa promesse du 23 mars 1860 de faire connaître en Russie la nouvelle publication de Proudhon. Dans le n° 71 du *Kolokol*, du 15 mai 1860, il insère la note suivante : « Proudhon édite de nouveau son

(1) Parmi les 12 livraisons publiées à Bruxelles en 1860 nous ne trouvons que dans la première une note de Proudhon sur la Russie : « L'émancipation des paysans marche-t-elle ? On dit que l'Empereur a voué son existence à cette grande œuvre. Mais il ne paraît pas pressé de s'en faire le martyr. Ce que nous croyons fermement c'est que cette révolution est inévitable. En attendant on fait des chemins de fer et on enseigne l'économie politique. Bon signe » (1^{re} Étude, p. 107, t. I).

(2) *Correspondance*, t. XI, p. 229, lettre à M. Gouvernet du 13 octobre 1861.

(3) *Correspondance*, t. XIII, p. 175, lettre à M. Grandclément du 17 novembre 1863.

livre *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, par livraisons. A chacune d'elles il ajoute un chapitre : *Essai de philosophie populaire*. Nous appelons l'attention des admirateurs du grand dialecticien du socialisme sur son nouveau travail. En voici le titre : *Essais d'une philosophie populaire... De la Justice*, par P.-J. Proudhon, Bruxelles, Office de publicité, Montagne de la Cour, 39 ».

Avant cette note les *Essais* avaient pénétré en Russie, puisque, dès le 25 avril 1860, Proudhon, en se félicitant dans une lettre au docteur Crétin (1) de l'excellent effet produit par eux malgré le nombre restreint des lecteurs, ajoute : « Cependant, nombre d'exemplaires vont par toute l'Allemagne, en Russie ». Mais le *Kolokol* dut augmenter leur clientèle en Russie. Proudhon est flatté de son succès : « Je me console peu à peu de l'exil en devenant de plus en plus un écrivain cosmopolite. Je commence à être connu et cité en Belgique, je suis traduit en Espagne, lu en Allemagne, en Russie » (2). Sa joie éclate dans sa lettre à Mathey du 18 septembre 1860 : « On me lit, on me demande jusqu'au fond de la Sibérie. J'ai eu la visite d'un officier russe qui m'a apporté des félicitations et des témoignages d'amitié de Tomsk. Enfin plus j'avance, plus je deviens cosmopolite ».

Herzen, par son *Kolokol*, est pour une grande part dans cette pénétration de Proudhon jusqu'en Sibérie. Proudhon lui est redevable de même de ces visites qui flattent son amour-propre. Herzen donne une lettre d'introduction auprès de lui à ceux de ses visiteurs de Londres qui, en passant par Bruxelles, désirent le voir. C'est ainsi qu'il lui adresse Tolstoï, dont Proudhon signale la visite dans une lettre à Chaudey du 7 avril 1861 : « M. Tolstoï, avec qui je causais ces jours derniers me disait : « Voilà ce qui peut s'appeler une émancipation. Nous ne renvoyons pas nos serfs les mains vides, nous leur donnons

(1) *Correspondance*, t. X, p. 19.

(2) *Correspondance*, t. X, p. 151.

avec la liberté la propriété ». Il me disait encore : « On vous lit beaucoup en Russie, mais on ne comprend pas l'importance que vous attachez à votre catholicisme. Il a fallu que je visitasse la France et l'Angleterre pour sentir à quel point vous avez raison. En Russie, l'église est zéro » (1).

Tolstoï a confirmé à Proudhon l'importance de cette grande réforme accomplie en Russie, dont Herzen lui avait fait connaître la pénible gestation et qu'il avait saluée lui-même avec enthousiasme. « La Russie est un pays qui marche, dit-il dans cette lettre à Chaudey, tandis que nous croupissons sur notre derrière. Je ne crois pas au sérieux de l'agitation polonaise. Là aussi on demande des libertés, ce qui est juste, mais il n'y a pas d'éléments de reconstitution nationale. La nationalité, là comme ailleurs, est un prétexte, et plus que jamais la Pologne est devenue impossible, incapable ». La réalisation de l'émancipation des serfs avec la terre a définitivement convaincu Proudhon que, dans l'affaire polonaise, le progrès et l'avenir sont du côté de la Russie. Il en voit une preuve dans la concorde qui y règne entre toutes les classes, dans le zèle qui entraîne la noblesse vers le peuple afin de l'instruire, dans le fait même que les proscrits comme Herzen ont le droit de regagner leur patrie : « Un de mes amis de Moscovie, l'excellent Alexandre Herzen,

(1) Dans sa biographie de L. N. Tolstoï (t. I, p. 437, 3^e éd. Berlin. Ladyžnikov). Birjukov écrit au sujet de cette visite : « De Londres Léon Nicolaevitch regagna la Russie en passant par Bruxelles, où, muni d'une lettre d'introduction de Herzen, il rendit visite à Proudhon. Ce penseur vigoureux et indépendant, sorti du peuple, produisit sur lui une forte impression. Léon Nicolaevitch me dit un jour dans une conversation que Proudhon lui avait laissé l'impression d'un homme énergique, ayant le courage de son opinion ». Il serait intéressant de rechercher la part d'influence qu'a pu avoir Proudhon dans les violentes critiques de Tolstoï contre le libéralisme et le constitutionalisme, contre l'État, en particulier contre le suffrage universel au moment de la réunion de la première Duma en 1905 (cf. dans la *Vie de Tolstoï*, de Romain Rolland, la traduction d'un passage de *La fin d'un monde* contre le parlementarisme, pp. 160-161 (Paris, Hachette, 1917).

va retourner à Pétersbourg. Toute la Russie est dans la joie. »

Proudhon semble avoir appris par Tolstoï le prochain retour de Herzen en Russie. Il est peu vraisemblable, cependant, que Herzen ne le lui ait pas annoncé lui-même, en lui faisant part de l'immense joie qui avait soulevé tout son être à la nouvelle de cette émancipation, aurore de la Révolution sociale. Il y a des lacunes dans la correspondance qui nous a été conservée d'eux. Nous en sommes assurés par la longue lettre du 21 avril 1861, où Proudhon répond à une lettre de Herzen du 13 (1). Celle-ci répondait à son tour à une lettre antérieure de Proudhon, dont la disparition est particulièrement fâcheuse, puisqu'elle a été le point de départ de leur séparation intellectuelle dans la question de Pologne.

Mais nous pouvons heureusement en retrouver le sens d'après les protestations de Proudhon, le 21 avril : « Qu'ai-je donc dit dans ma dernière lettre, que vous preniez si mal mes sentiments ? Croyez-vous donc que ce soit par égoïsme français, haine de la liberté, mépris des Polonais et des Italiens, que je me moque et me méfie de ce lieu commun de nationalité qui court le monde et fait dire tant de sottises à tant de fripons et à tant d'honnêtes gens ! De grâce, cher Kolokol, ne prenez pas si vite la mouche, autrement je serai obligé de dire de vous ce que je dis depuis six mois de votre ami Garibaldi : grand cœur, mais de cervelle point ! »

Malgré le tour enjoué de cette amicale gronderie, on sent que Proudhon a été irrité par cette lettre du 13, dans laquelle Herzen avait probablement relevé avec impatience quelque propos, semblable sans doute à celui que Proudhon écrivait à Chaudey le 7 avril 1861, sur le destin de la Pologne, en traitant de « lieu-commun » le principe des nationalités. Pour comprendre le ton qu'avait dû prendre Herzen, il suffit de

(1) *Correspondance*, t. XI, pp. 21-24.

parcourir le *Kolokol* à cette époque. Dans le n° 94 du 15 mars 1861, l'article *Vivat Polonia* ! exaltait l'attitude d'un officier russe qui, le 27 février, à Varsovie, avait refusé de faire tirer sur des manifestants. Dans ce refus Herzen voyait l'éveil, parmi les Russes, du sentiment des injustices commises à l'égard des Polonais, l'affirmation d'une volonté désormais consciente de fraternelle union. La décision, prise par la Société Agronomique de Varsovie de donner la terre aux paysans, lui prouvait en même temps que la Pologne affranchie réaliserait la même réforme sociale que la Russie. Donc Pologne et Russie étaient prêtes à marcher la main dans la main sur la route du progrès. Aussi Herzen appelait-il Alexandre II à rompre avec la tradition allemande de conquête brutale, à fortifier la Russie par l'amitié polonaise au lieu de l'affaiblir en gardant par la force sur ses frontières une marche toujours à la veille d'une révolte.

A cet appel avaient répondu les coups de feu du 8 avril, tirés sur des femmes et des enfants dans les rues de Varsovie. Toute espérance de pacification s'effondrait. Alexandre II revenait aux dragonnades de Nicolas. Le deuil succédait chez Herzen à la joie soulevée par l'acte d'émancipation. Aussi, le 10 avril, dans le banquet qui devait fêter la grande réforme, Herzen leva son verre non pas à la santé de l'Empereur, mais « à la pleine et inconditionnelle indépendance de la Pologne » (1).

Il jugeait désormais l'émancipation sans lendemain, si elle ne s'accompagnait pas de la libération de la Pologne, condition première de la libération de la Russie. Tout s'accordait pour renforcer en lui cette conviction : son expérience personnelle de la tyrannie de Pétersbourg et des brutalités des agents du tsar, sa révolte contre toute atteinte à la liberté, sa pitié pour les exilés polonais si souvent rencontrés sur les routes de Russie et d'Europe, son idée que chaque peuple constitue une individua-

(1) *Kolokol*, n° 96, 16 avril 1861.

lité façonnée par son milieu et son histoire, qu'il doit par suite, comme l'individu, s'assurer d'abord de son indépendance pour pouvoir s'unir ensuite à ses voisins, car fédération implique contrat volontaire d'égal à égal et non soumission d'esclave à conquérant. Au moment même où les fusillades de Varsovie retentissaient si douloureusement dans son cœur et réveillaient tous les sentiments dont se fortifiait sa doctrine, il entendait Proudhon condamner la Pologne à rester dans sa tombe. Cette condamnation lui paraissait aussi injuste qu'inhumaine (1). De là sa lettre du 13 avril qui surprit et irrita Proudhon par une vivacité si inaccoutumée à son égard.

L'opposition de leurs idées s'accuse ainsi, pour la première fois, en pleine lumière. Elle soulève une controverse dans laquelle Proudhon se jette aussitôt avec vigueur : « Oui, cher ami, écrit-il à Herzen, le principe de nationalité, démenti, nié par le droit de la guerre, par le droit des gens, par l'histoire, par la politique, par la loi du progrès n'est rien de plus à cette heure qu'une machine de guerre et de révolution. Cela est vrai de l'Italie, de la Hongrie, de la Pologne *ex-aequo*. Or j'ai le droit de me demander si cette machine répond bien au but pour lequel on l'emploie ; si elle ne produit pas plus de vacarme que d'effet utile ; si, en dernière analyse, il ne vaudrait pas mieux laisser là cette grosse blague et revenir, dans l'intérêt de la liberté et de la Révolution, à la vérité pure et simple, au droit

(1) Peut-être Herzen avait-il lu dans les *Nouvelles de la Révolution* de la 12^e Étude de Proudhon la note suivante sur la Pologne : « Il y a de l'agitation à Varsovie, en Lithuanie et dans le duché de Posén. La Pologne comme l'Italie demande à renaître. Le peut-elle ? A-t-elle une idée qui la fasse vivre ? Représente-t-elle quelque chose ? La Pologne s'est tuée de ses propres mains. Elle est morte, au siècle dernier, par suicide. En vertu de quoi, et sous quel titre, à quelle fin pense-t-elle revivre ? Est-ce aussi une monarchie constitutionnelle à sa façon qu'elle va nous faire ? Franchement la chose n'en vaut pas la peine. Dormez votre sommeil, Polonais, si vous ne savez être que juste milieu ! Avez-vous peur que vos os ne se retrouvent pas au prochain jugement ? » (12^e Étude, p. 185).

international, tel que le donnent à la fois la raison d'État et la science de l'histoire. C'est ce que pour ma part j'affirme énergiquement ».

Proudhon base sa critique du principe des nationalités sur une conception philosophique du progrès et sur une interprétation de la réalité politique contemporaine. Le principe lui paraît nié par le droit de la guerre, qui crée le droit des gens à chacune des étapes suivies par l'humanité vers un avenir meilleur. Nous reconnaissons dans cette affirmation la matière du livre sur *La guerre et la paix*, publié en mai 1861 et présenté comme la 13^e des études de ces *Essais d'une philosophie populaire*, où Proudhon venait d'achever en 12 livraisons la réédition de *De la justice*. La guerre, soit qu'elle heurte les armées, comme elle l'a fait jusqu'ici, soit qu'elle prenne la forme d'un conflit entre travailleurs, comme elle le fera chaque jour davantage, reste toujours l'expression de l'antagonisme qui est la loi fondamentale de l'Univers. Elle a pour but la production d'un ordre chaque fois supérieur. Elle substitue au chaos une harmonie provisoire, en assurant parmi les forces en lutte le triomphe de celle qui a le plus de chance de durer. Or, en faisant disparaître de nombreuses nationalités, elle a par cela même condamné leur principe. Le progrès va non pas dans le sens d'une division des peuples en unités séparées, mais d'une formation d'associations de plus en plus larges, fondées sur une volonté réciproque d'union. Et cette volonté pour Proudhon n'est pas nécessairement commandée par la race, la langue, la religion ou le milieu. Par suite le principe des nationalités, fondé sur ces éléments souvent contestables, en tous cas désormais dépassés, est chose rétrograde et dénuée de vie.

Proudhon croit en trouver la meilleure preuve dans le spectacle actuel de l'Europe. Ce principe sert en Italie les ambitions d'un Cavour contre le Pape, l'Autriche et la France, contre l'intérêt même de l'Italie, fédéraliste par nature. En Pologne il déguise les menées d'une aristocratie désireuse de retrouver ses

privilèges d'autrefois. En Hongrie, Kossuth et ses amis poussent, en son nom, à une politique funeste au pays. Les magnats et la bourgeoisie hongroise sont mieux inspirés en réclamant des libertés et des garanties dans le cadre du fédéralisme autrichien, car celui-ci est « la plus juste barrière contre le tsarisme moscovite et le tsarisme français ». Voilà l'exemple qu'il faut proposer à la Pologne.

« Prêchez lui la liberté, l'égalité, la philosophie, la révolution économique, à la bonne heure ! Aidez-la à obtenir des libertés constitutionnelles, politiques, qui sont le caractère de l'époque : préparez-la par là à une révolution radicale qui fera disparaître les grands états, toutes ces distinctions, désormais sans fondement, de nationalités. En poussant les Polonais dans cette voie, poussez les Russes. Mais ne nous parlez pas de ces reconstitutions de nationalités qui ne sont au fond qu'une rétrogradation et dans la forme un bilboquet, à l'aide duquel un parti d'intrigants s'efforce, de compte à demi avec les Tuileries, Cavour, etc., de faire diversion à la Révolution sociale ».

Réclamer des libertés constitutionnelles, en essayant de relâcher l'étreinte des gouvernements, est donc œuvre nécessaire pour Proudhon ; mais pousser à la reconstitution de nationalités disparues, c'est aller contre le progrès, diviser au lieu d'unir et d'aider à la naissance d'une fédération d'hommes libres. Cette fédération ne peut sortir que d'une révolution économique, condition de toute transformation de l'État autoritaire. Nous retrouvons l'idée maîtresse qui a toujours dirigé Proudhon et qui, dès 1848, le rendait peu favorable à une intervention en faveur de la Pologne (1). Pour lui Herzen retombe dans

(1) Cf. dans *Les confessions d'un révolutionnaire*, p. 91 : « Pour moi, convaincu de l'inutilité plus encore que de l'impuissance de nos armes, je n'avais pas hésité à me prononcer dans *Le Représentant du Peuple* contre la manifestation du 15 mai... Je regardais les moyens d'action économiques, si nous savions les employer, comme bien autrement efficaces vis-à-vis de l'étranger que toutes les armées de la Convention et

l'erreur de la démocratie jacobine de 1848, qui, en poursuivant la création d'une République monarchique, a ruiné la Révolution sociale au profit de la dictature napoléonienne. La vraie politique est d'approfondir la réforme agraire entreprise par la Russie, et de l'étendre à la Pologne, de libérer la Pologne par sa participation à la liberté russe.

Ainsi Proudhon rompait en visière avec toute la démocratie européenne et entraînait en conflit direct avec Herzen : « Tout ce que font depuis trois ou quatre ans, écrira-t-il à Chaudey le 1^{er} juillet 1862 (1), les Garibaldi, les Mieroslavski, Herzen lui-même, m'est profondément antipathique. C'est toujours le vieux style à la Robespierre, la même sonorité creuse, le même machiavélisme sous le masque de la souveraineté du peuple et de la liberté des nations ». Proudhon range définitivement Herzen parmi ceux dont l'action lui paraît désastreuse pour l'avenir du socialisme. Leur séparation intellectuelle est désormais complète. Elle ira en s'aggravant à mesure que la question polonaise deviendra plus aiguë, et que l'insurrection de 1863 excitera davantage les pitiés ou les colères. Pendant que Herzen mettra le *Kolokol* au service de la cause polonaise, Proudhon travaillera à rechercher dans l'histoire les raisons qui la condamnent. S'il ne publie pas les deux volumes qu'il écrit sur la Pologne, par un louable scrupule, de peur de paraître s'acharner sur des vaincus et les martyrs de Muravjev, il consacrera cependant quelques pages impitoyables à la Pologne en 1863 dans son opuscule : *Si les traités de 1815 ont cessé d'exister* : « Sa prétendue civilisation n'est qu'une ostentation de luxe oriental, sa littérature une contrefaçon des latinistes, son histoire depuis les origines une longue décadence... La destruction de l'anarchie de Pologne apparaît, à quiconque

de l'Empire, tandis qu'une intervention armée, compliquée de socialisme bâtard, soulèverait contre nous toutes les bourgeoisies, tous les paysans de l'Europe ».

(1) *Correspondance*, t. XXIV, p. 229.

étudie froidement l'histoire de ce pays, avec tous les caractères d'une nécessité vengeresse ».

Aucun accord n'était possible là-dessus entre Herzen et Proudhon. Leurs relations s'interrompent. Herzen continue sa bataille dans le *Kolokol*. Proudhon se tourne chaque jour davantage du côté des adversaires russes de Herzen, conservateurs ou libéraux, hostiles au même degré à l'insurrection polonaise, trop heureux de compter dans leurs rangs un allié de cette qualité et de cette importance pour leur propagande européenne. C'est ainsi qu'il se lie avec le baron Firks, agent consulaire russe à Bruxelles, connu sous le pseudonyme de Schedo-Ferroti, chargé par son gouvernement de ruiner l'influence de Herzen et de son *Kolokol* en Occident (1). C'est

(1) Le baron Théodor Ivanovič Firks (1812-1872), originaire des provinces baltiques, était un ingénieur des voies et communications, auquel l'amitié du grand-duc Constantin Nicolaevič valut d'être nommé, en 1857, agent du Ministère russe des finances à Bruxelles. Il commença, dès cette même année, la publication d'une série d'études sur la Russie, sous le pseudonyme de Schedo-Ferroti. Dans la première, *La libération des paysans* (1857), il déclare (p. 72-73) qu'il faut certes supprimer le servage, mais ne pas employer le mot liberté et dénouer lentement les liens qui rattachent les moujiks aux nobles. Ce programme donne la mesure du libéralisme du baron Firks et de l'entourage du grand-duc Constantin, dont il est le porte-parole. Il publie ensuite successivement : *Les principes du gouvernement et leurs conséquences* (1857), *Malversations et remèdes* (1858), *La noblesse* (1859), *Le militaire, la garde et l'armée* (1860), *Les serfs non encore libérés* (1861), *La tolérance et le schisme religieux en Russie* (1863). Outre ces sept études, son œuvre de publiciste comprend une *Lettre sur les chemins de fer en Russie* (1861), une brochure sur *La question polonaise au point de vue de la Russie, de la Pologne et de l'Europe* (1863), et une seconde brochure sur le même sujet : *Que fera-t-on de la Pologne ?* parue en 1864, rééditée en 1865.

Il doit une grande partie de sa notoriété en Russie à sa *Lettre à M. Herzen* (1861), où il reproche à celui-ci la violence de ses critiques dans le *Kolokol*, son influence désastreuse sur la jeunesse russe, sa propagande socialiste et républicaine dans un pays où le progrès ne peut venir que de la monarchie. Cette lettre, hautement louée par la réactionnaire *Allgemeine Zeitung* (n° 282, 9 octobre 1861), fut largement répandue en Russie par les soins du gouvernement. Son inspiration offi-

à lui qu'il s'adresse pour avoir des informations : « Vous avez bien voulu, lui écrit-il le 2 octobre 1861, me faire offre de renseignements sur cette grosse affaire de Pologne et sur le monde slave, je vous mets à contribution ». Le baron saisit aussitôt l'occasion de servir le tsarisme. Il prétend prouver à Proudhon que le vrai coupable du démembrement de la Pologne est Frédéric II, et Proudhon, en novembre 1861, le remercie d'avoir assuré en son esprit une conclusion à laquelle il était, dit-il, « déjà arrivé par ses propres raisonnements ». Le 21 novembre 1861, Proudhon, s'informe encore auprès de Firks du mode de tenure des terres chez les Russes et les Polonais, et en général chez les Slaves (1). Firks joue si habile jeu

cielle n'est pas douteuse. Ce fut le commencement d'une polémique violente entre Schedo-Ferroti et Herzen. Celui-ci, le 10 octobre 1861, avait adressé une lettre ouverte à l'Ambassadeur russe à Londres, où il lui disait ironiquement que, si les nombreuses lettres de menaces dont il était accablé étaient suivies d'effet, son Excellence risquait d'être accusée d'avoir soudoyé les assassins. Schedo-Ferroti lui répondit en décembre 1861 par une violente brochure intitulée : *Lettre de M. Herzen à l'Ambassadeur de Russie à Londres, avec une réplique et quelques observations de D. K. Schedo-Ferroti*.

Dans sa première brochure de 1863 sur *La question polonaise au point de vue de la Russie, de la Pologne et de l'Europe*, Schedo-Ferroti répandait les idées du grand-duc Constantin sur la nécessité de donner à la Pologne une constitution, mais sous la tutelle de la Russie. En 1864 dans : *Que fera-t-on de la Pologne ?* il montre que cette solution n'est plus acceptable pour l'opinion publique russe, et demande le maintien de la dictature tant qu'il y aura des bandes. Il affirme que personne en Pologne, avant l'acte d'émancipation, ne songeait à s'affranchir de la domination russe. Le pays se bornait à demander certains changements dans le personnel de l'administration, moins d'arbitraire, plus de rapidité dans la marche des affaires. Schedo-Ferroti s'évertue à démontrer que l'agitation a commencé à l'instigation des nobles, redoutant que le Tsar leur impose, au bénéfice de leurs paysans, la dotation en terres prévue par l'acte d'émancipation. En juxtaposant les dates, il prétend prouver que les troubles successifs, qui ont amené l'insurrection de 1863, sont liés aux mesures prises par le gouvernement russe pour assurer la terre aux paysans. C'était sans doute le thème de ses entretiens avec Proudhon.

(1) *Correspondance*, t. XI, p. 289.

avec lui qu'il arrive à le prendre au piège de ses flatteries. Il lui écrit, en mai ou juin 1862, de Pétersbourg, que sa photographie se débite chez tous les libraires de la capitale russe, que le gouvernement tsariste est plein de bonnes intentions à son égard, espérant même « tirer quelque bonne inspiration de son travail sur la Pologne ». Dans sa réponse du 12 juin 1862 Proudhon se défend sans doute de toute vaine gloriole à la nouvelle de ses succès en Russie, mais on ne le sent pas moins très flatté d'être devenu une manière de conseiller indirect du tsar (1). Si Schedo-Ferroti lui a dit qu'Alexandre II avait autorisé la publication d'une traduction de *La guerre et la paix*, il lui a caché sans doute qu'il envoyait en même temps en Sibérie les lecteurs de *Qu'est-ce que la propriété ?* ou de *De la justice*. Proudhon a manqué d'esprit critique à l'égard de son correspondant, comme à l'égard de toutes les informations qui venaient justifier sa propre pensée sur la Pologne. Le système a fait tort à la recherche impartiale ; il l'a dirigée au lieu d'être dirigé par elle.

Depuis avril 1861 jusqu'à la mort de Proudhon, le 19 janvier 1865, Herzen n'engagea directement aucune polémique avec lui ni par lettre ni dans le *Kolokol*. Néanmoins, dans une question qui, jusqu'à la guerre entre la Prusse et l'Autriche, souleva des tumultes à travers l'Europe entière, il ne pouvait pas ne pas discuter devant ses lecteurs une doctrine, dont s'autorisaient l'aristocratie et les adversaires du socialisme en Russie. Aussi accepte-t-il avec empressement dans le *Kolokol* (n° 185, 15 mai 1864) l'article intitulé *Lettre à Proudhon*, où un de ses collaborateurs de Genève, L.N. Mečnikov, critiquait vigoureusement le livre sur les traités de 1815 (2). S'il l'a inséré dans son

(1) *Correspondance*, t. XII, pp. 124-125.

(2) L. N. Mečnikov était un ancien étudiant de l'Université de Kharkov au début de l'année 1850. Venu en Italie, il s'y lia d'étroite amitié avec Garibaldi, aux côtés duquel il prit part à toutes les campagnes des chemises rouges. Il se fixa ensuite à Genève, où il joua un

journal, c'est qu'il en partageait les idées. Nous savons de plus, par une lettre à son fils, du 6 avril 1864, qu'il jugeait très bien cet article (1). Aussi pouvons-nous y trouver l'expression même de sa propre pensée.

Mečnikov commence par affirmer son admiration pour le talent et la personne de Proudhon auquel il doit « le meilleur de sa vie morale ». Malgré cela il ne saurait attribuer une valeur sérieuse à ce que Proudhon dit de la Pologne et de la Russie : « Les éloges que vous adressez aux Russes ne sont pas moins outrageants pour nous que les reproches que vous faites à la Pologne. La Pologne oppose un acte héroïque à vos paroles amères, tandis que la Russie, en proie à un accès de *delirium tremens* de patriotisme mensonger, semble prendre à cœur de mériter vos éloges peu flatteurs ». Herzen a dû souscrire avec empressement à ces déclarations, au moment où il proteste véhémentement contre la cruauté de la répression de Muravev en Pologne et « la barbarie des classes civilisées en Russie, aveuglées par un patriotisme officiel et farouche ».

Mais Mečnikov laisse de côté cette question douloureuse pour porter la discussion sur le principe des nationalités. Il veut montrer à Proudhon que ce qu'il a pris « pour un pas en arrière vers les ténèbres du passé est au contraire la première lueur d'un matin qui ne fait que poindre ». Et c'est à Proudhon lui-même qu'il empruntera ses arguments.

Dans son livre sur les traités de 1815 Proudhon avance que ces traités, bâtis sur le principe de l'équilibre des États, ont constitué un progrès immense en opposant une barrière à la force matérielle et brutale. Car l'indépendance de chacun des

rôle en vue parmi les révolutionnaires russes émigrés. Il fut l'ami de Herzen, de Bakounin, de Nečaev, etc. (éd. Lemke, t. XVI, p. 472). C'est lui qui était chargé par Herzen de faire passer en Russie les livres et brochures, sortis de l'imprimerie de Londres, par Constantinople et Odessa (éd. Lemke, t. XVII, p. 291).

(1) Éd. Lemke, t. XVII, p. 146.

États reconnus se trouvait dès lors garantie par la force collective de tous les autres. Mais où serait le mal, demande Mečnikov, si les unités politiques venaient à se morceler ? La force collective des unités nouvelles garantirait de la même façon leur liberté réciproque.

Il est vrai, comme Proudhon l'affirme, que le principe des nationalités a été le point d'appui de tous les despotismes, et qu'il a servi à toutes sortes d'agioteurs politiques pour spéculer sur l'ignorance des masses. Cela prouve pour Mečnikov qu'il se fonde sur un sentiment particulièrement vivace au cœur des peuples, instinct élémentaire encore, mais capable de produire le bien, comme il a trop souvent produit le mal, s'il devient une force consciente dirigée par la raison. Il n'est pas moins vrai de même qu'il est impossible d'établir précisément où finit une nationalité. « Cela prouve seulement l'impuissance du système bâtard des limites stratégiques ou naturelles, et non l'impuissance même du principe des nationalités ».

Mais lorsqu'un peuple tout entier réclame le droit de vivre une vie indépendante, cela ne signifie-t-il pas que l'obscur sentiment de l'étroite parenté, qui lie ses membres, est devenu une idée claire, une volonté consciente ? Dès lors ce peuple n'est plus un agrégat d'éléments dispersés, mais un tout organique, une personne. Or Proudhon n'a-t-il pas hautement affirmé que le sens du devenir social était l'affirmation de la dignité de la personne humaine et la réalisation de plus en plus large de son indépendance ? Dès lors le principe des nationalités tend à briser l'État autoritaire et centralisateur dont Proudhon a montré les méfaits. Il est une protestation contre la force brutale ; il tend à substituer des organismes vivants à ces États composés de haillons cousus par les Congrès et n'ayant ni raison ni possibilité d'exister en dehors du monde des combinaisons diplomatiques. Il est le meilleur guide vers l'anarchie. Sans doute la nécessité de la guerre impose à une nationalité révoltée la consolidation du pouvoir qu'elle s'est donnée.

Mais cette consolidation est passagère. L'État n'est plus un but mais un moyen. Si un peuple se soulève contre un joug étranger, c'est pour jouir en toute liberté de sa maison, de son champ, de ses enfants. Comment pourrait-il accepter de retomber sous l'esclavage d'un État, perpétuant les privilèges d'une minorité contre les masses déshéritées ? Ici encore le principe des nationalités conduit à cette anarchie proclamée par Proudhon comme le terme du progrès.

Telle est cette réfutation de Proudhon par Proudhon lui-même au nom de son anarchie. Elle s'achève par un éloge que Herzen aurait volontiers signé lui-même : « Pardonnez-moi, dit Mečnikov, de vous parler avec ma franchise de Sarmate. Vos *Contradictions économiques* jouent un trop grand rôle dans mon développement moral pour que je ne vous parle pas ainsi. Vous êtes pour moi plus qu'un publiciste de génie. Vous êtes mon maître ».

L'article de Mečnikov, publié dans un journal dont Proudhon savait l'étroite unité de vues sous la direction commune de Herzen et d'Ogarev, lui parut exprimer la pensée même de Herzen. Aussi lui attachait-il grande importance. Dès qu'il le connut par sa traduction, dans le numéro 46 du 25 juin 1854 de *La Cloche* de Bruxelles, il adressa aussitôt, le 8 juillet 1864, à la direction du journal la lettre suivante : « J'ai lu dans le numéro de *La Cloche*, que vous avez eu la complaisance de m'apporter l'article de M. Mečnikov, et, quoique je sois loin de me rendre à ses raisons, j'ai été on ne peut plus content du ton et des idées répandues dans cet article. Je répondrai donc volontiers à M. Mečnikov, qui ne m'a pas toujours compris, et qui exagère le principe de nationalité qu'il défend mal, pendant qu'il amoindrit et calomnie celui de l'État, qui cesse d'être critiquable au point de vue nouveau où je le prends.

« Mais, pour que je profite de la faveur d'insertion que m'offre M. Fontaine, il faut qu'il m'en accorde une seconde, c'est que ma réponse ne paraîtra que dans le numéro d'août. Je suis

encore trop faible de tête et de corps pour pouvoir me livrer à un pareil travail, fût-il réduit à deux de vos colonnes. Si cet arrangement convient à M. Fontaine, faites-le moi savoir, je vous prie, et sauf le cas de rechute, je ferai en sorte d'être prêt pour l'époque que vous me désignerez ».

En publiant cette lettre dans le numéro 47 du 15 juillet 1864, le directeur de *La Cloche*, L. Fontaine, la faisait suivre de cette note : « Les colonnes de *La Cloche* sont toujours et en tout temps à la disposition de M. Proudhon ». La réponse de celui-ci fut attendue avec impatience par Herzen, comme nous l'apprend la lettre du 13 juillet, où il priait son fils d'en avertir Mečnikov (1). Mais elle ne vint pas. Proudhon ne put l'écrire. Le n° 48 de *La Cloche* constate avec regret cette carence : « Nous n'avons pas reçu de Proudhon la réponse qu'il avait promise ».

Mais il nous est facile de voir par la lettre à *La Cloche* quel en aurait été le sens. Proudhon voulait prouver à Mečnikov qu'il n'avait pas très bien compris sa pensée, et qu'en suspendant sa défense du principe des nationalités à l'anarchie, il s'accordait encore moins avec son nouveau point de vue sur l'État. Il aurait répété sans doute à son contradicteur que les traités de 1815, en découpant arbitrairement l'Europe, avaient appris aux peuples qu'au-dessus de la race, de la langue, du milieu, de tout ce qui constitue en un mot « le matérialisme » de la nationalité, il y a le droit, équilibre juridique, supérieur à un simple jeu de combinaisons diplomatiques. Il lui aurait redit ensuite les thèses de son *Principe fédératif* : Si l'État doit perdre son caractère monarchique, son existence n'est pas moins nécessaire au corps social pour assurer la coordination des fonctions politiques ; le problème dès lors n'est pas de le briser, mais de le transformer en l'organisant sous la forme d'un conseil d'administration d'unités,

(1) Éd. Lemke, t. XVII, p. 291

associées par contrats en une fédération qui est l'approximation de l'anarchie idéale (1).

Telle était l'argumentation à laquelle songeait probablement Proudhon, le 8 juillet 1864, en écrivant sa lettre à *La Cloche*. En tous cas il ne se rendait nullement aux raisons de Mečnikov et ne changeait rien à la position qu'il avait prise dans la question de Pologne. Il jugeait meilleur pour le peuple polonais de séparer sa cause de celle des insurgés, afin de profiter des réformes agraires et des quelques libertés octroyées aux moujiks par le gouvernement de Pétersbourg. Il restait toujours aussi éloigné de Herzen, dont il considérait l'action dans le *Kolokol* comme néfaste, à la manière de Schedo-Ferroti dès 1861, et de tous les libéraux russes depuis le soulèvement de la Pologne. C'est ce qu'il dit expressément, le 3 novembre 1864, à Samarin dans une lettre où nous trouvons son dernier jugement sur Herzen.

Samarin venait d'être en Pologne le collaborateur immédiat de son ami Nicolas Milutin, l'artisan de la réforme agraire, qui, en donnant la terre aux paysans polonais, les délivrait de l'oppression de la noblesse, les détournait de l'insurrection et les faisait participer au bénéfice de l'œuvre d'émancipation accomplie en Russie en faveur des moujiks (2). En avril 1864, sa santé l'avait obligé de quitter Varsovie pour venir se soigner en Europe. Après un séjour à Prague, il gagna l'Angleterre. Les 21 et 23 juillet, il eut à Londres avec Herzen l'entrevue mémorable, où il lui reprocha de trahir les intérêts de la Russie dans l'affaire de Pologne, d'empoisonner la jeunesse par sa propagande nihiliste, d'entraver le mouvement libéral et les bonnes inten-

(1) Cf. sur l'évolution des idées de Proudhon concernant l'État, l'introduction de Aimé Berthod à *l'Idée générale de la révolution au XIX^e siècle* (Paris, Rivière, 1924), pp. 81-90.

(2) Cf. Baron B. Nolde, *Jurij Samarin i ego Vremja* (Paris, 1926), ch. IV, pp. 146-178. A. Leroy-Beaulieu, *Un homme d'état russe, Nicolas Milutin*, (Paris, 1884), ch. VII, pp. 191-196, ch. VIII, pp. 199-242, ch. IX, pp. 242-247. A. A. Kornilov, « Obščestvennoe dviženie pri Alexandrē II » (*Minuvsie Gody*, 1907, n° 8, pp. 228-235).

tions de l'Empereur (1). Il était naturel qu'en passant par Paris pour aller prendre les eaux à Ragatz, dans le canton de Saint-Gall, Samarin eût le vif désir de s'entretenir avec Proudhon dont les idées s'accordaient si exactement avec l'action de Milutin en Pologne. Mais, comme la maladie avait empêché Proudhon de le recevoir, Samarin lui écrivit de Ragatz. Proudhon répondit le 3 novembre 1864 (2).

(1) Sur cette entrevue de Herzen et de Samarin et ses conséquences, cf. éd. Lemke, t. XVII : la lettre de Samarin à Herzen du 12 juillet 1864, pp. 290-293 ; les deux lettres de Herzen à Ogarev des 22 et 23 juillet racontant l'entrevue, pp. 306-309 ; la lettre de Herzen du 29 juillet proposant à Samarin une controverse publique dans le *Kolokol* et lui soumettant la première de ses *Lettres à un adversaire*, pp. 311-313 ; la lettre écrite de Ragatz par Samarin le 3 août, pp. 319-327 ; la réponse de Herzen du 8 août, p. 318 ; la seconde lettre du 8 août de Samarin, pp. 335-336 ; la réponse de Herzen du 17 août, p. 334 ; ses trois *Lettres à un adversaire*, pp. 369-388, parues dans les numéros, 191, 193, 194 du *Kolokol*, et en français dans les numéros 51, 55 et 59 de *La Cloche*.

(2) Lettre de Proudhon à Samarin du 3 novembre 1864, publiée dans *Rus'*, 1883, n° 2 (traduction de la traduction russe des extraits donnés par Lemke, t. XVII, pp. 336-337).

« Je vous adresse mille félicitations pour avoir travaillé à mener à bien l'entreprise de la véritable libération du peuple polonais. J'espère que maintenant cette odieuse aristocratie est arrivée à sa fin. Voilà déjà plus de mille ans qu'elle fatigue et scandalise l'Europe. J'ai étudié son histoire et, décidément, je ne puis dire à quelle époque elle s'est montrée le plus honteuse. Depuis le jour de sa conversion au christianisme... toujours et partout je l'ai trouvée hypocrite, agitée, parjure, basse et féroce. Je l'ai dit et je ne retire pas mes paroles.

Que ne donnerais-je pas pour causer longuement de tout cela avec notre excellent Herzen !... Comme j'ai profondément regretté qu'il ait pris position entre le sentiment national russe d'un côté et la superbe obstinée des Polonais de l'autre ! Combien ai-je désiré que, depuis le jour où Alexandre II est entré sur la large voie de l'émancipation, Herzen eût fait taire son *Kolokol* !

Un repos de cinq, dix ans, aurait de nouveau rasséréné son âme ; il aurait étudié avec plus d'attention la marche des événements en Russie, et sa critique, basée sur un riche fonds de faits contemporains, aurait acquis plus d'autorité.

Lutter contre Nicolas, c'était de la bravoure ; mais continuer sans

Il le félicite d'abord de la belle œuvre qu'il vient d'accomplir en Pologne, en faisant cesser l'odieuse tyrannie de la noblesse et en octroyant au paysan, avec la terre, la véritable liberté. Puis, comparant son action à celle de Herzen, il exprime le vif regret que celui-ci n'ait pas interrompu son *Kolokol* après la publication de l'acte de 1861. Il reproche à Herzen d'avoir mal compris la réalité, d'avoir méconnu les intérêts communs du peuple russe et du peuple polonais, d'avoir combattu Alexandre, comme autrefois Nicolas, au lieu d'aider au développement pacifique des institutions données par lui à la Russie. On croirait entendre les reproches mêmes de Samarin à Herzen dans leurs discussions de Londres. Si Herzen avait eu connaissance de cette lettre, il aurait éprouvé autant de peine qu'en écoutant Samarin.

Mais, comme Samarin, Proudhon reste attaché à l'homme dont il aime la loyauté, la droiture et le grand cœur. Remarquons dans cette lettre du 3 novembre l'expression : « Que ne donnerais-je pas pour causer longuement de tout cela avec notre excellent Herzen ! » Le conflit des idées n'a en rien diminué sa haute et affectueuse estime pour la noblesse morale de l'adversaire qui reste l'ami. Il sait que Herzen n'a jamais été guidé par des considérations personnelles, et que, s'il se trompe dans sa recherche passionnée du vrai, son erreur est toujours de bonne foi. C'est l'hommage qu'il lui a toujours rendu : il le lui rend encore à la veille de sa mort. Jusqu'à sa dernière heure il a gardé à Herzen une place de choix dans son cœur.

Herzen, de son côté, nourrit les mêmes sentiments à son égard.

changement la même politique vis-à-vis d'Alexandre, c'était désormais de la maladresse ou en tous cas un grave inconvénient.

Je sais bien qu'un autocrate restera toujours un autocrate. Mais dans le cas donné l'empereur devait passer au second plan : au premier devait être le respect pour le peuple russe lui-même. Avant tout il fallait voir ce qu'il adviendrait de ce peuple, à qui on avait rendu la liberté, la propriété et quelque participation dans le gouvernement ».

Il vit dans cette fin d'année 1864 une des périodes les plus douloureuses de son existence. Son influence décroît de jour en jour en Russie sous la poussée des haines déchaînées par Katkov ; ses dissentiments s'aggravent avec les émigrés russes de Genève, qui pensent avec Bakounin que le tsarisme doit être abattu par la force et que l'espoir d'une régénération sociale de la Russie par le moujik et le mir est une dangereuse illusion. Il a la sensation poignante d'une faillite, à laquelle travaillent ceux-là même qu'il a le plus aimés, comme Proudhon. Il aurait pu éprouver quelque rancune à l'égard de celui-ci. Il n'en est rien. Il connaît lui aussi la haute loyauté de Proudhon même dans ses erreurs. Il lui conserve son attachement et ne manque aucune occasion de le lui manifester. Le 27 juillet 1864, il s'occupe de lui faire tenir un médaillon portant ses traits gravés (1). Le 17 août 1864, il s'inquiète de savoir auprès de Samarin si Proudhon a bien reçu ce médaillon. Cette insistance nous montre le prix qu'il attache à ce que son visage soit toujours présent aux regards de Proudhon.

Aussi en apprenant sa mort, le 19 janvier 1865, éprouve-t-il une vive affliction. Elle éclate dans l'article nécrologique qu'il lui consacre aussitôt dans le *Kolokol* (2). Dans la personne de

(1) Éd. Lemke, t. XVII, p. 311.

(2) Article nécrologique sur Proudhon, paru dans le n° 194 du *Kolokol* du 1^{er} février 1865, et en français, dans le n° 54 de *La Cloche*, du 15 février :

« Proudhon est mort à Passy, le 19 janvier. Il n'avait que 56 ans. Ils disparaissent bien prématurément de l'arène, ces vaillants champions d'une lutte non encore achevée, mais suspendue à cause du brouillard à travers lequel il est difficile de reconnaître les siens, d'une lutte qui s'est affaiblie faute d'avoir défini son but et compris son issue.

Proudhon a été l'un des plus puissants moteurs de la conscience publique à l'époque où la France entière frissonnait sous l'influence d'une fièvre sociale et cherchait à se débarrasser des vieilles entraves en essayant de tout, du phalanstère, des sermons saint-simoniens, des barricades de juin et des Icaries américaines.

Proudhon n'a pas résolu de grandes questions, ni dispersé de

Proudhon le socialisme perd son chef et son meilleur guide. La Révolution est veuve désormais. Parmi ses serviteurs Herzen ne découvre plus qu'un troupeau confus, incertain dans sa marche, incapable de préciser son but. Le vide, qu'il sent se creuser autour de lui et de son *Kolokol*, semble se découvrir tout d'un coup à ses yeux par cette mort. On dirait qu'il commence à porter le deuil de lui-même en portant celui de Proudhon. La poignée de terre qu'il jette sur le cercueil de l'ami paraît

doutes terribles, il n'a pas fondé d'école, mais il a laissé son bélier dialectique.

Peut-être se croyait-il capable de trouver le remède, mais sa force consistait moins dans l'art de guérir que dans celui de disséquer les cadavres.

Proudhon n'a rien créé, il a démoli, il a bataillé, mais surtout il a remué, il a tout ébranlé, il a touché à tout sans se soucier du respect de convention des opinions consacrées par la routine, ni du cérémonial admis sans examen critique ! Il ne faut pas oublier l'étrange timidité de pensée propre aux races latines. Leur pensée si audacieuse en apparence s'agit à la surface, creuse même avec rapidité jusqu'à un certain point, mais au fond garde obstinément les principes héréditaires couverts de la vase séculaire.

C'est là, dans ce bas-fond, que pénétrait Proudhon sans s'inquiéter des cris d'indignation, ni des muets grincements de dents. Il empoignait de sa vigoureuse main de paysan tous ces prétendus trésors et les lançait dans le torrent commun. C'était une espèce de liquidation des immeubles moraux.

Nous parlerons une autre fois de son œuvre. Aujourd'hui nous n'avons voulu que jeter une pelletée de terre sur la tombe du maître.

Serrez les rangs, serrez les rangs ! Oui, l'ancienne minorité des jeunes vieillards fond en France à vue d'œil, non pas de jour en jour, mais d'heure en heure. Les derniers vétérans ne pourront plus rester longtemps en sentinelle. Ils regardent d'un air morne le long du chemin si l'on ne vient pas les relever. Il passe beaucoup de monde qui s'éloigne d'un pas rapide : ce sont des inconnus, des nains, tous sans vocation. Parfois il semble qu'une idée va naître, qu'une énergie va éclater, qu'un nœud va se nouer, que de nouvelles forces et de nouveaux individus vont agir.

Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? Je ne vois que le chemin qui poudroie... J'entends un bruit lointain... Ce sont les nôtres... C'est un troupeau qui passe ! »

tomber en même temps sur ses dernières illusions. De là ce ton amer et désespéré.

Il définit en quelques mots le rôle de Proudhon dans le mouvement socialiste. Avec une discrétion naturelle en cette circonstance il laisse de côté toute critique sur son action dans les questions d'Italie et de Pologne et sur ce livre *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, qui l'avait si fortement irrité en 1859. Mais son jugement reste dans ses lignes essentielles celui du chapitre xli de *Byloe i Dumy* : Proudhon n'a rien créé et n'a pas fondé d'école. Sa force réside seulement dans la critique. Il a poussé le bélier de sa dialectique contre toutes les idées fausses, tous les préjugés, toutes les traditions mortes. Par là il est unique dans cette Europe dont la lourde hérédité romaine enchaîne toujours la pensée. Herzen n'a vu en Proudhon qu'un nihiliste, faisant table rase, dans les esprits, de tout ce qui entravait la naissance d'une société meilleure. Il l'a en somme façonné à son image. Il n'a prêté attention qu'à ses négations, parce que pour lui-même la négation était la condition première du socialisme. Tout entier à son messianisme du mir russe, il a méconnu le « mutuellisme » cherchant à réaliser l'ordre économique et politique nouveau par le contrat, qui intègre la liberté individuelle dans le déterminisme de la vie collective, et transforme le mécanisme social en une organisation de volontés indépendantes. Dans l'œuvre de Proudhon Herzen n'a surtout retenu que la critique des *Contradictions économiques* et la critique de l'État autoritaire.

Parmi ses œuvres posthumes, Herzen ne semble pas avoir connu *De la capacité politique des classes ouvrières*. En tous cas il n'en a parlé nulle part. Ce livre ne pouvait éveiller chez lui un particulier attrait. La question de la terre lui paraît primer celle de l'atelier et de l'usine. Il ignore le mouvement ouvrier, inexistant dans une Russie toute agricole, où l'industrie présente un caractère primitif à peine différencié de l'économie rurale. Sa conviction que l'Europe est impuissante à parvenir au so-

cialisme a contribué encore à le détourner de l'étude de ce mouvement en Occident. Il n'a donc pu être frappé par le dernier manifeste de Proudhon, ni deviner l'importance capitale que celui-ci était destiné à prendre dans le développement de l'action socialiste.

Par contre nous sommes sûrs qu'il a étudié la *Théorie de la propriété*. Dans une lettre du 25 décembre 1865 il engage Malvida de Meysenbug à la lire (1). Il se réfère à elle dans le n° 222 du *Kolokol*, du 15 juin 1866, où il commente le fameux rescrit d'Alexandre II au prince Gagarin, au lendemain de l'attentat de Karakosov, le 4 avril 1866, rescrit qui marque le retour à une réaction violente contre le libéralisme du début du règne. Alexandre invitait tous les bons serviteurs de l'Empire à combattre sans merci les doctrines subversives des socialistes sur le gouvernement, la propriété, la famille, la religion. Herzen lui répond que le socialisme n'a jamais appelé les masses au pillage des propriétés, et il en donne comme preuve la nouvelle théorie de Proudhon, longuement exposée, dit-il, dans le *Kolokol* (2). En effet, au moment où il écrit, il a déjà fait accueil dans son journal à une importante étude de Mečnikov sur le livre posthume de Proudhon. Trois articles ont paru dans les numéros 217, 219, 221 des 15 août, 1^{er} et 15 mai 1866. Deux autres suivront encore dans les numéros 225 et 226 des 1^{er} et 15 août. C'est dire l'importance que Herzen a attaché à cette *Théorie de la propriété*, en même temps qu'au travail de Mečnikov, dont il a évidemment fait siennes les conclusions.

Mečnikov étudie avec beaucoup de pénétration l'évolution des idées de Proudhon depuis le premier mémoire *Qu'est-ce que la propriété ?* et s'attache à prouver leur unité profonde. Il montre que Proudhon n'abandonne rien de ses premières critiques contre la propriété, s'il la justifie désormais par ses

(1) Éd. Lemke, t. XVIII, p. 291.

(2) *Ibid.*, t. XVIII, p. 425.

fins politiques. Elle est le contre-poids de la puissance de l'État, la forteresse de l'individu contre l'omnipotence du pouvoir. Mais pour arriver à cette propriété-liberté, il faut en finir avec la propriété-vol, constituée par la rente, droit d'aubaine sur le travail d'autrui. La propriété injuste par nature sera rendue juste par un ordre économique nouveau, où le droit d'usurpation sera réglementé, au profit de tous, et par un ordre politique fédéral, seul capable d'assurer cette réglementation niveleuse. Proudhon est donc resté lui-même : il n'est pas devenu un réactionnaire hostile à toute transformation sociale.

Cette démonstration de Mečnikov a grande importance pour la lutte que mène Herzen en Russie. Car la noblesse, hostile à l'émancipation et aux réformes administratives, prétendait trouver un allié dans Proudhon, comme l'avaient prétendu en 1848 les conservateurs français (1). Son journal *Věst'*, (La Nouvelle) (2), étayait sur la critique du suffrage universel de Proudhon et sa nouvelle théorie de la propriété la défense de ses privilèges, menacés par les libéraux et les socialistes. Aussi, le 1^{er} décembre 1866, dans le numéro 230 du *Kolokol*, Mečnikov revient-il à l'examen du dernier livre de Proudhon. Il répète que celui-ci maintient toutes ses critiques d'autrefois contre la propriété : s'il la conserve, c'est pour la fonder sur la justice, en la délivrant de la rente foncière. Cette propriété postule une réorganisation sociale, où disparaîtront tous les privilèges.

(1) Cf. l'article de la *Revue des Deux Mondes* (juin 1848, p. 842-861). « Les écrits de M. Proudhon », où Léoncé de Lavergne se félicite de voir Proudhon, « le plus intelligent des socialistes », porter contre la démocratie et le suffrage universel les mêmes critiques que les conservateurs.

(2) Ce journal d'extrême droite, édité par V. Skarjatin et N. Jumатов, parut d'abord une fois par semaine de 1863 à 1865, puis, après une suspension de 8 mois, 2 fois par semaine jusqu'en 1867, 3 fois de 1867 à 1869, et tous les jours à partir de 1869. Il s'éteignit, faute de ressources, après le numéro 108 en 1870. Cf. A. A. Kornilov, *op. cit.*, *Minušie Gody*, 1908, n° 8, p. 236.

Vouloir s'autoriser de Proudhon, c'est ne pas comprendre le sens révolutionnaire de son œuvre tout entière. Herzen et Mečnikov s'accordent ainsi pour reconnaître chez lui une unité profonde derrière les variations de sa pensée.

Ce qui dans la *Théorie de la propriété* a particulièrement fixé l'attention de Mečnikov, c'est le passage sur les institutions agraires de la Russie : « La théorie de la possession, principe de la civilisation et de la société slave, est le fait le plus honorable pour cette race : il rachète le retard de son développement et rend inexpiable le crime de la noblesse polonaise. Il est certain que l'économiste ne peut exiger rien de plus : là le travailleur est récompensé, tout ce qui lui appartient légitimement est protégé. Mais ce n'est pas le dernier mot de la civilisation et du droit. On peut concevoir quelque chose au-delà. La souveraineté de l'homme n'est pas entièrement satisfaite, la liberté, la mobilité ne sont pas assez grandes » (1). Mečnikov se demande pourquoi Proudhon ne s'arrête pas à la forme slave de la possession et veut la dépasser. C'est que pour lui, dit-il, la commune est en Russie un produit naturel comme l'est la propriété quiritaire en Occident. Par suite, elle ne saurait être une solution pour le monde romano-germain ; pour l'installer à la place de la propriété, il faudrait un cataclysme destructeur.

Ce commentaire est particulièrement intéressant pour nous, car il est celui de Herzen lui-même. Nous y retrouvons son idée que chaque peuple constitue un organisme particulier, façonné par son milieu et son histoire. Il marche donc vers l'avenir par un chemin qui lui est propre, dont tout son passé commande la direction. Par suite ce qui convient à la Russie ne convient pas à l'Occident. La civilisation présente de celui-ci comprend deux éléments essentiels, l'État et la propriété. On ne saurait les nier. Il faut d'abord les équilibrer, pour les empêcher de se détruire l'un l'autre, et pouvoir les élever ensuite à la synthèse

(1) *Théorie de la propriété*, p. 221.

supérieure dont Proudhon rêve toujours à la fin de son nouveau livre : « Même quand elle est rationnelle, intelligible, la propriété conserve quelque chose d'égoïste qui m'est antipathique. C'est une place de sûreté pour le faible, mais mon cœur ne sera jamais à elle. La propriété purifiée du droit d'aubaine ne sera plus la propriété quiritaire, mais pas davantage la possession octroyée, précaire, provisoire, grevée de redevances, tributaire, subordonnée ». En somme le but que poursuivent Herzen et Proudhon reste le même : une propriété assurant l'indépendance de l'individu, mais purifiée des injustices inhérentes à sa nature. L'un part du mode de tenure slave qui est la possession où la personne est encore trop immergée dans la commune ; l'autre du mode romain établi par l'histoire, la propriété quiritaire. Par des routes opposées ils tendent vers le même point, une synthèse de la propriété et de la possession, permettant son plein épanouissement à la personne humaine, au sein de l'organisme social.

Herzen, en 1866, semble avoir mieux compris que les solutions adoptées par Proudhon, qui l'avaient si vivement choqué en 1859 dans *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, étaient les seules possibles sur le terrain occidental. C'est ce qui explique à notre sens, cette note datée de 1866, dont il accompagne dans sa réédition de *Byloe i Dumy* en 1867, le chapitre XLI : « J'ai en partie changé d'opinion sur cette œuvre de Proudhon (*De la justice*) ». Il n'a sans doute pas cessé de penser que les origines paysannes de Proudhon l'empêchaient de comprendre la femme et de se débarrasser complètement de sa mentalité romaine de *paterfamilias*. Mais il s'est plus clairement expliqué pourquoi Proudhon face à l'État autoritaire, créé par une longue histoire, avait dressé une propriété intangible et une famille indissoluble. Cette conception lui paraissait être une nécessité imposée par la réalité occidentale, et elle ajoutait pour lui une nouvelle raison à tant d'autres pour penser que la possession slave permettait une accession plus facile au socialisme. La lecture de la

Théorie de la propriété, en lui faisant pénétrer davantage la pensée de Proudhon, lui démontrait que celui-ci n'abandonnait pas, comme il l'avait cru en 1859, l'idée fondamentale du devenir incoercible des choses, de la révolution permanente, puisque cette propriété quiritaire, opposée à l'omnipotence de l'État, restait soumise à un perfectionnement progressif dans un régime contractuel. Aussi pouvons-nous dire qu'après la mort de Proudhon il est devenu intellectuellement beaucoup plus rapproché de lui qu'il ne l'avait jamais été.

Les funestes conséquences de l'insurrection de Pologne, qui, par la réaction violente déchaînée en Russie, lui rappelaient celles des Journées de juin 1848, l'avaient définitivement convaincu du danger de tout appel à la force pour résoudre la question sociale. Déjà en octobre 1864 (1), Ogarev écrivait : « Le soulèvement polonais a été vaincu par l'absence de l'élément paysan, les propriétaires n'ayant pas laissé les paysans prendre possession des terres. Le gouvernement national, ayant mis en avant la question des limites de 1772, les provinces n'ont pas ressenti cette commotion électrique et contagieuse qui n'aurait pu se produire qu'avec l'idée d'une indépendance absolue ».

Herzen n'avait pas d'autre opinion que celle d'Ogarev. Il était donc déjà tout prêt à s'accorder avec Proudhon au moins sur ce fait qu'en 1863, étant données les circonstances, il aurait mieux valu pour la Pologne comme pour la Russie, s'unir dans une même politique agraire, instituant de la Vistule à l'Oural la possession communale. Il était amené, en élargissant l'expérience acquise par la malheureuse insurrection de 1863, à conclure de même avec Proudhon que la moindre réforme économique a plus de vertu durable pour le progrès social qu'une conquête politique ; en d'autres termes, que l'ordre économique crée l'ordre politique. C'était sur ce point que leurs conceptions

(1) *La Cloche*, n° 49.

étaient toujours restées profondément divisées. Cette division, désormais, s'effaçait.

Aussi ne pouvons-nous pas ne pas être frappés de l'esprit proudhonien qui anime la doctrine dernière de Herzen. Il croit à l'action créatrice des masses. Il croit à la fécondité de la commune russe, libérée du joug du servage, pour donner naissance, lentement, obscurément, mais sûrement, quelle que soit l'action du gouvernement impérial, à une extension de l'artel, de l'association libre des travailleurs agricoles, au domaine industriel et commercial d'abord, au domaine politique ensuite (1). De la commune sortira de lui-même un régime fédéral qui peu à peu fera disparaître le gouvernement centralisé et autocratique de Pétersbourg. Le mode de propriété entraînera la forme politique adéquate. A chaque ligne de ses *Lettres à un vieux camarade*, adressées à Bakunin en 1869, cet esprit proudhonien apparaît. Herzen redoute pour l'Internationale ouvrière, qui se constitue en Europe, une scission désastreuse avec la bourgeoisie intellectuelle et capitaliste, et se montre défavorable aux moyens d'action violents comme la grève. Il rappelle à Bakunin qu'aucune négation ne saurait créer un ordre nouveau. Le réel est ce qu'il est. Il faut s'accommoder de lui pour le transformer, en conservant ce qu'il contient de durable. Il faut trouver des diagonales, des compromis et obtenir d'abord que l'État ne se mêle pas plus du travail que de la propriété. « Le paysan d'Occident est aussi nécessairement attaché par l'amour à la propriété de son lopin à lui que le moujik comprend facilement la possession communale » (2). Ce sont les préceptes même de Proudhon que l'on croirait entendre.

(1) Éd. Lemke, t. XVIII, p. III : « Le droit à la terre suppose une autre moralité, d'autres relations sociales non développées encore, mais qu'on ne peut changer pour d'autres, étrangères, nées d'une organisation sociale niant tout droit à la terre, sauf par achat ou héritage. »

(2) Éd. Lemke, t. XXI, p. 441.

Il ne paraît pas douteux qu'à la fin de sa vie Herzen ne se soit senti de nouveau aussi près de Proudhon qu'à Moscou, en 1845, lorsqu'il lisait *De la création de l'ordre dans l'humanité*. Les traverses de ses dernières années l'ont empêché de revenir à l'étude de son œuvre, comme il promettait de le faire dans son article nécrologique de 1865. Mais on sent que le souvenir de Proudhon est toujours présent à son esprit. Il surgit avec une particulière vivacité chaque fois que Herzen fait un retour sur sa vie passée. Sa collaboration à *La Voix du Peuple* lui inspire une véritable fierté. Il ne songe jamais aux événements de 1848 sans qu'aussitôt Proudhon ne réapparaisse dans son souvenir, comme dans le dernier conte écrit par lui : *Le Docteur, un Mourant et les Morts* (1). Jusqu'à sa dernière heure Herzen est resté fidèle non seulement à l'amitié profonde que ni l'éloignement ni les conflits d'idées n'avaient pu briser, mais encore à l'admiration, à peine obscurcie en 1859, qu'il avait conçue à Moscou avant son départ pour l'Europe, et qui, dans le *Kolokol* du 1^{er} février 1865, lui faisait saluer Proudhon du nom de Maître.

(1) Éd. Lemke, t. XXI, pp. 453-485.

CONCLUSION.

Telle est l'histoire au jour le jour de cette amitié entre Herzen et Proudhon dont il nous reste à marquer le rythme, à systématiser les raisons et à faire le bilan.

Dès que Herzen connaît à Moscou, avant son départ pour l'Europe, *Qu'est-ce que la propriété ?* et *De la création de l'ordre dans l'humanité*, il est vivement attiré par la pensée de Proudhon. Il n'éprouve cependant, au premier abord, aucune sympathie pour sa personne, lorsqu'il le voit à Paris, en 1847, chez Reichel et Bakounin. Mais ses préventions disparaissent vite pendant leur collaboration à *La Voix du Peuple*, et jusqu'en 1859 il nourrit une admiration égale pour l'homme et le penseur. Sa lecture du livre *De la justice dans la Révolution et dans l'Église* amène une rupture dans cette unité : le penseur lui paraît désormais décrépit. Si, après leur entrevue de Bruxelles, Herzen revient à un meilleur jugement, il n'en déplore pas moins la position prise par Proudhon dans la question de Pologne, et, par un mouvement contraire à celui du début de leur rencontre, il ne conserve d'attrait que pour l'homme. C'est seulement après la mort de Proudhon que, comprenant mieux les variations de sa pensée après la lecture de la *Théorie de la propriété*, il retrouve l'intégrité des sentiments qu'il lui portait. Proudhon n'est pas seulement pour lui l'ami : il reste le maître du socialisme.

De son côté, Proudhon, depuis *La Voix du Peuple*, a toujours considéré Herzen comme un ami d'élite, doué de la plus haute

intelligence et des plus belles richesses de cœur. Il a pu s'irriter de ce qu'il appelait ses erreurs au sujet de la Pologne et du principe des nationalités, mais il lui a gardé jusqu'à sa mort la meilleure place dans son souvenir, parmi ses plus proches. Ni l'éloignement, ni les désaccords d'idées n'ont porté atteinte à sa particulière amitié.

Leurs deux tempéraments, ardents, prompts à l'emportement, mais d'une égale loyauté à toute épreuve, et d'une sensibilité frémissante, s'accordaient. Leurs esprits, qui semblaient sortis du même moule, étaient liés par une étroite parenté, dont Herzen, plus que Proudhon, ignorant l'œuvre russe de son ami, a eu le sentiment exact.

Car c'était presque sa propre histoire intellectuelle qu'il pouvait lire dans la Huitième Époque des *Contradictions économiques*. Après une longue recherche à travers la *Naturphilosophie*, l'*Idéalisme transcendantal* de Schelling et le Saint-Simonisme évangélique de Pierre Leroux, Herzen avait cru trouver dans Hegel la solution des problèmes qui le tourmentaient. La *Phénoménologie* lui avait appris que l'opposition de l'être et du non-être se résolvait dans le devenir. Dès lors le dualisme entre la nature et l'esprit, entre l'âme et le corps, disparaissait. Les systèmes basés sur ce dualisme, spiritualisme et matérialisme, rationalisme et empirisme, religion et métaphysique, étaient désormais conciliés dans une synthèse supérieure. L'Univers était débarrassé de toute transcendance. Il y avait entre l'idée et l'objet une fusion intime de toute éternité, une action et une réaction réciproques, amenant la nature à se révéler à elle-même dans la conscience humaine et à découvrir sa rationalité intime. La loi dialectique de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse, dominait souverainement le monde en perpétuel travail pour libérer la raison.

Mais cette loi restait chez Hegel une formule abstraite. Il fallait y intégrer tout le concret, en recherchant d'abord comment le devenir logique se réalisait à travers la hiérarchie des

phénomènes inorganiques et organiques, en appliquant ensuite les découvertes tirées de l'étude des sciences naturelles à l'histoire, domaine de l'homme et de la conscience.

Herzen voyait dans la nature ce devenir présenter non pas une ligne rigide, mais une multiplicité de lignes sinueuses, s'enchevêtrant, comportant des retours. Chaque être, comme l'espèce dont il tire sa réalité, est soumis à une double force de conservation et de changement. Il veut persévérer dans la forme qu'il a une fois atteinte, et il est travaillé par une inquiétude intérieure qui le pousse à la dépasser. La forme nouvelle à laquelle il parvient est commandée par l'ancienne, mais n'en sort pas nécessairement. Elle est toujours une trouvaille heureuse parmi la multitude des possibles. Le monde organique s'élève ainsi par degrés vers l'homme, par une série de synthèses nouvelles, lentes ou brusques, mais qui ne font pas disparaître les synthèses antérieures, chacune s'obstinant à durer. De là la multiplicité de la nature et son unité interne, de là son déterminisme qui laisse place à une inconsciente liberté.

Appliquant ces lois à l'histoire, Herzen y retrouvait dans les sociétés, diversement façonnées par leur milieu et leur passé, les espèces de la nature, conférant de même aux individus qui les composent leur pleine réalité. Sociétés et individus lui apparaissaient comme dirigés par les mêmes forces de conservation et de changement. Mais ces forces, désormais, prenaient de plus en plus conscience d'elles-mêmes dans l'éveil progressif de l'humanité à la raison. Les synthèses nouvelles qu'elles créaient par leur conflit étaient l'œuvre de cette raison, choisissant parmi les formes, dans lesquelles elle s'était réalisée, les éléments d'une forme supérieure, la libérant chaque fois davantage des obscures fatalités du passé. Ce choix était la part de la liberté dans le déterminisme de l'histoire. Mais pour que la raison pût mieux choisir le meilleur agencement du réel parmi les possibles s'offrant à elle, il fallait qu'elle se guidât sur une méthode sûre. Elle ne pouvait se contenter de la seule observation qui collec-

tionne les faits sans les expliquer, ni de la logique formelle qui prétend les expliquer sans les connaître. Ces deux méthodes, contradictoires comme l'empirisme et l'idéalisme d'où elles étaient sorties, devaient être conciliées par une méthode supérieure, faisant à la fois l'inventaire du réel et pénétrant jusqu'à son essence par la dialectique hégélienne. Cette méthode devait être celle des sciences naturelles, découvrant que chaque phénomène est non seulement la synthèse d'une antithèse, mais encore partie intégrante d'un tout organique. C'était en somme la méthode sérielle, empruntée par Proudhon aux naturalistes et à Fourier, pour compléter la dialectique hégélienne dans l'étude des phénomènes sociaux.

Le chemin, par lequel Proudhon était parvenu aux mêmes conclusions, présente dans sa ligne générale, de singulières analogies avec celui de Herzen. La Huitième Époque des *Contradictions économiques* nous en donne le tracé le plus net (1). Proudhon part d'une critique des systèmes philosophiques opposant l'être au non-être, et suit l'évolution qui les conduit à la métaphysique hégélienne, synthèse dernière de leurs antithèses. Il montre d'abord le dualisme de la matière et de l'esprit se traduisant par les religions, puis par la longue lutte entre l'idéalisme et le matérialisme. Il refait ensuite le travail intérieur par lequel la pensée allemande passe de Kant à Hegel, à travers les systèmes de Fichte et de Schelling. Hegel, « ce Titan de la philosophie », lui paraît avoir démontré définitivement que l'antinomie était la loi de chaque être et le principe des fluctuations de l'esprit, antinomie dont Kant fut le révélateur. « Hegel réussit à donner une formule qui, si elle n'est pas toute la science, ni même toute la logique, est du moins la clef de la science et de la logique... Si la théorie des contraires est d'une puissance incomparable pour contrôler nos opinions, découvrir nos erreurs et déterminer le caractère essentiel du vrai, elle

(1) *Système des contradictions économiques*, t. II, pp. 158-178.

n'est pourtant pas l'unique forme de la nature, la seule révélation de l'expérience et par conséquent la seule loi de l'esprit » (1). Il faut donc, pour avoir l'intelligence de l'Univers, compléter la loi dialectique par une autre loi, « celle qu'ont mise en lumière les naturalistes. » (2), la loi sérielle qui rattache chaque phénomène au genre et à l'espèce, en dehors desquels il n'est rien, et qui permet ainsi de saisir l'unité de la nature derrière sa variété.

Nous retrouvons donc dans l'évolution des idées de Herzen et de Proudhon les mêmes étapes, plus ou moins rapidement franchies sans doute, mais aussi nettes. Herzen s'est beaucoup plus longuement arrêté à Hegel. Il a fait le tour des sciences de son temps. Il a été initié à leur étude pendant les quatre années qu'il a passées à la Faculté physico-mathématique de Moscou, et il ne les a jamais abandonnées depuis sa sortie de l'Université. Chez lui sa conception du devenir social s'est plus profondément greffée sur sa conception du devenir de la nature. Proudhon, par contre, s'il connaît exactement la place de Hegel dans le mouvement de la pensée allemande, ne s'est adonné à aucune recherche directe et approfondie sur son système. L'hégélianisme, que lui prêtait Herzen à la lecture de la *Création de l'ordre dans l'humanité*, paraît bien s'être réduit à l'acceptation du devenir, résolvant l'antithèse de l'être et du non-être, et de la loi de la synthèse des contraires. C'est d'ailleurs à Kant qu'il attribue la découverte de cette loi appelée par lui, dans la Huitième Époque, loi antinomique. Kant a eu sur sa pensée une influence autrement plus profonde que Hegel. De plus Proudhon n'a eu des sciences naturelles qu'une connaissance toute superficielle ; s'il leur rapporte la méthode sérielle (3), il reconnaît l'avoir

(1) *Op. cit.*, pp. 171-172. ;

(2) *Op. cit.*, p. 178.

(3) Cf. dans la *Correspondance*, t. VII, p. 10 (lettre à Villaumé du 24 janvier 1856) : « Sans que je prétende me comparer à un savant tel que Cuvier, je puis du moins vous avouer sans orgueil que j'ai cru suivre dans mon exploration d'économiste une marche analogue à celle que le

reçue d'elles par l'intermédiaire de Fourier. Mais quelle que soit la différence de formation de Herzen et de Proudhon, il est incontestable que leurs démarches d'esprit ont suivi la même direction pour aboutir aux mêmes conclusions. Ils sont partis d'une philosophie spéculative, niant l'absolu et la transcendance, et considérant l'Univers comme un tout rationnel animé par un perpétuel antagonisme. De cette philosophie ils ont tiré la justification de la dialectique hégélienne. Et celle-ci, à son tour, ils l'ont assouplie et enrichie au contact des sciences naturelles, préface de la science sociale, comme le monde organique est le prélude du monde humain.

Ils sont parvenus ainsi de compagnie à une identique philosophie de l'histoire. La conception de Proudhon est l'exacte réplique de celle de Herzen. Pour lui l'histoire est mouvement, évolution organique révélant peu à peu l'ordre immanent des choses. Si la direction générale du mouvement est sûre, les chemins qu'il emprunte sont incertains, car celui-ci ne se déroule pas suivant un plan fixé d'avance en ses détails parmi la confusion « des créations en train de se produire chaque jour, s'agitant pêle-mêle et se pénétrant d'une influence réciproque ». L'homme ne saurait pas plus créer les éléments de l'histoire que ceux de la chimie. Il ne peut que leur donner chaque fois un agencement meilleur. Il est déterminé par le réel, produit de la spontanéité sociale, mais libre de choisir parmi les possibilités que ce réel permet. Son choix sera d'autant plus sûr qu'il sera plus éclairé par la science. C'est par elle qu'il est possible de promouvoir le progrès, poursuivi à tâtons par l'obscur conscience des

grand naturaliste avait suivie pour ses fossiles. Le monde social m'apparaissait à l'état chaotique comme le monde souterrain apparaissait à Cuvier ; je m'emparai donc des idées, des institutions, des phénomènes en cherchant le sens, la définition, la loi, les rapports, les analogies etc., étiquetant mes pièces jusqu'à ce qu'il me fût possible de composer le tout, comme Cuvier composait le squelette du dinotherium ou de tout autre animal antédiluvien. »

masses. Elle seule permet à l'homme d'ordonner le chaos humain, comme la chimie lui a permis d'asservir à ses desseins les lois présidant à la combinaison des corps.

Cette science sociale, accord de l'expérience et de la raison, est justement pour Herzen comme pour Proudhon le socialisme, mouvant comme la réalité même, recherchant à chaque moment du devenir la synthèse des contradictions toujours renaissantes, qui sortent de l'antithèse fondamentale entre l'être collectif et l'individu. Le socialisme n'est donc pas pour eux un système fixé en tous ses détails, un plan idéal de reconstruction sociale aux lignes arrêtées. Il est une approximation lente de la liberté dans l'organisation, suivant les conditions que présente la réalité du moment.

De là, chez eux, un jugement semblable contre les utopies d'un Cabet, contre le communisme qui sacrifie l'individu à la collectivité, contre l'économie politique, qui, prenant pour immuables les lois passagères du présent, sacrifie les intérêts de la collectivité à une fausse conception de la liberté de l'individu. De là encore la ressemblance de leur action politique. Comme ils estiment également que l'avenir se crée avec les éléments du présent, il s'agit chaque fois pour eux de discerner parmi ces éléments ceux qui sont durables et ceux dont l'heure a sonné. « Qui dit Révolution, dit autant conservation qu'élimination », écrit Proudhon au Docteur Crétin le 4 mars 1862 (1). Cette doctrine mène tout droit à un réformisme et à un opportunisme, n'excluant pas la possibilité d'une crise brusque pour briser une forme vétuste qui s'acharne trop obstinément à durer, mais cherchant à tirer parti, en faveur du progrès, de tout ce qui manifeste encore une vitalité, en tous cas repoussant l'idée d'une destruction totale de l'ordre ancien. Puisque Napoléon III se maintient au pouvoir grâce à l'ignorance des masses, leurrées par la légende bonapartiste, il serait vain de le combattre par

(1) *Correspondance*, t. XII, p. 7.

la force, pense Proudhon, il vaut mieux travailler à en faire l'agent de la Révolution sociale. Puisque le tsarisme, pense de son côté Herzen, n'a aucune racine dans le peuple, on peut espérer l'ébranler définitivement à la faveur d'une guerre étrangère et d'une insurrection de la Pologne, propices à un soulèvement général. Aussi, pendant la guerre de Crimée, Herzen mène-t-il campagne contre Nicolas I^{er}. Mais Alexandre II monte sur le trône, accueilli par les espérances de la Russie entière. Le tsarisme se consolide en sa personne et semble favorable à l'émancipation des paysans. Il est donc plus sûr de réaliser avec lui, que contre lui, cette grande réforme. Herzen se rallie à Alexandre II provisoirement, tout comme Proudhon s'était rallié à Napoléon III. Il reprend le combat contre l'empereur lorsqu'il doute de ses aspirations libérales et que la révolte de la Pologne lui paraît de nouveau le signal d'un ébranlement possible de l'autocratie. Mais ses espérances sont déçues. Il s'est trompé sur la force du mouvement révolutionnaire en Russie. Il revient à sa tactique d'accord avec Alexandre II.

L'action politique de Herzen et de Proudhon a été semblablement inspirée par le calcul des forces en présence, et elle a varié en fonction des solutions diverses trouvées par ce calcul. Aussi tous deux ont-ils subi les mêmes attaques des révolutionnaires qui attribuaient ces vicissitudes à une absence de fermeté dans les principes. Ils ont éprouvé la même infortune d'être parfois réclamés par les partis réactionnaires comme leurs meilleurs alliés. Cette analogie de leurs destinées, malgré la différence des milieux où elles se sont déroulées, suffirait à nous découvrir celle de leur philosophie de l'histoire et de leurs conceptions sociales. Parmi les révolutionnaires russes Herzen est bien celui qui est le plus près de Proudhon.

Mais il l'était déjà avant même de le connaître. C'est ce qu'il importe surtout de remarquer, pour mieux mesurer l'influence exercée sur lui par Proudhon. Herzen avait fixé les traits généraux de sa doctrine dès les premières années de son séjour

à Moscou, après son retour d'exil en 1842, sans avoir encore rien lu de Proudhon. Voilà pourquoi, lorsqu'il découvre *Qu'est-ce que la propriété* ? la thèse ne lui donne nullement l'impression de la nouveauté : l'application seule de la méthode dialectique à l'analyse d'un phénomène social le frappe par sa vigueur. Il était déjà parvenu lui-même à l'idée que la possession résout la contradiction interne de la propriété. Il s'est donc rencontré avec Proudhon ; il n'a pas été formé par lui. Il ne lui est redevable d'aucune de ses conceptions fondamentales. Proudhon l'a seulement aidé à tirer de celles-ci les conclusions auxquelles elles devaient aboutir, la négation de toute transcendance et de tout ordre extérieur aux choses conduisant logiquement à la négation d'un pouvoir politique extérieur aux individus.

Jusqu'en 1848, Herzen en était resté à l'État hégélien, conscience du corps social, dont son expérience de la province russe lui avait montré l'utilité pour éveiller la masse confuse des moujiks à l'instruction et au sentiment de son unité. Mais la succession des événements, qui poussent la République de 1848 vers les Journées de juin, appelle son attention sur les questions du suffrage universel, de la représentation populaire, de la nature de la monarchie et de la démocratie. La répression sanglante de l'émeute de juin lui prouve qu'un gouvernement républicain peut aussi bien qu'une monarchie se dresser contre le peuple dont il prétend exprimer la volonté. Il est amené peu à peu à distinguer l'État de la société. Il va ainsi de lui-même vers l'anarchisme proudhonien, et il adopte celui-ci avec d'autant plus de facilité qu'il correspond aux négations vers lesquelles tend le mouvement même de sa propre pensée. Les conceptions identiques de Proudhon et de Herzen sur la réalité de l'être social, sur l'unité organique liant la société et l'individu les amenaient conjointement vers un anarchisme tout différent de celui de Stirner, qui, considérant l'homme comme une monade isolée et fermée sur elle-même, rejetait toute limitation de la liberté et réduisait la société à un agrégat

d'égoïsmes hostiles. Pour eux l'anarchisme ne pouvait être qu'une organisation meilleure de la vie collective par l'association des volontés libres, débarrassée du joug extérieur d'un État s'attribuant l'investiture d'une autorité transcendante. Herzen s'accordait naturellement avec Proudhon pour mener le même combat contre les survivances monarchiques et religieuses dans la République jacobine centralisée, sortie du *Contrat social*. Il était naturel de même qu'il nourrit sa critique personnelle de celle de Proudhon. C'est surtout cet enrichissement qu'il lui doit.

Mais il garde son entière indépendance vis-à-vis de son guide et, tout en marchant d'un pas égal vers le même idéal anarchique, il suit son propre chemin. Sur la trame identique de ces deux esprits l'éducation reçue, les tendances personnelles ont façonné un tissu différent. Le régime despotique, dont Herzen a si longtemps éprouvé les rigueurs, l'a convaincu de l'impossibilité d'une libération de l'individu, tant que l'autocratie n'aura pas fait place d'abord à une république politique, imparfaite sans doute, mais seule perfectible par nature et capable d'évoluer vers une décentralisation, étape nécessaire vers le self-gouvernement. D'autre part sa longue pratique du Saint-Simonisme évangélique l'a profondément pénétré de l'idée qu'aucune réforme n'est viable, si elle n'est pas d'abord intérieure. A travers son œuvre passe à tout instant la comparaison qu'il fait entre les destinées du socialisme et celles du christianisme naissant, qui, par sa seule maîtrise sur les esprits et sur les âmes, mit en échec la puissance impériale et substitua un monde nouveau à la Rome païenne. Le spectacle de la Révolution de 1848 a donné pour lui une force nouvelle à cette comparaison. Herzen attribue l'effondrement des espérances de février 1848 aux fausses conceptions de l'autorité dont l'esprit français est imprégné. Par suite le progrès vers l'anarchie n'est possible qu'à deux conditions : une république substituant d'abord un régime de liberté politique à la monarchie, un

nihilisme philosophique détruisant tous les préjugés, nés du dualisme surmonté par Hegel et fortifiés par une histoire séculaire, s'acharnant contre toutes les manifestations du principe d'autorité dans l'État, dans la famille, dans la vie économique.

Proudhon, au contraire, comptable et économiste, est surtout porté vers les solutions économiques et financières. Il pense que le problème social est essentiellement un problème d'échange, suspendu à la fixation de la valeur et à la disparition du droit d'aubaine, instaurant lentement par le développement des contrats entre les individus le règne de la justice et de l'égalité. L'organisation contractuelle, en gagnant de proche en proche dans tous les domaines de la production et de la consommation, est seule capable de résorber l'État autoritaire. L'économique domine le politique.

C'est sur cet axiome que Herzen et Proudhon se séparent. Cette opposition explique leur conflit dans la question de Pologne, Herzen en faisant dépendre la solution de la conquête d'une indépendance politique, Proudhon de la participation de la Pologne aux réformes agraires de la Russie. Dans les dernières années de sa vie Herzen pensera que le mir russe, libéré du joug des nobles, pourra peu à peu par sa vertu propre rendre irrésistible le besoin d'institutions démocratiques et entraîner leur réalisation. Mais il aura fallu toutes ses désillusions au lendemain de l'insurrection de la Pologne pour le rapprocher de l'économisme de Proudhon. Son expérience personnelle l'a détourné de l'action politique, beaucoup plus que les leçons directes de Proudhon.

Nous sommes ainsi ramenés aux conclusions auxquelles nous conduisait chacune de nos études sur les différentes périodes des relations entre Herzen et Proudhon. Herzen a toujours suivi sa voie personnelle dont la direction, dès l'origine, était parallèle à celle de Proudhon. Celui-ci a surtout hâté son accession à l'anarchisme, vers lequel il tendait lui-même par sa propre réflexion sur les causes de l'échec de la Révolution de 1848.

Proudhon a prêté à la critique sociale de Herzen toutes les richesses de la sienne. Telle est la mesure de son influence sur lui. Celle-ci est certes fort importante. Mais Proudhon n'a eu aucune part dans la formation des tendances profondes et des idées maîtresses qui dominent la vie intellectuelle de Herzen. Au moment de leur rencontre tous deux étaient déjà parvenus chacun de leur côté à des conceptions identiques. Tous deux voyaient de même dans la terre et dans la paysannerie les bases les plus stables pour l'ordre socialiste futur. Proudhon a été un guide pour Herzen parmi les contradictions économiques, plutôt qu'un maître.

Quant à l'influence de Herzen sur Proudhon, elle se réduit à fort peu de chose. Herzen n'avait à lui apprendre que la Russie. Il lui a fait connaître le peuple russe et ses institutions agraires. Il a ainsi tourné son attention sur le mir et sur l'importance de la réforme d'Alexandre II qui libérerait ce mir du servage, en lui laissant ses terres sans toucher au mode de tenure. Il ne paraît pas douteux que Herzen ait par là amené Proudhon à juger l'extension à la Pologne des bienfaits de l'émancipation comme plus utile à la future fédération des Slaves et aux progrès de la Révolution qu'une insurrection, dont le principal but était l'indépendance politique.

Mais ce que Proudhon doit surtout à Herzen, c'est sa grande renommée en Russie. Son œuvre, grâce à lui, s'est répandue jusqu'en Sibérie à la suite des *Lettres de France et d'Italie*, de *De l'autre rive*, livres qui sont pleins de son nom. Puis elle a profité de la pénétration exceptionnelle dans tous les milieux de *L'Étoile polaire* et du *Kolokol*, où elle est toujours citée comme l'œuvre capitale du socialisme. Elle est dans les mains de tous les disciples de Herzen, dans les cercles socialistes et dans les Universités. Ceux qui se réclament de Herzen se réclament aussi de Proudhon. C'est ainsi que Lavrov, en 1860, dédie à Herzen et à Proudhon ses *Essais sur les questions de philosophie pratique : la personnalité* (*Očerki voprosov praktičeskoj filosofii* :

Ličnost') (1). Černyševskij, Dobroljubov, Pisarev, Mikhajlovskij, en un mot tous les socialistes russes qui font leur part dans le déterminisme de l'histoire à la volonté humaine et à la raison éclairée par la science, ont étudié Proudhon en même temps que Herzen. Mikhajlovskij en 1867 traduit *De la capacité politique des classes ouvrières* sous le titre *La démocratie française*. Il écrit une longue étude dans les *Otečestvennyja Zapiski* (2) sur la biographie comparée de Bêlinskij et de Proudhon, que Pavlenkov donne comme préface à son édition des œuvres de Bêlinskij en 1896.

Dans les années 50 et 60, les œuvres interdites de Herzen et de Proudhon courent sous le manteau, recherchées et lues avec la même avidité. A l'Université de Moscou, le cercle (3) fondé en 1861 par les étudiants Zajčevskij et Argyropoulo, qui publia la célèbre proclamation *Molodaja Rossija* (*La Jeune Russie*) et fut une des cellules importantes de la première organisation révolutionnaire de combat *Zemlja i Volja* (*Terre et Liberté*), traduit *Qu'est-ce que la propriété ?*, *Les Contradictions économiques* et *l'Idée générale de la révolution* (4). Il les répand à travers toutes les Universités en même temps que *De l'autre rive*, *Byloe i Dumy*, *La propriété baptisée* de Herzen. Lorsque

(1) Sur Lavrov et Proudhon cf. le recueil d'articles sur Lavrov, à l'occasion du 20^e anniversaire de sa mort le 7 février 1900, publié par l'édition Kolos en 1922 (P. L. Lavrov, *Sbornik Statej*, pp. 28-71-74-101-111-194-275-344).

(2) Cette revue publia encore en 1873 (n^o 11) un article de Pleščeev sur *La vie et la correspondance de Proudhon*. En 1875 parurent, dans le *Věstnik Evropy*, les études de P. D. Boborykin, signées *D...ev*, sous le titre « P. J. Proudhon » (n^{os} 3-5-7-12), et du même, en 1878 « Les dix dernières années de la vie de Proudhon » (n^{os} 6-9).

(3) Sur l'histoire et le rôle de ce cercle cf. *Golos Minuvšago* (*La Voix du Passé*), n^o 1, juin 1922, pp. 102-128.

(4) Les seules traductions de Proudhon autorisées par la censure, dans les années 60, furent : *La guerre et la paix* (Moscou, 1864) ; *Les majorats littéraires* (St.-Peters.. 1865) ; et celle de Mikhajlovskij de *De la capacité politique des classes ouvrières*, sous le titre *Francuskaja Demokratija* (St.-Peters.. 1867).

Zajčevskij fût arrêté, on trouva parmi ses livres : *De la justice dans la Révolution et dans l'Église* (1). Les étudiants de Kiev ne lisaient pas Herzen et Proudhon avec moins de passion que ceux de Moscou. « Nous savions par cœur Herzen, Ševčenko, et quelques pages de Proudhon », dit Dragomanov (2). A l'école militaire de Pavlovsk, où il entre en 1865 comme junker, S. N. Krivenko, un des fondateurs du *narodničestvo*, médite Proudhon en compagnie de Herzen, Černyševskij, Moleschott, Darwin et Spencer (3).

Ces quelques faits, choisis parmi un très grand nombre d'autres, suffisent à nous montrer que l'étude des relations de Herzen et de Proudhon est la préface nécessaire d'une histoire de Proudhon en Russie. Herzen a été le grand introducteur de Proudhon, comme Petraševskij, avec moins d'éclat, avait été celui de Fourier dans les années 40. Bakunin a sans doute aussi beaucoup aidé à répandre Proudhon, mais beaucoup plus tard, surtout parmi les émigrés russes de Genève, après 1865, et dans les milieux anarchistes qui se sont toujours réclamés de l'enseignement de Proudhon. Et encore cet enseignement, Bakunin le limitait à la critique de l'État. Pendant son séjour à Paris avant 1848, il ne comprenait déjà pas la politique de conciliation que poursuivait Proudhon. Il la comprit encore moins lorsque, après avoir échappé aux bagnes sibériens en 1860, il revint prêcher en Europe l'anarchisme destructeur et terroriste. D'ailleurs, bien avant son retour à Londres, Herzen avait depuis longtemps déjà assuré le succès de Proudhon en Russie. Il en

(1) Lemke, *Političeskie processy v Rossii 1860 gg.*, 1926, Moscou, (*Les procès politiques des années 60 en Russie*), pp. 6-7.

(2) Dragomanov : *Ukrainskij Sbornik, Hromada* (*Recueil ukrainien*). Genève, 1878, t. II, p. 134.

(3) *Minuvsie Gody* (1908, N° 8, p. 152). Les étudiants, qui ne pouvaient se procurer les premières œuvres de Proudhon, en trouvaient une sérieuse analyse dans le livre très répandu en Russie, et traduit en russe en 1860, de l'économiste allemand Bruno Hildebrand, *Nationalökonomie der Gegenwart und Zukunft*.

a été le principal artisan, moins encore par son admiration si souvent exprimée dans son œuvre, que par sa pensée même, dont la parenté avec celle de Proudhon faisait d'un lecteur fervent de ses articles *Sur l'étude de la nature* et de ses livres un disciple immédiat de l'auteur des *Contradictions économiques* et des *Confessions d'un révolutionnaire*. Mais en même temps, par sa grande étude du chapitre xli de *Byloe i Dumy*, dans *L'Étoile polaire* de 1859, il contribuait à fixer au sujet de Proudhon un jugement traditionnel que le développement particulier du socialisme russe allait encore davantage consolider : la force de Proudhon réside surtout dans sa critique de l'ordre existant, mais il n'a rien su construire et n'a jamais pu se délivrer de sa mentalité de paysan et de petit bourgeois français (1).

Évidemment le nihilisme doctrinaire ne s'irritait pas moins que Herzen en 1859 des conceptions de Proudhon sur la famille et le mariage, contre lesquels il dirigeait ses coups les plus violents. Le nihilisme terroriste, comme l'anarchisme de Bakounin, ne pouvait de même avoir aucune sympathie pour la tactique révolutionnaire de Proudhon. Les différents partis socialistes ont hérité à son égard de ces méfiances semées par Herzen et par Bakounin.

Herzen a donné le branle au premier grand courant socialiste qui va du *narodničestvo*, du « populisme », des années 1870 au socialisme révolutionnaire contemporain. Ce courant est sorti tout droit de son messianisme du mir qui, par sa synthèse de la propriété individuelle et collective, lui semblait être la cellule vivante, d'où naîtrait le véritable socialisme libérant à la fois l'homme et le travailleur. Aussi les *narodniki* et leurs descendants ont-ils toujours été grands lecteurs de *Qu'est-ce que la propriété ?* qui aboutissait précisément à la justification de

(1) Cf. dans *Naučnoe Obozrénie* (*Revue Scientifique*, 1898, n° 2, l'article de M. Filippov : « Prudon kak ideolog melkoj buržuazii » (« Proudhon, idéologue de la petite bourgeoisie »).

« la possession slave ». Mais même s'il comprenaient, comme Herzen, que le milieu occidental exigeait un genre de propriété moins précaire, ils ont délaissé tout de suite dans l'œuvre de Proudhon ce qui ne correspondait plus aux réalités russes.

A ce socialisme paysan et libertaire s'oppose, au début des années 80, un socialisme ouvrier et centralisateur, tirant son origine de Karl Marx (1), favorisé par le développement de l'industrie et dont Plékhanov a été le principal fondateur (2). Il a fait sienne la loi marxiste de la centralisation des capitaux et de la prolétarianisation croissante des masses. Il se dresse aussitôt contre le mir, car celui-ci, en assurant à chaque paysan sa part de terre, oppose l'obstacle le plus redoutable à cette prolétarianisation. Adversaire acharné du *narodničestvo*, il combat son idéologie et tous ceux sur lesquels elle se fonde, en particulier Proudhon. Il suit en cela les leçons de Karl Marx dans sa *Philosophie de la misère*. Proudhon, comme Herzen, est rangé par lui parmi les utopistes que le matérialisme historique n'a pas encore éclairés : il achève la lignée des Saint-Simon, des Owen, des Fourier. Les social-démocrates cependant, de même qu'ils ne déniaient pas le rôle important joué par les utopistes dans l'enfantement du marxisme, ne refusent pas de même tout mérite à Proudhon. Aussi toute la partie de critique de son œuvre leur est-elle restée aussi familière qu'aux socialistes-révolutionnaires (3).

(1) Sur la traduction en russe du *Capital* de Marx, cf. « Lettres de K. Marx et de F. Engels à Nicolas... on », publiées avec une introduction, par G.-A. Lopatin dans *Minušnie Gody* (1908, n° 8, pp. 38-77)

(2) Sur les débuts et le développement de la social-démocratie russe, cf. R. Labry, *L'Industrie russe et la Révolution* (Paris, Payot, 1919), pp. 19-39.

(3) Cette partie de l'œuvre n'a pas cessé d'être traduite après 1900 :
1° Le premier mémoire sur la propriété, traduit sous le seul titre : *La Propriété, c'est le vol*, en 1906, fut confisqué par ordre de la censure ;
2° La traduction, sous le titre de *Qu'est-ce que la propriété*, du premier mémoire et de la *Lettre à Blanqui*, en 1907, eut plus de chance ;

Martov, un des leaders contemporains de la social-démocratie russe, né en 1873, entre en 1888 au lycée de Tsarskoe-Selo. Il y lit Proudhon tout comme *Le Capital* et le *Manifeste communiste*. V. Černov, le chef actuel du parti socialiste-révolutionnaire, quitte en 1891 le gymnase de Saratov pour entrer à l'Université de Dorpat. Il emporte Proudhon parmi les auteurs qui guident sa recherche sociale et dont il fait le dénombrement en citant ces vers du poète Goetz-Miller :

« Voici Comte et Bukle et Spencer et Riehl,
 « Fils d'un autre temps,
 « Le vieux Bentham, John-Stuart Mill
 « Et Pierre-Joseph Proudhon
 « Et Adam Smith et près de lui
 « Le combatif Lassalle.
 « Ils sont peu nombreux : mais ce serait se séparer d'un parent
 « Que se séparer de l'un d'eux, et aussi douloureux » (1).

Le développement des partis russes donnait donc une force particulière à la discrimination que Herzen avait faite en 1859 entre le Proudhon critique de la société et de l'État bourgeois, et Proudhon défenseur de la propriété romaine et du mariage indissoluble. Sa seule œuvre durable était pour les socialistes russes, de toute obédience, celle des premières années. Ils portaient d'ailleurs un jugement semblable sur l'œuvre de Herzen. Ils étaient prêts à souscrire à ce que Proudhon disait à Samarin : « Herzen aurait dû garder le silence après la publication de l'acte d'émancipation ». Ils le trouvaient, à la manière de Bakounin, trop peu révolutionnaire, trop ennemi d'une lutte à outrance contre le tsarisme, qui seule pouvait à leurs yeux faire avancer la Russie sur le chemin du progrès. Herzen et Proudhon,

3° En 1907 parurent les *Confessions d'un révolutionnaire*, sous le titre *Anarkhija po Prudonu* (l'*Anarchie d'après Proudhon*).

(1) J. Martov, *Zapiski socjaldemokrata*, t. I, p. 48 (éd. Gržebin, Berlin, 1922). V. Černov, *Zapiski socjalista-revoljucionera*, t. I, p. 53 (éd. Gržebin, Berlin, 1922).

devant le socialisme russe, portaient également la peine de leur doctrine commune, profondément pénétrée de l'idée conciliatrice des contraires, et du sentiment qu'il faut d'abord se soumettre au réel, pour pouvoir le dominer.

Aussi la fortune de Proudhon a-t-elle été doublement liée à celle de la pensée et de l'œuvre de Herzen en Russie. Elle le restera encore. Car on ne saurait revenir à Herzen sans revenir en même temps à Proudhon.

INDEX.

- Adamson, 30.
 Alembert (d'), 24.
 Alexandre II, 143, 147, 166, 185,
 187, 190, 194, 202, 234, 238.
 Alton-Shée (d'), 99.
 Ampère, 24.
 Annenkov, 20, 34, 35, 36, 41, 44,
 48, 60, 61.
 Argyropoulo, 239.
 Aristote, 12.
 Arnal, 100.
 Avril (Louis), 100.

 Babœuf, 153.
 Bacon, 12.
 Bakunin, 7, 41, 42, 43, 44, 45,
 51, 52, 53, 54, 61, 62, 70, 71,
 75, 79, 96, 119, 121, 210, 217,
 225, 227, 240.
 Barbès, 59, 65.
 Barchou de Penhoën, 23.
 Barrot (Odilon), 94.
 Bastiat, 98, 109.
 Beauvallon (de), 47.
 Beaurain, 44.
 Becher (Siegfried), 155.
 Bêlinskij, 7, 18, 19, 23, 33, 35,
 48, 52.
 Bentham, 243.
 Bergmann, 139.
 Bernadtski, 116.
 Berthod, 2, 163, 167, 214.
 Biderman, 10.
 Birjukov, 206.
 Blanc (Louis), 10, 34, 40, 41, 59,
 67, 98, 107, 109, 141, 142, 148,
 150, 153, 159, 164, 178.

 Blanqui, 11, 59, 65, 69, 78.
 Boborykin, 238.
 Bocquet, 60, 61.
 Bonaparte (Louis), 98, 100.
 Botkin, 35, 52.
 Bouglé, 1, 2, 13, 21, 22.
 Bourgoing (Paul de), 166.
 Bouteville, 24.
 Bukharin, 48.
 Bukle, 243.
 Buonarotti, 10.

 Cabet, 10, 159.
 Cambon, 70.
 Campe, 78.
 Catilina, 126.
 Carlyle, 48.
 Caussidière, 59.
 Cavaignac, 60.
 Cavour, 204, 205.
 Chaudey, 188, 189, 199, 206.
 Chojecki (Charles Edmond), 83,
 86, 87, 100, 102, 188.
 Cieszkowski, 37.
 Cœurderoy (Ernest), 100.
 Colfavru, 63.
 Comte (Auguste), 23, 24, 25, 183,
 243.
 Considérant, 9, 11, 37, 41, 174.
 Courtay, 59.
 Cousin, 20, 23.
 Crétin, 233.
 Cromwell, 157, 178.
 Cubières, 47.
 Cuvier, 231, 232.
 Cuvillier, 2, 22.
 Czartoryski (Adam), 196.

- Czerniecki, 144.
 Čaadaev, 42, 155.
 Černyševskij, 239, 240.
 Černov, 243.
 Čumikov, 117.

 Darimon, 44, 85, 86, 87, 91, 98, 134, 138.
 Darwin, 240.
 Delaroche, 9.
 Delaveau, 190, 191, 192.
 Descartes, 18, 25.
 Desessart, 8.
 Diderot, 174.
 Dobroljubov, 239.
 Donoso-Cortès, 109, 110.
 Dragomanov, 240.
 Duchêne, 133.
 Dujarrier, 47.

 Ecquevilly (d'), 47.
 Elagin (M^{me}), 42.
 Enfantin, 23.
 Engelson, 148, 149.
 Ern-Reichel (Marie), 41.
 Ermolov, 147.
 Esquiroz, 8.

 Fauché (Léon), 112.
 Feuerbach, 76, 81, 86, 119.
 Fichte, 19, 38.
 Filippov, 241.
 Firks (baron). Voir Schedo-Ferroti.
 Fontaine (Louis), 196, 212, 213.
 Fourier, 21, 37, 38, 39, 153, 159, 230, 232, 240, 242.

 Galakhov, 11.
 Garibaldi, 201, 206.
 Girardin (Émile de), 82, 178.
 Goethe, 183.
 Goetz-Miller, 243.
 Gonzalès, 57.
 Granovskij, 7, 12, 30, 37, 86.
 Grigorovič, 152.
 Grotius, 189.
 Grün (Karl), 34, 41, 44, 51, 119.
 Guillemin, 85, 86, 87, 89, 90, 91, 92, 94.
 Guizot, 47, 94.

 Haug (Ernest), 130, 131.
 Hegel, 12, 15, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 30, 38, 40, 42, 43, 51, 53, 54, 76, 86, 157, 159, 167, 173, 174, 183, 228, 230, 231.
 Heinzen, 84.
 Henneguy-Proudhon (M^{me}), 44, 92, 132, 185.
 Herwegh, 60, 62, 106, 107, 108, 115, 116, 117, 130, 131, 135, 136.
 Hildebrand (Bruno), 240.
 Hoffmann, 78.
 Hubert, 59.
 Hugo (Victor), 141, 142, 148.

 Jacobi (Iohan), 114.
 Jastržembskij, 39.
 Jourdan (Louis), 186.
 Jumatov, 221.
 Jussieu (Bernard de), 30.

 Kant, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 25, 27, 28.
 Karakosov, 220.
 Karr (Alphonse), 186.
 Katkov, 217.
 Kavelin, 149.
 Kelleker, 191.
 Ketčer, 11, 30, 33, 34.
 Khomjakov, 18, 30, 42, 52.
 Kirěevskij (Ivan), 18, 30, 52.
 Kirillov, 38.
 Kolaček, 114.
 Kornilov, 214, 221.
 Korš, 48.
 Kossuth, 204.
 Koczorowski, 184.
 Kraevskij, 7, 35.
 Krivenko, 240.

 Lamark, 23.
 Lamartine, 59, 66, 68, 78.
 Lamennais, 8, 63.
 Lassalle, 243.
 Lavergne (Léonce de), 221.
 Lavrov, 238, 239.
 Ledru-Rollin, 68, 76.
 Leibnitz, 12, 25.
 Lelèwel, 141, 142, 184.

Lerminier, 23.
 Lermontov, 150.
 Leroux (Pierre), 9, 17, 20, 23, 39,
 41, 76, 98, 107, 109, 174, 186,
 228.
 Leroy-Beaulieu (Anatole), 214.
 Liprandi, 7, 8.
 Littré, 23, 24.
 Ljackij, 23, 33.
 Lopatin, 242.
 Louis XVI, 192, 194.
 Luri, 8.
 Luther, 157, 178.

Majkov, 39.
 Marmier (Xavier), 7.
 Marrast, 177.
 Martov, 243.
 Marx (Karl), 242.
 Mazzini, 83, 84, 102, 108, 114,
 130, 131, 141, 142, 148.
 Mendelshon, 55, 56, 57.
 Meysenbüg (Malvida de), 154,
 156, 168, 220.
 Mečnikov, 200, 210, 211, 212,
 213, 220, 221, 222.
 Michelet, 35, 116, 118, 119, 120,
 123, 130, 131, 141, 142, 148,
 151, 156, 168, 179, 184, 185,
 186.
 Mickiewicz, 83.
 Mieroslavski, 206.
 Mikhajlovskij, 239.
 Milutin (Nicolas), 214, 215.
 Moleschott, 148, 240.
 Monighetti, 11.
 Montaigne, 152, 174.
 Mülhausen, 35.
 Müller-Strübing, 134.
 Muravjev, 210.
 Musset (Alfred de), 34.

Napoléon III, 166, 185, 187, 189,
 190, 233, 234.
 Nesselrode, 147.
 Nečaeu, 210.
 Nicolas I^{er}, 147, 155, 191, 202.
 Noiret, 9.
 Nolde, 214.
 Ogarev, 48, 87, 100, 155, 193,
 194, 195, 224.

Orsini, 130.
 Owen, 242.
 Pascal, 174.
 Pelletan, 186.
 Petraševskij, 35, 38, 39, 240.
 Pilhes, 133.
 Pisarev, 239.
 Platon, 170.
 Plekhanov, 242.
 Pleščeev, 238.
 Praslin (duchesse de), 47.
 Puškin, 150.

Rabelais, 174.
 Reybaud (Louis), 9, 16, 39.
 Reichel, 41, 42, 61, 138, 154, 227.
 Riehl, 243.
 Robespierre, 117.
 Romain-Rolland, 200.
 Rousseau, 117, 170.
 Ruge (Arnold), 41, 119, 134.
 Rylčev, 140, 150.

Saffi, 83, 150.
 Sagra (Ramon de la), 83.
 Saint-Simon, 25, 39, 76, 153, 242.
 Saisset, 23.
 Samarin, 214, 215, 216, 217, 243.
 Sand (George), 20, 21, 41, 134, 170.
 Sazonov, 41, 42, 43, 87, 100, 116.
 Schedo-Ferroti, 198, 207, 208, 214.
 Schelling, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 228.
 Scribe, 47.
 Sebastiani, 47.
 Shakespeare, 183.
 Skarjatin, 221.
 Smith (Adam), 243.
 Spencer, 240.
 Spini, 57.
 Spinoza, 12, 18, 25.
 Stein 10.
 Steklov, 61.
 Stirner, 235.
 Strogonov, 191.
 Struve, 84.
 Stuart Mill, 243.
 Ščegolev, 39.
 Ševčenko, 240.

Tatarinov, 19.

- | | |
|----------------------------|----------------------------|
| Teleki, 150. | Viardot, 20. |
| Teste, 47. | Vogt (Karl), 42, 148, 188. |
| Thiers, 62, 177. | Voltaire, 174. |
| Thoré, 8, 63, 66. | Vyrubov, 24. |
| Tolstoj (L.-N.), 199, 200. | Villaumé, 231. |
| Traïtov, 102. | |
| Turgenev, 60, 61, 151. | Zajčnevskij, 239, 240. |
| Tučkov, 61, 63. | |

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :

FERDINAND BRUNOT

Vu et permis d'imprimer, le 1^{er} mars 1928.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS.....	1-3
CHAPITRE I. — Herzen découvre Proudhon. Son jugement sur <i>De la création de l'ordre dans l'humanité</i>	5-40
CHAPITRE II. — Le premier contact personnel entre Proudhon et Herzen pendant le séjour de Herzen à Paris (25 mars-21 octobre 1847).....	41-54
CHAPITRE III. — Du voyage de Herzen en Italie (octobre 1847) à sa collaboration à <i>La Voix du Peuple</i> de Proudhon (août-septembre 1849). L'Anarchisme.....	55-81
CHAPITRE IV. — La collaboration de Herzen et de Proudhon à <i>La Voix du Peuple</i>	82-111
CHAPITRE V. — Les relations de Herzen et de Proudhon depuis la suspension de <i>La Voix du Peuple</i> jusqu'à l'installation définitive de Herzen à Londres (septembre 1852). L'amitié dans le malheur.....	112-137
CHAPITRE VI. — Les relations s'espacent, mais l'amitié dure (novembre 1852-juin 1858).....	138-153
CHAPITRE VII. — Proudhon jugé par Herzen (<i>Étoile Polaire</i> , n° 5, juin 1859).....	154-173
APPENDICE AU CHAPITRE VII. — Traduction du chapitre XLI de <i>Byloe i Dumy</i>	173-183
CHAPITRE VIII. — Les dernières années.....	184-226
CONCLUSION.....	227-244
INDEX DES NOMS PROPRES.....	245-248

SAINT-AMAND (CHER) — IMP. R. BUSSIÈRE — 26-6-1928
